This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VIE

DU REVERTOIRE

THÉATRE FRANÇAIS

[illegible]

[illegible]

PAR M. LEFEBVRE

PARIS,

[illegible]

[illegible]

EMBLAY.

# FIN
# DU RÉPERTOIRE
DU
# THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

---

COMÉDIES EN PROSE.—TOME V.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1824.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

# MOMUS FABULISTE,

OU

# LES NOCES DE VULCAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FUZELIER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 26 septembre 1719.

# NOTICE

## SUR FUZELIER.

Louis FUZELIER, né à Paris en 1672, cultiva les lettres dès son enfance, et fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec Labruère le lyrique, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752. Il fut un des auteurs dramatiques les plus laborieux de son tems, et il a composé un grand nombre de pièces pour tous les théâtres; en société tantôt avec Legrand, tantôt avec Pannard, tantôt avec Lesage. Il ne le cédait point en fécondité à Romagnési, Dominique et Riccoboni.

« Fuzelier, dit Laharpe, est bien le plus » froid et le plus plat rimeur, le bel-esprit » le plus glaçant et le plus glacé qui ait fait » chanter à l'Opéra des fariboles dialoguées. » Comme l'a dit un biographe, ce jugement est trop sévère, et l'on pourrait citer un grand nombre de vers de cet auteur qui ne sont pas sans mérite, entre autres ceux de la cantate de Protée. Nous avons vu depuis quelques

années des écrivains bien au-dessous encore de Fuzelier, qui n'ont dû comme lui leurs succès éphémères sur différens théâtres qu'au hasard des circonstances. Dans les tems de disette, où le public est plus avide de nouveautés que difficile sur le talent, il applaudit volontiers aux efforts des moins habiles, quand ils ont su saisir ses goûts.

Les principales pièces de Fuzelier sont : 1° à l'Opéra, les *Amans déguisés*; *Arius*; le *ballet des Ages;* les *Fêtes grecques*; les *Amours des Dieux;* les *Amours des Déesses;* les *Indes galantes;* l'*École des Amans;* le *carnaval du Parnasse*; les *amours de Tempé*; *Phaétuse*, *Jupiter et Europe;* et *les Romans.*

2° Au Théâtre-Français, avec le président Hénault, *Cornélie;* seul, *Momus Fabuliste;* les *Amusemens de l'automne.*

3° Au Théâtre-Italien, l'*Amour maître de langues;* le *Mai*; la *Méridienne;* la *Mode*; *le Faucon*; *Mélusine*; le *vieux monde;* les *noces de Gamache*;

Enfin il travailla pour tous les théâtres, y compris la Foire et les Marionnettes : on sent bien que nous ne parlerons pas de celles qu'il a faites pour ces dernières.

Parmi un si grand nombre de pièces, nous n'avons pu en tirer de l'oubli qu'une seule,

où il y a de la gaîté et du comique, et tout le reste lui a formé un si gros bagage que, loin de pouvoir aller à la postérité avec elles, il les a vues presque toutes abandonnées de son vivant. Il y a des hommes au monde qui ne sont absolument que des ouvriers dramatiques, qui s'embarrassent peu de la gloire, pourvu qu'ils vivent d'une profession devenue tout-à-fait mécanique entre leurs mains, et Fuzelier fut de ce nombre.

# PERSONNAGES.

MOMUS.
JUPITER.
MERCURE.
NEPTUNE.
PLUTUS.
VULCAIN.
MARS.
APOLLON.
VÉNUS.
JUNON.
ÆGLÉ.
UN MINISTRE DU DESTIN.

La scène est dans le palais du Destin.

# MOMUS FABULISTE,

## COMÉDIE.

Le théâtre représente les avenues du palais du Destin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, MOMUS.

JUPITER, après s'être promené en rêvant.

O Junon !

MOMUS.

Que veut dire cette exclamation? Jupiter adresse-t-il à présent ses vœux à sa femme? Ce fruit serait assez nouveau pour elle.

JUPITER.

O Vénus !

MOMUS.

Ah ! voici la véritable déesse de votre cœur. Depuis six mois que cette enchanteresse Vénus est sortie de la mer, il y a bien du dérangement dans les têtes divines. Les habitans de l'Olympe, plus parés qu'à l'ordinaire, ne sont presque plus reconnaissables par l'ajustement : ils ne sont plus variés que par le ridicule.

JUPITER.

Oh! çà, toi, Momus, qui n'approuves rien, peux-tu ne pas trouver Vénus la plus charmante divinité du monde? N'efface-t-elle pas toutes les beautés de ma cour par l'éclat de ses yeux?

MOMUS.

Et par sa manière de les tourner.

JUPITER.

Non, rien n'est comparable aux attraits de Vénus!

MOMUS.

Non, rien n'est comparable à l'inconstance de Jupiter!

JUPITER.

Que je me repens d'avoir épousé Junon! Comment ai-je pu subir le joug d'un mariage d'une éternité? quelle chaîne!

MOMUS.

Ce sont les galères perpétuelles. Mais je vous trouve ici dans les avenues du palais du Destin; ne venez-vous point plaider devant lui en séparation? Ce petit plaisir-là devrait être du moins réservé pour les dieux, et interdit aux hommes, qui jouissent seuls des beaux priviléges du veuvage.

JUPITER.

Ce qui m'inquiète n'est pas de répudier ma femme.

MOMUS.

Effectivement cela ne doit pas vous inquiéter : à la formalité près, la pauvre Junon est très-répudiée ; il y a quatre ou cinq mille ans que vous faites lit à part.

JUPITER.

La voilà bien malade !

MOMUS.

Une femme le serait à moins.

JUPITER.

Tous les dieux à marier, charmés de Vénus, veulent chacun en faire leur épouse...

MOMUS.

Et tous les dieux mariés veulent chacun en faire leur maîtresse ; on peut accommoder cette affaire-là, n'est-ce pas ?

JUPITER.

Je la traine en longueur, car j'en sais les conséquences. Il ne s'agit pas seulement pour Vénus de savoir à qui elle se mariera ; il est question de décider surtout si elle sera déesse du ciel ou de la mer. En attendant la décision du procès, on a mis la belle en séquestre dans le palais du Destin ; je n'ai encore osé le consulter sur tout ceci : s'il faut absolument que la déesse se marie, je m'arrange pour lui faire épouser le fils de Junon, Vulcain.

MOMUS.

Oh ! le sage arrangement ! On vous y reconnaît.

JUPITER.

J'aimerais pourtant mieux que la déesse restât fille...

MOMUS, riant.

Rester fille et être maîtresse de Jupiter !...

JUPITER.

Sais-tu que je suis furieusement las de tes plaisanteries ?

MOMUS.

Vous ne vous lassez pourtant pas de les faire naître.

JUPITER.

Tous les dieux généralement se plaignent de ta langue.

MOMUS.

Et moi je me loue de la leur. Elle fournit à la mienne de quoi s'égayer.

JUPITER.

Tu te fais une maligne occupation de me turlupiner moi-même, et cela depuis une infinité de siècles.

MOMUS.

Et cependant je n'ai pas fait encore la moitié de ma besogne.

SCÈNE II.

JUPITER.

Quelle insolence ! Oh ! bien, je vous défends de parler davantage de moi et des autres dieux, ni en bien, ni en mal.

MOMUS.

Pour en bien, j'obéirai très-ponctuellement.

JUPITER.

Je perds patience. Mais que me veut ce ministre du Destin ?

## SCÈNE II.

JUPITER, MOMUS, UN MINISTRE DU DESTIN.

LE MINISTRE DU DESTIN.

O Jupiter, le Destin, mon maître et le vôtre, vous ordonne de venir au plus tôt à son hôtel, où il veut décider aujourd'hui quel sera le séjour et le mari de Vénus.

JUPITER.

Vous pouvez m'annoncer au Destin : je vais vous suivre.

## SCÈNE III.

### JUPITER, MOMUS.

MOMUS.

Oh! pour le coup, la coquetterie de Vénus est *à quia*. Depuis qu'elle est dans le ciel en attendant mieux, tous les dieux amusés par ses mines les interprètent chacun en leur faveur; cela me mortifie, moi : je voudrais parmi cette foule d'amans pouvoir distinguer les malheureux pour leur faire des complimens de condoléance; peut-être vous en faudra-t-il un tantôt à vous, quand vous sortirez de l'audience du Destin?

JUPITER.

Quoi! encore?

MOMUS.

Voici une grande journée. Il est question de fixer une coquette : c'est le grand œuvre, cela!

JUPITER, distrait.

Vénus paraît deviner mes intentions.

MOMUS.

Ne vous ferez-vous pas donner un coup de peigne avant que d'aller chez le Destin? Vous y trouverez Vénus, sans doute; quand une belle personne a une cause à faire juger, elle ne manque pas de se présenter au bar-

reau ; elle y sert quelquefois plus que son avocat.

JUPITER, haut, à part.

J'appréhende que le Destin ne soit contraire à mes vues...

MOMUS.

Faites solliciter Junon pour vous.

JUPITER.

Momus, vous m'excédez.

MOMUS.

Je n'ai fait que nommer sa femme et le voilà tout transporté.

JUPITER.

C'en est trop : vous abusez de ma patience.. Oh ! bien, si j'apprends que d'ici à demain vous lâchiez une seule parole satirique, non-seulement contre moi, mais encore contre le moindre des dieux, vous pouvez vous assurer que sur-le-champ je vous bannis pour jamais du ciel, j'en jure par le... (*Bas.*) Non, je n'en veux pas jurer par le Stix. (*Haut.*) Adieu : souvenez-vous que j'ai chassé une fois Apollon de l'Olympe, et qu'il fut réduit à garder les moutons.

## SCÈNE IV.

### MOMUS.

Je crois qu'il a juré par le Stix : il n'y a pas ici à badiner ; quand un dieu jure par le Stix, il ne peut violer son serment, fût-ce un serment amoureux. Ne me voilà pas mal ! être banni pour jamais du ciel, ou être vingt-quatre heures sans médire : quelle cruelle alternative ! Mais Jupiter ne défend que les discours à mon esprit satirique.... il ne lui défend pas les pensées. Pensons.... eh ! comment produire ses pensées sans parler ?..... Bon ! il me vient une idée originale... heureuse... commode... Inventons des fables... Ne nommons pas les dieux, mais empruntons hardiment pour eux les noms des animaux, des hommes, tout cela est égal « Je pourrai » aussi introduire sur la scène les meubles ; » je ferai parler le *miroir* aux belles et la » tabatière aux petits-maîtres, peut-être » même serai-je assez heureux pour trouver » parmi les plantes quelque *phénomène potager* digne d'être présenté à Jupiter. » Oui, devenons *fabuliste*, puisqu'on me contraint de l'être, je n'ai que cet expédient pour soulager ma bile, et pour frauder impunément la loi qu'on vient de me faire. Me voici posté à merveille pour le métier que j'entreprends aujourd'hui : tous les dieux et les déesses

attirés par l'amour ou la curiosité ne vont pas manquer de se rendre au palais du Destin; c'en est ici la route la plus frayée. Oh! que je vais enfanter de fables! je n'aurai ma foi pas besoin de prologues pour grossir mon livre.

## SCÈNE V.

### MOMUS, MERCURE.

MERCURE, à part.

De confident de Jupiter auprès de Vénus, je suis devenu son rival; je ne suis pas le seul dans le monde qui allie ces deux emplois-là.

MOMUS, à part.

Mercure paraît, et il m'est défendu de médire! voilà ce qui s'appelle une situation.

MERCURE.

Bonjour, Momus.

MOMUS.

Bonjour, Meroure, quelles nouvelles?

MERCURE.

Je n'ai jamais vu Jupiter si amoureux.

MOMUS.

Et si.... ouf! j'ai pensé laisser sortir une vérité toute nue, et cependant je suis obligé

d'habiller toutes celles qui s'offriront aujourd'hui à moi : qu'il m'en va coûter de draperie !

## SCÈNE VI.

### MOMUS, MERCURE, NEPTUNE.

NEPTUNE, à part.

Allons de bonne heure au temple du Destin, et... (*Haut.*) Oh ! oh ! que fait ici, avec le sincère Momus, mon neveu Mercure, qui est un fourbe fieffé ?

MERCURE.

Mon oncle Neptune ne farde pas ses neveux.

MOMUS.

Honneur au dieu de la mer !

NEPTUNE.

Bonjour, Momus. Vous, mon neveu Mercure, parlez : mon frère Jupiter prétend-il toujours faire mauvais ménage avec sa femme, et galantiser Vénus, qui doit être la mienne selon toutes les apparences?

MOMUS.

Voulez-vous que je vous dise la vérité ? votre frère est un franc... (*Se retenant.*) Vous l'aimez fortement, vous, cette charmante Vénus ?

NEPTUNE.

Ce n'est pas sans raison que je l'aime; elle a de certains égards pour moi...

MOMUS.

Et quels sont ces égards, s'il vous plaît?

NEPTUNE.

Oh! nous sommes discrets, nous autres marins. Il serait joli que le dieu des poissons ne sût pas se taire.

MERCURE.

Il est aisé d'être discret quand on n'a rien à dire.

NEPTUNE.

Vous voulez me tirer les vers du nez; vous êtes un fripon, mon neveu : Momus en conviendra.

MOMUS.

Pardonnez-moi, j'ai fait une partie de mentir jusqu'à demain; je vais louer tout le monde.

NEPTUNE.

Par ma foi, Momus devient raisonnable; j'en suis ravi; je vois qu'il approuvera les prétentions que j'ai sur le cœur et la main de Vénus. Peut-on m'en disputer la possession? C'est une déesse née dans mon empire, et je suis son tuteur juridique.

MOMUS.

Vous êtes le tuteur de Vénus, et vous voulez l'épouser ?

NEPTUNE.

Je vous en réponds.

MOMUS.

Vous aurez mon étrenne. Écoutez une petite fable, seigneur Neptune.

## FABLE I.

*Le Saumon tuteur.*

Certain saumon, tuteur d'une anguille légère,
Près de qui barbotaient cent poissons amoureux,
Voulait triompher d'eux
Par-devant un notaire.
Le droit de son amour lui paraissait fort sûr ;
Je suis tuteur de la belle,
*Ergo*, je suis son futur,
Disait-il, car j'ai sur elle
Une autorité grande et presque paternelle ;
C'est un titre cela pour se faire adorer...
Dans le moment notre imbécile,
Muni d'un si beau titre, alla se déclarer
A sa chère pupile.
Du tuteur quel fut le destin ?
Il surprit la jeune commère,
Avec un esturgeon dans la chaîne légère
D'un mariage clandestin.
Il voulait se fâcher, citer son droit de père :

Fi donc, lui dit un loup marin,
Procureur des poissons, vous plaideriez en vain ;
Ignorez-vous, pauvre cervelle,
Que le fils de Vénus n'est jamais en tutelle,
Et que les cœurs que ses traits ont frappés
Sont tout d'abord émancipés ?

MERCURE, à Neptune.

Mon oncle, comment trouvez-vous cette fable ?

NEPTUNE.

Fort impertinente.

MERCURE.

Et pourquoi prenez-vous le parti du saumon ? C'est un sot animal de croire que le nom de tuteur sympathise avec celui d'amant.

MOMUS.

Apprenez, M. le Saumon, que les titres pour être aimé doivent se trouver dans le cœur de l'objet qu'on aime, et que c'est là que l'amour enferme ses archives.

NEPTUNE.

Momus, mon neveu, je pense que vous osez railler le dieu des mers ? (*Les menaçant de son trident.*) Quos ego !

MERCURE.

Je crois sans vanité que l'aimable pupille de mon oncle Neptune n'oubliera pas le génie

universel du neveu, quand il faudra qu'elle se donne un mari. Vénus et Mercure se conviennent on ne peut pas mieux.

MOMUS.

C'est la convenance la plus parfaite qu'on puisse rencontrer.

MERCURE.

Je suis de tous les dieux celui qui rassemble le plus de talens opposés. Patron des avocats, conducteur des morts, protecteur de ces habiles acquéreurs du bien d'autrui, qui ont des patrimoines dans tous les pays où il y a des gens volables, enfin messager du maître des dieux et du fils de Vénus, qui sait mieux que moi le chemin des cœurs? Si l'amour est le dieu des amans, Mercure est celui des confidens.

MOMUS.

Dans le tems que les animaux parlaient, ils apprenaient aussi des métiers : et voici, (un peu d'attention, vous, seigneur Mercure,) voici ce qui arriva à un renard de ma connaissance qui se vantait fort de la multiplicité de ses talens.

## FABLE II.

*Le Renard.*

Un renard fort content de son petit mérite,
Charmé d'une renarde excellente à croquer,

## SCÈNE VI.

Loin de s'humilier en amant hypocrite,
S'amusait à lui chroniquer
Tous ses rares talens par ordre méthodique.
Dans son récit peu laconique
Il entassait cent faits confus;
Quand soi-même on travaille à son panégyrique
On est toujours diffus.
Je sais, lui disait-il, voler avec adresse,
Dans la patte j'ai la souplesse
D'un huissier natif de Domfront;
Faut-il fourber? je ments avec délicatesse:
Dans mes discours adroits je surpasse, dit-on,
Les complimens fleuris d'un emprunteur gascon.
Pour les traités de Cythère
De la part de Cupidon
Fin plénipotentiaire...
Vous voulez dire courtier,
Répliqua la renarde; oh! bien, c'est trop vous taire
Qu'on peut savoir plus d'un métier,
Et ne pas savoir l'art de plaire.
Monsieur l'agent d'amour, par maint certificat
Vous m'instruiriez en vain de votre adresse extrême:
Vous m'avez l'air d'un avocat
Qui perd sa cause en plaidant pour lui-même.

NEPTUNE.

Il me semble que le renard est encore mieux assaisonné que le saumon. Qu'en dites-vous, mon neveu?

MERCURE.

Je dis.... je dis que je n'ai pas le tems de

me mettre en colère. Je vais au palais du Destin chercher Vénus.

NEPTUNE.

Est-ce comme dieu des confidens ?...

(Mercure sort et Neptune le suit.)

MOMUS.

Où courez-vous, seigneur Neptune ?

NEPTUNE.

Je cours auprès de ma pupille. Je crains que ce renard-ci ne croque la poule.

## SCÈNE VII.

MOMUS.

Cela ne va pas mal : l'invention est merveilleuse pour éluder la défense de Jupiter !... On dira peut-être que mes fables ne sont que satiriques... eh ! mais, la satire n'est-elle pas instructive, et de plus réjouissante ? Ma foi, fasse des fables purement morales qui le jugera à propos ; pour moi, je me garderai bien de prendre ce ton-là, il ne réussit pas. De plus, que peut-on exiger de moi ? Je ne suis qu'un *fabuliste* de hasard, de qui l'on ne doit pas attendre des idées abstraites, enchâssées géométriquement dans des vers sages et dictés seulement par la philosophie. Oh ! oh ! voici deux bons acteurs qui me viennent,

Plutus et Vulcain ; les jolis animaux pour figurer dans un apologue !

## SCÈNE VIII.

### MOMUS, PLUTUS, VULCAIN.

VULCAIN, à Plutus.

Ma foi, monseigneur Plutus, vous n'avez pas les yeux du raisonnement plus ouverts que ceux de votre tête.

PLUTUS.

Ma foi, maître Vulcain, votre esprit boite aussi bien que votre corps.

MOMUS, à part.

Plutus et Vulcain se mêlent de plaisanter ! depuis que Jupiter m'a défendu de faire ma charge de railleur, je crois que tous les dieux l'exercent par commission.

VULCAIN, à Plutus.

Le Destin est trop sage pour vous donner Vénus ; si c'était une grisette, il pourrait charger Plutus du soin de la meubler.

PLUTUS.

Le Destin est trop sage pour marier Vénus sans son consentement, et en ce cas on sait le pouvoir que Plutus s'est acquis sur les belles ; si vous l'ignorez, Momus vous l'apprendra, il est sincère.

MOMUS.

On m'a fait commandement de ne l'être plus ; ainsi vos divinités ne risquent rien à me faire parler.

PLUTUS.

Tenez, Momus, ce vilain directeur de cyclopes là prétend me disputer la main de Vénus, à moi, plus souverain du monde que l'époux de Junon, puisqu'on ne l'encense que pour obtenir mes grâces par son crédit ; à moi, plus souverain des cœurs que l'Amour même, puisqu'il manquerait toutes les conquêtes qu'il entreprend sans les flèches d'or qu'il tire de ma caisse. Ne remarquez-vous pas que je suis assiégé par toutes les belles...

VULCAIN.

Qui savent l'arithmétique.

PLUTUS.

Ce misérable piéton céleste ose entrer en comparaison avec moi, qui de tous les dieux suis sans contredit le mieux en équipage; avec moi, qui ai tant de valets noirs et blancs, tant de grisons au royaume du Pérou...

MOMUS.

Et tant de coureurs dans la province de Quincampoix.

PLUTUS.

Avec moi, de qui le portefeuille vaut cent fois mieux que celui d'Apollon.

VULCAIN.

Oh ! pour le coup, Plutus, vous ne couchez pas gros.

MOMUS.

A propos du portefeuille d'Apollon, savez-vous que je suis devenu poète ?

PLUTUS.

Momus poète ! gare les vaudevilles. Vous allez remplir tout le ciel de *flon*, *flon*.

MOMUS.

Voulez-vous voir un échantillon de ma veine, seigneur Plutus ?

PLUTUS.

Dites, dites : je me connais à tout, moi; car j'achète de tout. On ne manque de rien quand on ne manque point d'argent; on a des bijoux, des meubles, de la bonne chère, de l'esprit...

VULCAIN.

On voit bien que l'esprit vous coûte : vous ne le prodiguez pas.

MOMUS.

Taisez-vous donc, Vulcain, vous me volez. Tenez, voici mon échantillon.

## FABLE III.

*Le Singe dépouillé.*

Au siècle où les animaux
Raisonnaient ainsi que l'homme ;
Ils en avaient les défauts ;
Vicieux au même taux :
Modique n'était la somme.
Un vieux singe thésauriseur,
Près de qui chaque jour soupirait plus d'un cœur
Pour les beaux yeux de sa cassette,
Riche animal, très-propre à faire un épouseur
Au goût d'un père, non au goût d'une fillette,
Pensait charmer les gens que touchaient ses ducats :
Tel à son coffre-fort doit souvent les appas
Qu'il croit devoir à la nature.
Notre singe bercé de si forte imposture,
N'accordait qu'aux flatteurs le droit de l'approcher.
Les rossignols chantaient à son petit coucher ;
Les perroquets rimeurs lui consacraient leurs odes,
Les renards souples et commodes
Lui fournissaient la poule au lieu de la gruger,
Et plus d'une guenon, d'avances très-peu chiche,
Pour lui plaire achetant plus d'un attrait postiche,
A l'envi courait l'assiéger.
Le magot se croyait aimable autant que riche ;
Dans le livre des comptes faits
Tout autant que d'écus il se trouvait d'attraits.
S'estimant au total un enfant de Cithère,
Nouvellement sevré.
Il devint fat profès, insolent avéré ;

Voyez où monte l'insolence !
Elle est sans manquer d'un degré,
Le thermomètre de finance.
Un jour on dépouilla le singe de son or ;
En voyant partir le trésor,
Adieu les chantres, les poëtes,
Et les Iris guenons, tant blondes que brunettes ;
Tout suivit les écus, tout quitta le magot :
Il ne lui resta rien qu'un vieux minois fort sot.

VULCAIN, regardant Plutus.

Qu'un vieux minois fort sot. Monseigneur Plutus a-t-il besoin d'un miroir ? se reconnaît-il ?

PLUTUS.

Bon ! ce n'est pas moi que cette fable regarde ; cela ne peut convenir qu'à quelque agent de change prêt à voyager *incognito*. Je ne me reconnais point là.

VULCAIN.

Ce n'est pas la faute de Momus.

MOMUS, à part.

J'enrage ! ces gros richards, à force d'être grattés par le vin de Champagne et les flatteurs, ne sentent pas plus les épigrammes que le vin de Bourgogne : on ne les pique point, à moins qu'on ne leur serve des satires à l'eau-de-vie...

PLUTUS.

Croyez-moi, mon pauvre Vulcain, re-

tournez à votre forge, et ne vous mêlez plus d'aimer, cela ne vous sied pas.

VULCAIN.

Cela ne me sied guère plus qu'à vous ; mais je me rends justice : je sais que je ne suis pas beau. Cependant tout boiteux que je suis, je pourrai bien épouser Vénus à votre barbe dorée.

PLUTUS.

Vous espérez bien hardiment.

VULCAIN.

Je n'ai pas de coffre-fort, mais j'ai la protection de Jupiter ; il m'a promis de me faire le mari de Vénus.

MOMUS, à part.

C'est qu'il en veut être l'amant. (*Haut.*) Puisque vous avez la protection de Jupiter, vous méritez bien la façon d'une fable nouvelle.

VULCAIN.

Que cela soit intelligible au moins.

MOMUS.

Oh ! je suis moi un fabuliste tiré au clair. Je n'aurai jamais l'affront d'être commenté. Jugez-en, seigneur Vulcain.

## FABLE IV.

### *L'Ane marié.*

Jadis noble coursier, par avis de parens,
Épousa sans amour; c'est l'usage des grands.
Le nouveau marié paraissait d'encolure
A marcher son chemin : c'était un franc courtaut,
Dans les haras, galant connu par son allure;
On ne l'y voyait pas galoper en badaud;
Il y caracolait, puis décampait : en somme
Notre cheval vivait en homme;
Constance n'était son défaut.
Un jour, de gentille cavale
Il devint amoureux. Sa chaine conjugale
Ne l'embarrassait pas : mais de fringans chevaux
S'étaient déclarés ses rivaux.
Si l'un d'eux épouse l'infante,
Cela recule son attente;
Rarement le favori
Chez un aimable mari
Établit d'abord son gite;
Quoique près d'un époux l'amour passe bien vite,
On l'aime au moins huit jours; et ce retardement
Tout court qu'il est, impatiente
Un galant d'humeur pétulante
Et curieux du dénoûment.
Tel était don coursier : partant usant d'adresse,
Le drôle fait si bien qu'à sa gente maîtresse
Il marie aussitôt un baudet son vassal,
Qu'il protége avec droit comme simple animal,
Promettant un époux nullement équivoque,

De qui la structure baroque
Dispense une épouse d'aimer,
Et cela sans délai : tant bien l'a su former
Dame nature
Pour être enfin
Mari qu'on juge à sa figure
Digne d'avoir un bon voisin.
Horoscopons un peu : j'aperçois des oreilles
Aux enfans du baudet qui ne sont pas pareilles
A celles du papa ; s'il va les mesurer,
S'en apercevra-t-il ? je n'en voudrais jurer.

VULCAIN, riant.

Vous avez raison : il ne faut jamais jurer de rien.

PLUTUS.

Oh ! que Vulcain prouve clairement la justesse de cette fable, lorsqu'il se méconnaît dans le baudet...

VULCAIN.

Baudet vous-même, seigneur Plutus ; il y a plus d'ânes parmi vos financiers que parmi mes forgerons. Vous avez beau plaisanter, je me flatte d'être aujourd'hui l'époux de Vénus.

PLUTUS.

Eh bien ! dans neuf mois peut-être nous aurons des oreilles à mesurer, à qui maître Aliboron ne trouvera pas le superflu des siennes.

(Il sort.)

VULCAIN.

Mesurez tant qu'il vous plaira : je n'entends rien à tous ces mesurages-là, moi. Adieu, mon cher Momus, je crains que Vénus ne s'ennuie de mon absence.

MOMUS, riant.

Cette crainte est fort bien fondée. Parbleu! il faut que je suive Vulcain ; la façon dont il calmera les tendres inquiétudes, qu'il croit avoir excitées dans le cœur de Vénus, pourra me fournir une fable singulière.

## SCÈNE IX

MARS.

Momus !... Momus !.... Il court, je gage, chercher la nouvelle que je lui voulais apprendre, et qui m'effraie, tout Mars que je suis. Le Destin a dans ce moment prononcé son arrêt ; il laisse à Vénus le choix de son époux et de sa demeure, et lui défend de différer ce choix qui m'intrigue furieusement. C'est dans une heure et dans ce lieu même que la déesse doit opter entre tous les adorateurs de ses charmes. J'appréhende fort qu'elle ne m'honore de la préférence. Vénus est aimable ; mais elle m'aime, je ne sais pas comment j'ai pu souhaiter un moment de l'épouser.... Mais voici un de mes plus re-

doutables rivaux!.... le blondin Apollon. Il est poudré jusqu'aux jarrets; c'est le grand goût du tems.

## SCÈNE X.

### MARS, APOLLON.

APOLLON, sans voir Mars.

Rêvons un moment sous ces verds ombrages aux charmes de Vénus et à ma tendresse. Hélas! que je serais heureux si je pouvais devenir l'époux de cette aimable divinité! Quels yeux vifs et touchans! Quelle taille galante! Quels doux attraits! oh! si je les possède, que je composerai de vers à leur louange!

MARS, à part.

Voyons un peu ce qu'il pense de l'oracle du Destin. Abordons-le. (*A Apollon.*) Ah! seigneur Apollon, que vous voilà propre! quelle frisure symétrisée! vous devez avoir employé bien des papillotes, et vous faites bien de ne les pas épargner: vous avez, de reste, du papier qui n'est bon qu'à cela.

APOLLON.

Mars est toujours insultant.

MARS.

Et vous toujours doucereux.

APOLLON.

Vous me raillez. Vous n'ignorez pourtant pas que le sexe aime les beaux-esprits.

MARS.

Oui, dans leur bibliothèque ; mais dans leur boudoir elles aiment mieux les guerriers.

APOLLON.

Les guerriers savent-ils amuser les dames ?

MARS.

Eh ! non vraiment, ils ne les amusent pas.

APOLLON.

C'est le bel-esprit qui façonne le cœur des belles, qui leur apprend le pouvoir de leurs charmes, qui les célèbre dans ses ouvrages...

MARS.

Fi donc ! la maîtresse d'un guerrier est cent fois plus connue que celle d'un bel-esprit.

APOLLON.

Il est vrai que les guerriers ne taisent pas plus leurs amours que leurs exploits. La gazette est la confidente de toutes leurs affaires.

MARS.

A vos discours je comprends que vous vous flattez d'accomplir aujourd'hui l'oracle du

Destin. Ma foi, si vous épousez Vénus, votre lyre l'endormira.

APOLLON, riant.

Vos trompettes la réveilleront.

MARS.

Riez tant qu'il vous plaira : la musique guerrière pique plus que vos tons langoureux, et j'ai un timballier en Thrace qui, je gage, divertit mieux les filles de son quartier que ne feraient les neuf muses ensemble.

APOLLON.

Allons, Mars, je le vois, vous comptez d'épouser Vénus.

MARS.

Moi ? non. Je me suis consulté, je ne vaux rien pour le mariage : j'aime trop les femmes.

APOLLON.

Fort bien.

MARS.

Et Vénus aime trop la fleurette. Je ne serais pas d'humeur à voir cajoler paisiblement mon aimable épouse, et à lire avec elle les madrigaux de ses galans; je jetterais quelque dieu par les fenêtres.

APOLLON.

Quoi ! vous renoncez à l'hymen de Vénus ?

MARS, ironiquement.

Je m'aperçois dans ce moment qu'elle vous conviendra mieux qu'à moi. Vous êtes pacifique, vous, prudent Apollon, vous ne vous vengerez des insultes conjugales qu'à coups d'épigrammes. Tenez, si vous me faites la cour, je prierai Vénus de vous choisir pour mari; j'ai quelque petit crédit auprès d'elle... Mais Momus vient ici; confiez-lui vos peines, c'est un dieu fort consolant.

## SCÈNE XI.

MARS, APOLLON, MOMUS.

MOMUS, sans les voir.

J'ai perdu mon tems là-bas. Je n'ai trouvé que Silène ivre; j'ai commencé à lui réciter une fable; il l'a écoutée assez paisiblement, et s'est endormi à la morale. Mais (*Apercevant Apollon et Mars.*) je trouve heureusement Apollon et Mars. Ne manquons pas ceux-ci, j'y perdrais trop.

MARS.

Ah! vous voilà, Momus? faites compliment au dieu du Parnasse, il va se marier; il a déjà fait tirer pour le festin quinze douzaines de bouteilles d'eau d'Hippocrène.

APOLLON.

C'est bien à Mars à me railler ! un dieu qui n'a que la cape et l'épée.

MOMUS.

Voilà des discours de rivaux.

MARS.

Je me connais trop pour entrer en concurrence chez le sexe avec Apollon ; je ne pourrais pas tenir contre ses vers, je déserterais.

APOLLON.

On vous aurait bien de l'obligation ; l'ennui déserterait avec vous.

MARS, riant.

Le blond Phébus me traite d'ennuyeux ! je n'ai pourtant jamais été à son école.

APOLLON.

Vous ne feriez pas mal d'y venir ; on vous corrigerait de bien des défauts.

MARS.

Morbleu ! je n'ai encore trouvé que vous qui m'ait parlé de défauts : tout le monde me loue, on se relaie pour m'admirer.

MOMUS.

Oserais-je dire un petit apologue à Mars l'admiré ?

MARS.

Eh quoi ! Momus, vous qui vous moquez éternellement de nous, vous vous amusez à faire des vers ? Savez-vous bien que c'est nous donner à tous notre revanche ?

MOMUS.

Prenez-la. Voici mes vers. ( *A Apollon.* )
Un lion...
Aurez-vous le tems de m'écouter ?

APOLLON.

Oui : Vénus, que j'avais abordée à deux pas d'ici, m'a prié de ne la pas suivre, pour éviter les mauvais discours...

MARS.

Que vous lui auriez tenus.

MOMUS.

Silence !

## FABLE V.

*Le Lion petit-maître.*

Un lion, jeune, brave, étourdi, querelleur,
Portant longue crinière en boucles naturelles,
Petit-maître des bois, fort couru des femelles,
Par ses tons pétulans, par sa brusque valeur,
Primait dans les forêts d'Afrique ;
Toujours près d'en médire, on le louait toujours,
On n'osait débiter que son panégyrique,
Et même il imposait à la langue des ours ;

C'est comme qui ferait taire un café caustique.
Vanité sotte avec son train
Logeant dans la tête du sire
Lui dit que son mérite est exempt de satire.
Que ne croit pas un esprit vain
Quand on le flatte !
Le lion applaudi renfle son omoplate,
Reçoit les tigres même avec un air hautain,
Sans daigner leur tendre la patte.
Mais un jour dans son antre il trouve ce quatrain,
Sensé, mais dangereux ouvrage,
Que l'auteur, animal très-sage,
N'avait pas écrit de sa main....

APOLLON.

J'attends le quatrain avec impatience.

MOMUS.

Tranquillisez-vous; le voilà.

D'un éloge éternel que la vérité biffe
Veux-tu savoir le prix certain ?
Fier animal guerrier, fais-toi rogner la griffe,
Et puis attends l'encens : tu n'en auras un grain.

APOLLON.

Voilà une fable que je trouve aussi bonne...

MARS.

Que si vous l'aviez faite, n'est-ce pas ?

APOLLON.

Je lui donne mon approbation.

MARS.

Parbleu ! je l'approuve aussi, moi, cette fable-là.

MOMUS, à Mars.

En voulez-vous une copie ?

MARS.

Oui-dà, je la relirai volontiers.

APOLLON.

Plus vous la relirez et moins elle vous plaira, et alors gare la griffe !

MARS.

Je vous pardonne vos applications en faveur de l'indifférence que Vénus a pour vous.

APOLLON.

Vénus a trop de goût pour ne pas m'aimer. Oubliez-vous, sans me narguer ici de mes autres talens, que je suis le maître de cet art enchanteur qui fait parler aux hommes le langage des dieux ?

MARS.

Oh ! la poésie à présent n'a pas plus de cours chez les belles que chez les banquiers.

APOLLON.

Est-il rien de plus touchant que ma lyre, et de plus séducteur que ma voix ?

MOMUS.

A propos de voix, vous me faites souvenir d'un certain rossignol qui, à cela près qu'il ne buvait que de l'eau, était le plus parfait musicien du monde. Il comptait sur ses chants pour s'insinuer dans le cœur d'une jeune linotte; apprenez le destin de ses chansons et de son amour.

## FABLE VI.

*Le Rossignol amoureux.*

Dans un bosquet du Pinde habite un rossignol....

MARS.

Dans un bosquet du Pinde ! oh ! oh! ce rossignol est voisin d'Apollon, vous verrez qu'ils auront de la sympathie.

MOMUS, à Mars.

Eh ! de grâce, arrêtez ! a-t-on jamais vu le commentaire marcher devant le texte ? quel déréglement !

MARS.

Passez, Monsieur le texte, passez, le commentaire vous suivra de près.

MOMUS.

Dans un bosquet du Pinde habite un rossignol
Doué d'un gosier méthodique,
Chantant à livre ouvert la plus docte musique,
Tant en b-quarre qu'en b-mol,

Et composant lui-même air tendre et chromatique
En a-mi-la, b-fa-si, g-ré-sol.
Le fredonnant oiseau, dans ses belles retraites,
Croyait par sa cadence et ses brillans refrains
Humilier les serins,
Et séduire les fauvettes;
Il pensait leur apprendre en moins d'une leçon
A soupirer à l'unisson.
Il rencontra pourtant un jour une linotte
Qui le fit bien changer de note :
( Tous les cœurs ne sont pas le prix d'une chanson. )
Lorsque l'ingrate trop aimée
Allait voltigeant sous l'ormeau,
Sur le ton doucereux d'un opéra nouveau
Notre chantre disait à sa belle emplumée :

( Momus chante les vers suivans, tirés du sommeil d'Iscé, opéra de M. de la Mothe. )

Que d'éclat! que d'attraits! contentez-vous, mes yeux,
Parcourez tous ses charmes :
Payez-vous s'il se peut des larmes
Qu'on vous a vus verser pour eux,

A ces tendres accens, le regard interdit,
La linotte charmée aussitôt répondit :
Chantez, beau rossignol, chantez toujours de même,
Ah! vous m'attendrissez,.. pour le moineau que j'aime,
Vos tons flûtés m'ont su ravir :
Je me croyais dans les bois de Cythère;
Chantez l'amour : c'est votre affaire,
Mais laissez aux moineaux le soin de le servir.

MARS, à Apollon.

M. le rossignol, voudriez-vous bien me mettre cette fable-là en musique ?

APOLLON, à Momus.

Momus, Momus, vous devriez ménager Apollon, puisque vous êtes dans le goût de composer des fables.

MOMUS.

Bon, bon, on a bien affaire de vous pour faire cela. Sans les rimes on prendrait mes fables pour de la prose, et il y a même des gens qui malgré les rimes soutiennent que ce ne sont point des vers. C'est une façon de poésie de mon invention, dont les muses ne se mêlent point. (*Mars rit.*) Vous en riez, mais je vous promets pourtant que la mode en viendra dans les siècles futurs. Il naîtra des poètes sensés, amis du vrai, du riant, du gracieux et du familier, enfin des poètes tranquilles, de qui les vers seront aussi compassés qu'un greffier solaire.

MARS.

Quel animal est-ce qu'un greffier solaire.

MOMUS.

C'est ainsi que nous autres fabulistes enjoués appelons un cadran au soleil : Apollon, qui est le dieu du jour, m'a d'abord entendu.

APOLLON.

Ma foi non, je ne connaissais pas encore mon greffier. Mais dites-moi un peu, Momus, que venez-vous de nous prophétiser?

MOMUS.

Des choses sûres, et que j'ai lues moi-même sur l'agenda du Destin.

APOLLON.

N'y avez-vous point lu par hasard que je serais le mari de Vénus? car enfin je suis à présent le meilleur parti du ciel.

MARS.

Le meilleur parti du ciel! un poète et un fou!

MOMUS.

C'est même chose, et j'aurais honte
D'un pléonasme décidé.

APOLLON.

J'espère pourtant. Je viens de parler à Vénus; elle m'a prié gracieusement de m'éloigner, en me promettant que, lorsqu'elle déciderait son mariage, je serais...

MARS.

Son feseur d'épithalame. Adieu, je vous laisse en liberté d'y travailler, je crois que vous le ferez avec plaisir, car j'ai lu dans un livre nouveau que vous étiez l'obligeant Apollon.

Au reste, ne me regardez plus comme votre rival. Vénus ne me charme plus; la gloire seule m'enchante.

MOMUS.

Mars, vous aimez la gloire, et c'est bien fait à vous.

(Mars sort.)

APOLLON, à part.

Comme le dieu Mars me traite! Voilà la récompense d'avoir souvent loué ce petit brutal-là plus qu'il ne méritait. Et vous, Monsieur le fabuliste, je me vengerai, je vous en répouds, je rendrai compte à Jupiter des beaux ouvrages que vous débitez, et de plus je vous annonce que, si jamais vous faites imprimer vos fables vous serez bien houspillé.

MOMUS.

Je prendrai du secours, je me couvrirai d'armes défensives, je me plastronnerai de belles images.

## SCÈNE XII.

MOMUS.

Ma foi, tous les dieux n'ont pas le sens commun; jamais ils n'ont été si ridicules. Jupiter prend bien son tems pour m'interdire la raillerie. Sans la ressource des fables, j'aurais fait une jolie figure aujourd'hui. Chut!

Vénus approche. La bonne besogne qui se présente-là !

## SCÈNE XIII.

MOMUS, VÉNUS.

VÉNUS, à part.

J'ai vu de loin Junon qui me cherchait, je pense, car elle quittait son époux. Sauvons-nous ici, et rêvons à mon sort.

MOMUS, à part.

Vénus rêve ! aime-t-elle ? non, sa rêverie a plutôt l'air d'une réflexion que d'un sentiment.

VÉNUS, toujours sans voir Momus.

Quel oracle gênant on m'a prononcé ! le Destin m'ordonne de me choisir moi-même un époux, et il ne me donne qu'une heure pour me déterminer !

MOMUS, à part.

Elle reste long-tems seule ! cela m'étonne. Une aimable coquette doit-elle avoir le loisir de rêver ?

VÉNUS, à part.

Tous les dieux soupirent pour moi et ne m'attendrissent pas... Je les écoute tous, depuis Jupiter jusqu'à Vulcain ; cela m'amuse ;

je perdrai ce plaisir-là si je me marie... Peut-être. Cela dépendra du choix que je ferai. Qu'il est embarrassant ce choix! qu'il m'attriste! je ne sais pas encore quel époux j'aurai, et cependant il me déplaît déjà.

MOMUS, l'abordant.

L'avez-vous nommé?

VÉNUS.

Qui?

MOMUS.

Votre mari.

VÉNUS.

Hélas!

MOMUS.

A-t-on jamais soupiré au mot de mari? quelle incongruité! parlez-moi franchement, vous choisirez Mars?

VÉNUS.

Me conseillerez-vous de prendre un mari qui n'aurait que l'hyver à donner à sa femme?

MOMUS.

L'année n'est pas trop longue au calendrier d'une jeune épouse. Et dites-moi un peu, préférerez-vous pas Apollon? c'est un blondin....

VÉNUS.

Il m'affadit... ouf!

MOMUS.

Quoi ! l'idée seule du dieu du Parnasse vous fait bâiller ?

VÉNUS.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est Junon qui me vient relancer jusqu'ici?

## SCÈNE XIV.

### MOMUS, VÉNUS, JUNON.

MOMUS, à part.

Il y aura ici quelque procès de ma compétence. Junon regarde attentivement Vénus ; je parie que Junon pense à Jupiter.

JUNON.

Eh bien ! déesse, avez-vous choisi un époux ?

VÉNUS.

Pas encore.

JUNON, aigrement.

Pas encore ! pas encore ! quelle lenteur ! j'en pénètre la cause.

VÉNUS.

La cause de ma lenteur, n'est-elle point la cause de votre vivacité ?

JUNON, plus aigrement.

Vous plaisantez ? Vous feriez mieux de me demander mes sentimens sur votre conduite.

VÉNUS.

Vos sentimens ? je les sais.

JUNON, très-aigrement.

Et qui a pu vous en instruire ?

VÉNUS.

Votre ton de voix.

JUNON, encore plus aigrement.

Mon ton de voix ! mon ton de voix !

MOMUS, à part.

Qu'il est tendre et touchant !

JUNON.

Mon ton de voix vous a donc dit que je vous conseillais d'épouser quelque dieu marin, et d'aller au plus vite habiter sous les ondes avec les tritons et les marsouins.

MOMUS, bas.

Elle met Vénus en bonne compagnie.

JUNON.

Finissez, finissez tout ce commerce de coquetterie qui était inconnu dans le monde avant votre naissance. Car sachez qu'avant votre naissance toutes nos déesses étaient prudes...

VÉNUS.

Elles étaient donc bien ennuyeuses.

JUNON.

L'esprit seul régnait dans nos conversations.

MOMUS.

Et que fesait le cœur ?

JUNON.

Il écoutait les leçons de l'esprit. On le nourrissait dans nos cercles de bonnes et longues dissertations sur l'estime, sur la délicatesse, sur le respect...

VÉNUS.

Que d'opium ! le cœur n'en crevait-il pas ?

JUNON.

Le cœur ! on lui servait de ces romans pudiques où la passion la plus vive n'arrivait à son but qu'après avoir franchi douze gros tomes... Vous les avez furieusement abrégés !

MOMUS.

Pour la commodité des lecteurs.

JUNON.

Tenez, demandez à Momus ce qu'on dit de la vie que vous menez. Parlez, Momus, parlez.

MOMUS, à part.

Elle me veut mettre de moitié de ses médisances; quelle générosité !

JUNON.

Parlez donc, Momus.

MOMUS.

Jadis régnait une levrette...

JUNON.

Il est bien question de cela.

MOMUS.

De grâce, auguste Junon, écoutez une fable que j'ai composée; le fait est de votre compétence, j'y peins le mérite d'un chien.

JUNON.

Voilà un fort sot compliment.

MOMUS.

C'est une galanterie de fabuliste. Vous ignorez donc que je le suis devenu? oh bien! je vais vous le prouver par un apologue des plus modernes. Il est intitulé *la Levrette coquette.*

JUNON, à part.

La Levrette coquette! je crois deviner son dessein. (*Haut.*) Contez-nous, Momus, contez-nous l'aventure de votre levrette.

VÉNUS, touchant à ses cheveux et se mirant.

Oui, contez, tandis que je raccommode ma coiffure.

MOMUS, à part.

Voilà l'attention des déesses quand on leur parle de morale.

JUNON.

Dépêchez-vous donc, je sèche, je sèche.

MOMUS.

Je vais commencer, Mesdames, faites-moi l'honneur de vous taire, si vous le pouvez.

## FABLE VII.

*La Levrette coquette.*

Jadis régnait une levrette,
Belle : on manque les cœurs avec de la beauté ;
Mais la friponne était habilement coquette,
Ce talent-ci fondait sa souveraineté.
Marquise était son nom, dans les chenils vanté.
Épagneuls et bichons, vieux barbets, mâtins même,
Sur cent tons différens lui jappaient : je vous aime.
Tantôt elle écoutait les chiens au grand collier,
Et tantôt les roquets...

JUNON.

Et tantôt les roquets. Que cela est bien véritable! Tenez, je la surpris hier dans un cabinet de verdure avec le petit Zéphire.

MOMUS.

Une levrette avec Zéphire!

JUNON.

Achevez votre fable, Momus, achevez votre fable, elle est jolie.

MOMUS.

Je comptais bien sur votre aprobation.., et encore plus sur votre interruption. Revenons à notre petite chienne.

Tantôt elle écoutait les chiens au grand collier,
Et tantôt les roquets. La levrette volage
Recevait chaque jour quelque nouvel hommage ;
D'adorateurs elle avait un millier.
C'était comme une loterie :
Mais point de billets blancs ; chacun avait son lot.
A l'un une minauderie,
A l'autre un coup de patte, enfin coquetterie
Régalait à leur tour le dogue et le ragot,
Et cela sans mesquinerie.
Chacun d'eux se croyait l'amant le mieux traité.
Car à présent dans l'amoureux empire
Tout pense en petit-maître, et d'un pareil délire
Nul animal n'est excepté.
A sa toilette, un soir, gracieuse et badine,
Marquise en aboyant d'une façon poupine
Vous enchantait le cercle chien
Dont son petit museau fesait tout l'entretien.

JUNON.

Que ce petit museau est là finement placé !

MOMUS.

Eh ! Madame, ne m'interrompez plus, de

grâce. Renoncez au rivilége de votre sexe pour une minute seulement, je sais que c'est vous demander un grand sacrifice; mais si vous voulez entendre ma fable...

JUNON.

Je me tais. Recommencez au petit museau, c'est le petit museau qui m'a égayée, et..

MOMUS.

(*Haut.*) Peste du museau (*Bas.*) qui ne saurait se taire.

JUNON.

Allons, Momus, allons au dénoûment.

MOMUS.

A sa toilette, un soir, gracieuse et badine,
Marquise en aboyant d'une façon poupine
Vous enchantait le cercle chien
Dont son petit museau...

JUNON.

Dont son petit museau fessit tout l'entretien!

MOMUS lui fait une mine, et Junon lui répond par une autre qu'elle ne dira plus rien.

Il entra par hasard et tout à la franquette
Un braque philosophe, ainsi point langoureux,
Sincère, peu friand des ragoûts amoureux,
Et qui chez Lionnais n'allait à la guinguette.
Je ne viens pas, dit-il, pour vous conter fleurette,
Marquise; en attirant ce cortége nombreux
Vous croyez donc jouir d'une gloire complète?
Erreur: apprenez, follette,

Ce qui grossit votre cour :
est l'espoir et non l'amour.
S'attacher près d'une coquette,
Ce n'est pas aimer la beauté :
C'est haïr la difficulté.

JUNON, essoufflée.

Est-ce là tout ?

MOMUS.

Oui, rentrez dans vos droits.

JUNON.

Oh ! que l'on reconnaît bien dans cette fable ces petites minaudières qui s'imaginent devoir à leurs charmes seuls l'assiduité de mille amans qui ne cherchent auprès d'elles que la commodité du commerce ! Ces belles se trompent fort quand elles mettent sur le compte de leurs appas ce qui doit être sur celui de leurs complaisances. (*Regardant Vénus.*) Nous avons des déesses levrettes.

VÉNUS.

Et des dieux levriers, surtout pour fuir leurs femmes.

JUNON.

Je vous entends, je vous entends. Je sais que vous me dérobez Jupiter ; mais je lui reprocherai tant sa bonteuse inconstance que je l'en corrigerai. Quand je le tiens dans le particulier, je ne suis pas muette.

MOMUS.

Pour lui, dans le tête-à-tête il n'a rien à vous dire.

JUNON.

Je le gronderai tant, je le gronderai tant, que je le forcerai de me rendre sa tendresse, je ne comprends pas son éloignement pour moi, j'ai de la vertu, il ne l'ignore pas.

VÉNUS.

Il n'a garde de l'ignorer, vous lui en parlez soir et matin.

MOMUS.

J'ai encore une fable nouvelle à vous débiter.

JUNON.

Débitez, Momus, débitez; j'aime vos vers à la folie.

MOMUS.

Cette fable-ci est intitulée *la Poule prude*.

VÉNUS.

Ah! contez-moi celle-là, Momus. La Poule prude, contez-moi celle-là.

JUNON.

Contez, et soyez court, je prévois de l'ennui.

MOMUS, bas.

C'est que vous prévoyez l'application.

VÉNUS.

Commencez, je ne vous interromprai pas, moi.

MOMUS.

C'est que vous n'aimez pas les plaisirs interrompus : c'est s'y connaître. (*Il fait un signe à Vénus et lui montre Junon.*) Voici ma Poule prude.

## FABLE VIII.

*La Poule prude.*

Une poule arrogante et prude
Devint femme d'un maître coq,
Qui pourtant n'exerçait avec exactitude
Sa charge de mari. Le drôle aimait le troc.
Dans le commerce de Cythère
Bien savait de l'amour marchander les douceurs
Et changer de plaisir était sa seule affaire;
Les femmes n'aiment pas de pareils brocanteurs.
Souple parfois, souvent hautaine,
La poule sa moitié, sur un ton aigre-doux,
Tant prône sa vertu, tant prêche son époux,
Qu'enfin sa réthorique est vaine;
Tant demande d'amour qu'elle obtient de la haine,
Que lui répond le coq, las d'être tant chéri?
Rien : il en use en honnête mari.
Il s'en va doucement chez de jeunes poulettes
Se prier à souper pour passer son chagrin :
Bien avant dans la nuit on pousse le festin;

On s'entremêle d'amourettes ;
Le coq se désennuie, on le console : enfin
La consolation dure jusqu'au matin.

VÉNUS.

Le pauvre coq !

MOMUS.

Hélas ! que de maris seraient suffoqués de tristesse dans leurs ménages sans le secours des beautés consolatrices !

VÉNUS.

Pour moi je ne puis supporter les prudes, adieu. (*En regardant Junon elle sort, et Momus s'arrête.*)

MOMUS.

Mais...

VÉNUS.

Mais je n'ai plus que quelques momens à songer au choix qu'on m'impose, souffrez que j'en profite.

MOMUS.

Belle Vénus, vous me boudez.

VÉNUS.

Non ; la levrette vous pardonne.

(Vénus sort.)

MOMUS.

La bonne chienne ! (*A Junon.*) Et vous, ne me direz-vous rien de ma dernière fable ?

JUNON.

Je dis qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi jolie que celle de la levrette ; si vous en faites souvent de cette tournure-là, je ne vous conseille pas de les faire imprimer...

MOMUS.

Oh ! non-seulement je les ferai imprimer, mais je vous les dédierai.

JUNON, s'enfuyant.

Miséricorde !

MOMUS, seul.

Voilà comme on reçoit à présent les épîtres dédicatoires... (*Apercevant Æglé.*) Mais quelle aimable enfant vient ici ? C'est Æglé, cette jeune nymphe de la suite d'Hébé, que Zéphire suivait partout avant l'arrivée de Vénus. Le charmant sujet à mettre en œuvre pour un fabuliste ! Voici, pour le coup, du riant et du neuf.

## SCÈNE XV.

MOMUS, ÆGLÉ.

MOMUS.

Bonjour, aimable petite nymphe. Quelle inquiétude paraît dans vos yeux ?

ÆGLÉ.

Vous savez bien que je ne vois plus Zéphire.

MOMUS.

(*A part.*) Quelle ingénuité! (*Haut.*) Oh! l'amour de Zéphire n'est pas sédentaire. C'est un petit inconstant toujours en l'air, qui ne fait que voltiger, et qu'une belle amuse, mais qu'elle n'arrête pas.

ÆGLÉ.

Ma raison devait me dire ce que vous me dites-là.

MOMUS.

Hom! la raison d'une personne de votre âge n'est pas causeuse. La raison ne parle ordinairement contre les passions que quand elles se taisent, et ce n'est pas dans une beauté de dix ans qu'elles savent garder le silence. Tenez, charmante Æglé, la raison ressemble à ces petits bichons grogneurs, qui aboient après les grands chiens. Si les grands chiens passent leur chemin, le bichon jappe toujours; si les grands chiens se retournent, le bichon s'enfuit.

ÆGLÉ.

Oh! que la raison est un vilain bichon!

MOMUS.

Oh! çà, parlez-moi à cœur ouvert, votre amant est donc infidèle?

ÆGLÉ.

Hélas! il vole sans cesse sur les pas de Vénus.

MOMUS.

Quand Zéphire est volage il fait son métier; c'est le dieu des papillons et des petits-maîtres.

ÆGLÉ.

Oh! le petit scélérat, que je le hais!

MOMUS.

Je m'accommoderais bien de cette haine-là, moi.

ÆGLÉ.

Vous n'êtes pas difficile en sentimens.

MOMUS.

Vous n'y êtes pas connaisseuse, vous.

ÆGLÉ.

Non, je ne comprends pas comment Zéphire a pu m'abandonner.

MOMUS.

Que fesiez-vous pour le retenir?

ÆGLÉ.

Je l'aimais avec une parfaite sincérité.

MOMUS.

Une parfaite sincérité! quelle imperfection extraordinaire dans une jolie personne!

ÆGLÉ.

Je préférais Zéphire à tous ses rivaux, et je le préférais aux yeux de tout le monde.

MOMUS.

Autre bévue : il ne faut jamais préférer l'amant aimé qu'à huis clos.

ÆGLÉ.

Dès qu'il m'eut dit qu'il m'aimait, je lui répondis aussitôt en soupirant que je l'aimais aussi.

MOMUS.

Vous êtes trop exacte à faire réponse.

ÆGLÉ.

Jamais je ne lui ai fait éprouver de mépris, ni même de colère. Je ne lui cachais rien de l'excès de ma tendresse, je le cherchais incessamment.

MOMUS, riant.

Vous le cherchiez incessamment, et vous vous étonnez de ce qu'il vous fuit!

ÆGLÉ.

Faut-il d'autre secret pour fixer un amant que de lui donner son cœur sans réserve?

MOMUS.

Sans réserve! vous savez là un beau secret; écoutez, trop naïve Æglé, un petit conte fait exprès pour les petites nymphes qui donnent leur cœur sans réserve.

ÆGLÉ.

Ce petit conte-là m'apprendra-t-il à ramener Zéphire auprès de moi?

MOMUS.

Il vous apprendra davantage. Il vous montrera l'art de conserver dix ans une trentaine de cœurs sans déchet d'un soupir. Écoutez, *la Dragée*. C'est du nanan que cette fable-là, la dragée ! je vois, ma belle enfant, que le titre m'attire déjà votre attention. Je commence.

## FABLE IX.

### *La Dragée.*

Pendant la fête saturnale,
Quand les jeux et les ris font taire la morale,
Et chargent seulement Bacchus de les mener,
Un philosophe gai, c'est là la bonne espèce :
Quel fléau qu'un esprit sans grâce et sans finesse,
Et qui ne peut que raisonner!
Raisonneur qui sait badiner
Efface à mon avis les sept sages de Grèce.
Un jour donc un sage badin...

Je m'aperçois que les mots de sage et de raisonneur vous effarouchent.

ÆGLÉ.

Eh! mais, vous intitulez votre fable *la Dragée*, et il me semble que vous ne la remplissez que de philosophie. Cela n'est pas trop sucré.

MOMUS.

Pardonnez-moi ce petit écart-là; les apologues ne font que de naître dans mon cerveau; quand on commence une carrière qu'on ne connaît pas, il est permis d'y broncher; on excuse dans l'inventeur d'un art ce que l'on condamne dans ses successeurs. Je conviens que j'ai tort, mon aimable enfant, de vous servir de la métaphysique dans une fable, mais les fabulistes qui viendront après moi ne feront point de ces sottises-là. Je retourne à mon sage.

Un jour donc un sage badin
Dans le marché d'Athène alla, dès le matin,
Présenter comme emblème un point de sa doctrine,
Notre docteur folâtre, une ligne à la main,
Fesant au bout d'un fil sauter une praline,
Rassembla sur ses pas une troupe enfantine;
Il leur criait : Mignons, c'est pour vous ce butin,
Enfans d'ouvrir la bouche, et l'orateur malin
De tourner le poignet : praline fugitive
Échappe aux aspirans et voltige dans l'air.
Elle approche, elle fuit, passe comme un éclair
Près des petits gosiers : la cohorte attentive
Ne la perd point de vue, et ne se lasse pas
De gober, quoi? du vent. Qu'espérance a d'appas!
Mais voilà qu'un gourmand alerte
Attrape le bonbon : adieu tout le fracas;
On plante là mon sage, et sa cour est déserte.
Certaine brune en rit,

Et notre homme lui dit :
Dès que la praline est grugée,
C'est ainsi que s'en vont les marmots triomphans ;
Belles, les amours sont enfans ;
Ne leur lâchez pas la dragée.

Hein? m'entendez-vous, charmante petite nymphe ?

ÆGLÉ.

Je crois que vous voulez dire qu'il n'est pas sage de montrer à un amant tout ce que l'on ressent pour lui, et que le vrai moyen de l'attirer est de le savoir fuir à propos.

MOMUS.

Quelle pénétration ! il n'y a plus d'enfans : ma foi, je me rétracte, les idées philosophiques ne sont pas déplacées dans les apologues, et je conseille à mes successeurs d'en farcir leurs ouvrages. Hélas ! les génies heureux sont si rares, que la postérité ne fournira peut-être pas un seul fabuliste qui ait assez de naturel pour être métaphysicien.

ÆGLÉ.

Je vous promets que je profiterai de votre fable.

MOMUS.

Vous êtes la première qui m'ait fait cette promesse-là.

ÆGLÉ.

Assurément je me corrigerai.

MOMUS.

Ce que c'est que d'être enfant, on s'imagine pouvoir se corriger!

ÆGLÉ.

Oui, oui, je me corrigerai. Je me garderai bien de donner des dragées à mes amans.

MOMUS.

Bon cela.

ÆGLÉ.

Ils n'auront que du chicotin.

MOMUS.

Encore mieux.

ÆGLÉ.

Adieu, Momus, je vais un peu voir ce que fait Zéphire.

MOMUS.

Quel retour! voilà une jeune enfant bien corrigée.

ÆGLÉ.

Ne vous mettez pas en peine. Je ne suivrai Zéphire qu'en le fuyant, et je le verrai sans le regarder.

MOMUS.

Oh! pour le coup vous savez votre leçon.

ÆGLÉ.

Fiez-vous à moi, je n'oublierai pas votre docteur à la praline.

## SCÈNE XVI.

MOMUS, MERCURE.

MOMUS, à part.

Ou va Mercure? Vénus l'aurait-elle choisi pour son époux? il a l'air bien content.

MERCURE.

Ah! je vous trouve heureusement, monsieur le fabuliste. On a rendu compte à Jupiter de vos gentillesses.

MOMUS, alarmé.

Quoi?

MERCURE.

Le voici qui vient pour vous en remercier.

MOMUS, à part.

Cette ambassade-ci ne vaut rien.

## SCÈNE XVII.

MOMUS, MERCURE, JUPITER.

MERCURE.

Maître des dieux, voilà Momus qui vient vous réciter ses poésies nouvelles.

JUPITER, aigrement.

Je vais lui parler, je vais lui parler

MOMUS.

Vous êtes peut-être en affaire sérieuse avec Mercure. Je reviendrai dans deux ou trois heures.

JUPITER.

Reste là; ou...

MOMUS.

J'attendrai tant qu'il vous plaira.

JUPITER, à Mercure.

Mercure, l'heure fatale prescrite à Vénus vient de sonner, avertissez tous les dieux de se trouver ici.

MOMUS, à part.

Je crois que Jupiter m'a oublié. Déménageons.

## SCÈNE XVIII.

JUPITER, MOMUS.

JUPITER.

Hola! Vous vous impatientez donc, agréable Momus.

MOMUS, doucement.

Moi, m'impatienter auprès du grand Jupiter!

JUPITER.

Quelle douceur d'esprit! Je ne m'étonne plus si j'ai tant à me louer de votre obéissance! on dit que depuis que je vous ai défendu de médire, vous n'avez pas cessé un instant de le faire.

MOMUS.

Quelle horrible calomnie! Vous pouvez demander de mes nouvelles à tous les dieux et déesses que j'ai vus.

JUPITER.

Eh! ce sont eux-mêmes qui sont vos accusateurs.

MOMUS.

Oh! les ingrats! je n'ai pas glosé un seul moment sur leur personne et sur leur conduite. Je ne leur ai récité que des fables, qu'ils ont eu la politesse de s'appliquer les uns aux autres.

JUPITER.

Vous avez composé des fables? On ne m'avait pas bien détaillé cela.

MOMUS.

C'est la coutume des faseurs de rapports; ils ne détaillent que ce qui noircit et suppriment ce qui justifie.

JUPITER, hochant la tête.

Hom! il vous sera échappé quelque raillerie.

MOMUS.

Je n'en ai point débité sans enveloppes, pourquoi les dépliait-on ?

## SCÈNE XIX.

JUPITER, MOMUS, MERCURE.

MERCURE.

Toute la cour céleste serait déjà arrivée sans l'accident qui a surpris l'auguste Junon; elle vient de se jeter sur son lit, les fables de Momus lui ont causé des vapeurs qui lui ôtent la parole.

JUPITER, bas.

Que ces vapeurs-là viennent à propos! Junon aurait fait ici du vacarme.

MOMUS, bas.

Les vapeurs de Junon sollicitent mon amnistie auprès de Jupiter.

JUPITER, haut à Mercure.

Est-il bien vrai? Junon a des vapeurs qui l'empêchent de parler?

MERCURE, montrant Momus.

Oui. Elle doit cela à monsieur le fabuliste.

MOMUS, à Jupiter.

Vous voyez l'utilité des fables.

JUPITER.

Paix! ne parlons plus de cela; je te pardonne à cause de l'invention.

MOMUS, bas.

Et des vapeurs.

JUPITER.

Prends soin de déguiser toujours la satire.

MOMUS.

N'est-il pas vrai que la vérité n'est jolie que sous le masque?

MERCURE.

Vénus avance suivie des dieux...

## SCÈNE XX.

JUPITER, VÉNUS, NEPTUNE, MARS, APOLLON, PLUTUS, MERCURE, VULCAIN, MOMUS, ÆGLÉ.

JUPITER.

Dieux et Déesses, vous devez obéir comme moi à l'oracle que le Destin a prononcé aujourd'hui. Il veut, et cela sous des peines très-sévères si on élude son ordonnance, que Vénus choisisse elle-même présentement un époux et une habitation. Elle est libre de retourner chez Neptune, ou d'orner l'Olympe de ses charmes.

VÉNUS, regardant gracieusement Jupiter.

Le Destin me fait trop d'honneur de me déférer un pareil choix. Il n'est pas aisé de se déterminer entre tant de dieux d'un mérite distingué.

MOMUS, à part.

Le plaisant spectacle qu'une coquette forcée d'opter publiquement !

VÉNUS, regardant tous les Dieux en minaudant.

Allons, obéissons au Destin.

NEPTUNE.

Souvenez-vous que je suis votre tuteur.

MOMUS, à part.

Il lui rappelle ce qu'il fallait lui faire oublier.

PLUTUS, à Vénus.

Songez à mon opulence, et que vous avez reçu tous les bijoux que je vous ai envoyés.

APOLLON, à Vénus.

Vous avez aussi reçu toutes mes épîtres en vers marotiques.

MOMUS, à part.

Cette seconde recette ne vaut pas la première.

MERCURE, bas à Vénus.

Ne m'oubliez pas.

VÉNUS, regardant Mars.

Mars est bien tranquille ; ne m'aime-t-il plus? Je l'épouserais pour le punir, si je le croyais inconstant.

MARS, vivement.

Ah ! je suis fidèle.

MOMUS, regardant malicieusement Jupiter.

Il y a ici des prétendans qui ne parlent pas de leurs prétentions, quoiqu'ils s'en souviennent fort bien ; mais le jugement arrête la mémoire et l'imagination... Voulez-vous entendre une fable bien naturelle sur ce sujet-là ?

Don Jugement, dame Mémoire
Et demoiselle Imagination...

JUPITER.

Halte-là ! demoiselle Imagination est une folle qui va vous égarer. Allons, aimable Vénus, ne balancez pas davantage, choisissez un mari et une demeure.

VÉNUS.

Allons. (*Bas.*) Si je choisis un époux aimable, tous les rivaux perdront l'espérance, et moi je perdrai leur hommage. Cette réflexion me détermine. (*Haut.*) Allons, je donne la préférence à celui de tous mes amans qui s'est montré le plus discret.

VULCAIN.

C'est moi, c'est moi qui suis le plus discret, car je ne me suis pas vanté de la protection de Jupiter....

JUPITER, bas.

Euh! le benêt! (*Haut.*) Laissez parler la déesse.

VÉNUS.

Oui, c'est Vulcain que je choisis pour mon mari, et je prie Jupiter de me permettre de rester dans le ciel.

MOMUS.

Il aura bien de la peine à vous accorder cette permission-là.

JUPITER, à Momus.

Monsieur le fabuliste, ne nous brouillons pas ensemble. (*A Vénus.*) Aimable Vénus j'approuve vos deux choix.

APOLLON.

On ne dira pas que la mère de l'Amour ait suivi en se mariant le conseil de son fils.

MOMUS.

Eh quoi! Apollon, vous êtes fâché de ce qu'on vous préfère Vulcain? C'est que vous ne savez pas la distinction galante du désirant et du jouissant.

Le désirant ne voit que la tête et le corps...

MARS.

La tête et le corps! parbleu, cela est bien honnête.

NEPTUNE, à Vulcain.

Seigneur Vulcain, vous serez le fondateur d'une société bien nombreuse.

MERCURE, à Vulcain.

Vous verrez souvent Mercure chez vous.

MARS.

Quant à moi j'y passerai mes quartiers d'hiver.

VULCAIN, à Mars et Mercure.

Vous serez les bien venus. Au moins, seigneur Jupiter, vous m'avez promis que vous feriez les frais de ma noce.

MOMUS, à Vulcain.

Allez, soyez sûr qu'il n'épargnera rien à votre noce. C'est un dieu à y prendre tout sur son compte, et à ne vous y laisser rien à faire.

JUPITER.

Que tout l'Olympe se réjouisse du choix de Vénus.

MOMUS.

Effectivement, il y a là de quoi se réjouir.

# DIVERTISSEMENT.

Les Dieux et Déesses forment un divertissement pour célébrer le mariage de Vulcain et de Vénus.

MARS.

Parbleu, Momus, puisque Apollon n'y a pas pourvu, brusquons à nous deux l'épithalame du bon Vulcain.

MOMUS.

Tope.

A DEUX.

L'Hymen triomphe sans l'Amour :
Ah ! qu'il fera souvent ce qu'il fait en ce jour !

MOMUS.

Bien souvent l'Hymen outrage
Et l'Amour et ses sujets ;
Il dérobe le partage
Des cœurs tendres et discrets ;
Mais l'Amour s'en dédommage
Par mille larcins secrets.

MARS.

Tendres cœurs, ce Dieu barbare
Se plaît à vous désunir :
Mais l'Amour plus fin répare
Ce qu'il n'a pu prévenir :

Amans que l'Hymen sépare,
Vous savez bien l'en punir.

MOMUS ET MARS.

Chantons Vulcain, chantons sa gloire,

MOMUS.

Il épouse Vénus.

MARS.

Que notre sort est doux !

MOMUS.

Les plus aimables Dieux lui cèdent la victoire.

MARS.

Lui seul a des rivaux qui ne sont point jaloux.

MOMUS ET MARS.

Chantons Vulcain, chantons sa gloire ;
Il deviendra dans l'histoire
Le modèle des époux.

(A la fin du divertissement Momus s'avance et propose aux Dieux de composer des fables à son exemple.)

MOMUS.

Allons, Dieux et Déesses, pour n'avoir rien à me reprocher, composez tous une fable sur un vaudeville que je vais chanter. Nous autres dieux nous savons tout faire, et à l'impromptu encore ; c'est où nous brillons.

VULCAIN.

Quoi ! Vulcain deviendrait fabuliste ?

MOMUS.

Eh! pourquoi non? il faut que tout le monde s'en mêle. Nous prions cependant la compagnie de ne point siffler nos fables qu'elles ne soient imprimées.

## VAUDEVILLE EN FABLES.

MOMUS.

Un vieux bichon, voulant devenir père,
Trouva parti malgré son poil crasseux;
Dix jours après sa bichonne fut mère,
Et lui donna trois braques vigoureux.
Maris barbons, ma fable est-elle obscure?
Lure, lure, lure.
Quelque cadet l'expliquera,
Lare larela la.

VÉNUS.

Rien n'est si beau qu'un cœur tendre et fidèle,
L'oiseau Phénix fut copié d'après.
Il n'en est qu'un, c'est un rare modèle,
Il n'en est qu'un que l'on ne voit jamais.
Cœurs papillons, ma fable est-elle obscure?
Lure lure.
Votre belle l'expliquera.
Lare larela la.

VULCAIN.

Un gros baudet, moyennant grosse usure,
Prêtait du foin à de jeunes chevaux.
A l'échéance il fit sa procédure,
Et ne tira rentes ni capitaux.

Agioteurs, ma fable est-elle obscure ?
Lure lure.
Quelque gascon l'expliquera.
Lare larela la.

ÉGLÉ, à Momus.

Une souris très-jeune et sans finesse
Fut au conseil sur certain petit chat;
Instruite alors à fuir avec adresse,
Pour la souris le minet prit un rat.
Momus, j'ai vu Zéphire, et je vous jure,
Lure lure.
La dragée opère déjà.
Lare larela la.

MARS.

Un épervier, jeune pensionnaire,
Chez un corbeau prenait un si bon pied,
Que le corbeau, mari sexagénaire,
De sa moitié n'avait que la moitié.
Noir procureur, ma fable est-elle obscure?
Lure lure.
Votre clerc vous l'expliquera
Lare larela la.

UNE NYMPHE DE LA SUITE D'HÉBÉ.

Un sot oison, entêté de musique,
D'une fauvette était le pourvoyeur;
Il se croyait chez elle acteur unique,
Et cependant il n'y chantait qu'en chœur.
Quoique en chanson ma fable est-elle obscure?
Lure lure.
Le chant n'obscurcit point cela.
Lare larela la.

DEUXIÈME NYMPHE D'HÉBÉ.

Un chat fripon, quoique en bonne cuisine,
Va dérober dans les plats du voisin;
Morceau de lard qu'il croque à la sourdine
Le pique plus que le rôt le plus fin.
Mari coquet, ma fable est-elle obscure?
Lure lure.
Votre femme l'expliquera.
Lare larelala.

MOMUS, aux spectateurs.

Un moineau franc chantait dans un bocage:
Pour auditeurs il avait des serins,
Oiseaux choisis, connaisseurs en ramage:
Leur a-t-il plu? Moineau, pour toi je crains.
Adieu, Messieurs; ma fable est-elle obscure?
Lure lure.
Le parterre l'expliquera.
Lare larela la.

FIN DE MOMUS FABULISTE.

# L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

# L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

## PAR DESTOUCHES;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 18 octobre 1717.

NOTA. La notice sur DESTOUCHES se trouve dans le tome 7 des comédies en vers du premier Répertoire.

# PERSONNAGES.

LISIMON, vieillard.
LICANDRE, autre vieillard.
LÉANDRE, amant de Julie.
VALÈRE, fils de Lisimon, petit-maître.
CRISPIN, valet de Léandre.
PASQUIN, valet de Valère.
JASMIN, laquais.
JULIE, crue nièce de Licandre.
LA COMTESSE DE LA PÉPINIÈRE.
ANGÉLIQUE, fille de la comtesse.
NÉRINE, suivante de Julie.

La scène est dans la maison de Lisimon.

# L'OBSTACLE IMPRÉVU,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

VALÈRE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux côtés différens du théâtre.)

VALÈRE, du côté par où il entre.

Morbleu! vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN, à lui-même.

Ah! voici mon étourdi de maître.

VALÈRE

La peste soit de l'homme!

PASQUIN.

Il est en colère.

VALÈRE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, et il faut que nous rompions ensemble.

PASQUIN, à Valère.

De qui parlez-vous là?

VALÈRE, à Pasquin.

Je parle de mon père.

PASQUIN.

Mais vraiment cela est fort honnête. S'il vous avait entendu?...

VALÈRE.

Je voudrais qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde! vous seriez perdu.

VALÈRE, enfonçant son chapeau.

Moi? Ah! ventrebleu! je lui ferais voir...

PASQUIN.

Paix! Monsieur, le voilà qui vient.

VALÈRE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez; ce n'est pas lui.

VALÈRE.

Te moques-tu de moi, de me faire une peur semblable?

PASQUIN.

Moi, je vous ai fait peur? Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALÈRE.

J'ai encore quelque faible pour lui : mais je m'en déferai. Me voilà remis. Présentement je serais homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous êtes brave jusqu'au dégaîner. Croyez-moi, changez de conduite, et vous ne craindrez plus votre père.

VALÈRE.

Dis-moi, faquin, combien le bonhomme te donne-t-il pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! il croit que c'est moi qui vous gâte; et, franchement, j'ai trop de bonté pour vous.

VALÈRE.

Insolent!...

PASQUIN.

Allons, Monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

VALÈRE.

Sâchons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela.

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

VALÈRE.

Quels crimes ai-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes; vous n'en êtes qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été temoin de la conversation que vous avez eue ce matin avec monsieur votre père? Il vous disait d'excellentes choses, et vous lui répondiez tout de travers.

VALÈRE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même; voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation? Je m'en souviens mot pour mot.

VALÈRE.

Voyons, je suis bien aise de juger de sang-froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans sa chambre de la manière que je vais vous dépeindre. (*Il fait l'action d'un petit-maître qui entre dans une chambre en étourdi; ensuite il prend l'air sérieux du père.*) Bonjour, Monsieur, bonjour. — Monsieur, je suis votre serviteur. — Où avez-vous passé la nuit, pendard que vous êtes? — Parbleu! j'ai soupé

au cabaret avec mes amis, et de là nous avons couru le bal. — Vous en avez menti. Je sais à quel bal vous avez été, et si vous ne changez bientôt de conduite, je vous enverrai danser à Saint-Lazare. — Je crois, Dieu me damne ! que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me fesiez quelque mercuriale. — Et croyez-vous, monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de fous, que l'on appelle petits-maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles : que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, et qui ne laisse voir que la moitié de l'autre ; depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture ; que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs et de tabac ; et que vous affectez cet air fanfaron qui impose au bourgeois, et fait rire l'honnête homme ? — Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon père ; il faut suivre la mode. — Parbleu ! je vous la ferai bien quitter. — Nous verrons. — Comment, nous verrons ! Oh ! voici qui vous corrigera.

(Il prend un bâton.)

VALÈRE.

Que vas-tu faire ?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALÈRE.

Quoi! coquin, tu aurais la hardiesse?..

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrais si vivement dans la passion, que je croyais être monsieur votre père. Vous savez bien que, si vous n'eussiez décampé, la conversation aurait fini de la sorte. Après tout, il est tems de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère est arrivée de province, avec la jeune personne que vous êtes sur le point d'épouser. Votre père les loge ici l'une et l'autre. Elles sont témoins de la plupart de vos actions qui ne doivent pas les édifier: comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme?

VALÈRE.

Le fat! est-ce qu'on se marie pour se corriger de ses défauts? Je voudrais bien, parbleu! qu'une femme s'avisât de me contraindre! D'ailleurs, veux-tu que je te parle net? je ne me sens plus qu'un faible penchant pour Angélique; je crois même qu'avant qu'il soit peu je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALÈRE.

Premièrement, elle a trop d'esprit.

PASQUIN.

Trop d'esprit! Cela est insupportable.

VALÈRE.

Elle lit depuis le matin jusqu'au soir, et se pique de savoir tout.

PASQUIN.

C'est un reste de province. Le grand monde la corrigera.

VALÈRE.

Elle m'aime comme une héroïne de roman; et dès qu'elle me voit, c'est un étalage de beaux sentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux sentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est leur parler grec et latin; ils entendent aussi bien l'un que l'autre.

VALÈRE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune personne, dont la mère vient de mourir, et que mon père a retirée du couvent, est beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles sont d'une humeur différente. Angélique est languissante et sérieuse;

Julie est vive et enjouée. Angélique a quelque chose d'affecté dans ses manières ; Julie a cet air libre que donne le grand monde. Je préférais Julie pour ma maîtresse ; j'aime-rais mieux Angélique pour ma femme.

VALÈRE.

Nérine est femme de chambre et confidente de Julie ; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui ! Oh ! je suis mari de Nérine, moi, et je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALÈRE.

Le benêt !

PASQUIN.

Je ne suis point un mari du bel air. J'aime ma femme.

VALÈRE.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas ?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira ; mais en particulier, je vous le défends.

VALÈRE.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez ?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître ; et, moi, j'ai les miens en qualité de mari.

VALÈRE.

Je m'en moque, et je prétends..... Mai morbleu ! voici Angélique.

## SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE, sans les voir, à elle-même.

Valère ne vient point, je ne le vois presque plus. Son indifférence m'étonne et commence à m'inquiéter.

PASQUIN, bas à Valère.

Entendez-vous ?

VALÈRE, bas à Pasquin.

Il faut avouer quelle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderais fort.

ANGÉLIQUE, à Valère.

Ah ! c'est vous, Monsieur ! Que faites-vous là ?

VALÈRE, à Angélique.

Je sors d'avec mon père ; il m'a mis de mauvaise humeur, et j'en portais mes plaintes à Pasquin.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que c'est à moi que vous de-

vriez confier vos chagrins : on se console avec les personnes qu'on aime. Mais, depuis quelque tems, vous ne me cherchez plus : je m'aperçois même que vous m'évitez.

VALÈRE.

Moi, vous éviter ! que vous êtes injuste ! Demandez à Pasquin si...

PASQUIN.

A moi ?

VALÈRE.

Si je ne lui disais pas, encore dans le moment, que je vous trouvais fort aimable.

ANGÉLIQUE.

Est-ce à lui qu'il faut le dire ? M'enviez-vous le plaisir de vous entendre parler de la sorte sur mon sujet ?

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

PASQUIN.

Vous connaissez bien peu les femmes ; est-ce qu'elles se lassent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGÉLIQUE.

Pasquin a raison. Surtout, ces éloges nous flattent quand ils viennent des personnes que nous aimons.

VALÈRE.

Chacun a sa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant; et je ne trouve rien de plus fade ni de plus ennuyeux que ces soupirans qui sont toujours aux pieds de leurs maîtresses, et qui leur parlent tout un jour sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois : — Que vous êtes belle! Que je vous aime! Je mourrai plutôt que de vous être infidèle. Promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. — La belle répond sur le même ton, et c'est toujours à recommencer. A force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides; et, à la fin, on est tout étonné qu'on se parle d'amour, et que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence: vous donnez des couleurs qui la rendraient aimable, si j'étais personne à prendre le change : mais, Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, et je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALÈRE.

Je n'ai point d'amour! Je ne vous aime pas, moi! (*A Pasquin.*) Tu vois comme on me traite. Qui a tort de nous deux, Pasquin?

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALÈRE, à Angélique.

Ce garçon connaît mes plus secrètes pensées; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN, à Angélique.

Ah! je vous en réponds. Mon maître est l'homme de France qui aime le plus: il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

VALÈRE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochais encore tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en aperçois pas; et, quoique vous fassiez la satire des amans empressés, je vous soutiens que l'amour ne se fait connaître que par les assiduités, par les protestations, les services. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

VALÈRE.

Oh! palsambleu! Mademoiselle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des sermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime assez pour un homme qui doit vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que c'est. Je vous suis destinée pour femme : ce titre vous déplaît d'avance. Que je pense différemment ! Plus je songe que vous serez mon époux, et plus mon cœur s'attache à vous sincèrement. Dans les cœurs tendres et vertueux, il se forme les passions plus violentes quand le devoir autorise l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiselle, voilà les plus belles choses du monde ; mais je vous jure en conscience que mon maître n'entend point cela. Ce n'est point là le jargon qu'on parle aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendissent. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province ; il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une assemblée ou dans une compagnie : on regarde, on choisit entre toutes les dames celle qui revient davantage : on lui jette de tendres œillades, on lui fait des mines, on cherche à lui parler, on lui parle. La déclaration se fait dès le premier abord ; si la belle s'en scandalise, ce qui n'arrive guère, on s'en moque, et on n'y revient pas : si elle prend

la chose de bonne grâce, on lui fait des protestations; elle y répond, voilà qui est fait; ensuite on court ensemble au bal, aux spectacles; on médit du prochain, on boit du vin mousseux, on avale des liqueurs, on passe les nuits aux boulevards : on ne songe qu'au plaisir, on le cherche ensemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui se met de la partie, monsieur tire d'un côté, madame tire de l'autre, et on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent et finissent les belles passions d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE, à Pasquin.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis présentement, et si la galanterie est sur un si bon pied.

PASQUIN.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là. Les jeunes gens étaient accoutumés à brusquer des places; ils ont voulu brusquer les femmes.

ANGÉLIQUE, à Valère.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, et que vous vous distinguiez des personnes de votre âge; qu'enfin vous rameniez la mode des beaux sentimens.

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il est de bonne foi.

ANGÉLIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, et le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne. Il faut que nous lisions ensemble tous les romans, j'en ai une ample bibliothèque : c'est là que vous apprendrez que les plus belles passions ne tendent qu'au mariage, et ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALÈRE.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les romans. moi, lire ces fadaises-là ! J'aimerais autant lire des opéras.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

VALÈRE, à part.

Surcroît d'embarras.

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE, à Valère.

Bonjour, mon gendre.

VALÈRE, à part.

Mon gendre ! Peste de la provinciale!

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous? Que je ne vous interrompe point.

ANGÉLIQUE, à la Comtesse.

Nous parlions de lecture; et je conseillais à Monsieur...

LA COMTESSE.

Ah! vraiment, j'en suis ravie. Il n'y a rien de si utile que la lecture, et celle des romans surtout. On apprend tout dans ces livres-là. Feu M. le comte de la Pépinière, mon très-honoré mari, et moi, nous les lisions jour et nuit, et nous nous attendrissions, nous nous attendrissions!...

VALÈRE, à part.

Ah! voilà M. de la Pépinière revenu. Je m'étonnais bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu M. de la Pépinière et moi...

VALÈRE, à part.

Encore!

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours? Cela nous mettait dans le cœur un fonds de tendresse inépuisable.

PASQUIN, à la Comtesse.

Et ces lectures avaient d'agréables suites, apparemment?

LA COMTESSE.

Cela est cause que M. le Comte et moi nous nous sommes aimés jusqu'au moment de la séparation. Mais qu'avez-vous, Valère? Vous ne dites mot.

VALÈRE, à la Comtesse.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'est plutôt ma fille que vous admirez.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dites rien, Madame; il est de fort mauvaise humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'esprit, et qu'il est rare de trouver une jeune et belle personne qui ait autant de lecture que ma fille.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une femme, et je voudrais que la mienne fût fort ignorante.

LA COMTESSE.

Ah! ah! vous êtes bien dégoûté! aimeriez-vous mieux ces folles qui ne savent que se

parer et jouer? Ce sont là les savantes qu'il vous faut, apparemment.

VALÈRE.

Je vous avoue qu'elles m'amusent plus que celles qui citent les auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous savoir la raison? C'est que les savantes que vous estimez sont pour les anciens; et celles qui amusent Monsieur sont pour les modernes. (*Apercevant Lisimon.*) Mais voici le patron. Je me retire.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

LISIMON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

LISIMON, à la Comtesse.

On m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE, à Lisimon.

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bientôt?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous. J'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penser à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours brusque, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous. Or çà, écoutez-moi, je viens au fait.

LISIMON.

Dieu le veuille !

LA COMTESSE.

Vous savez que mon procès est en état d'être jugé.

LISIMON.

Si je le sais ? Je viens de voir votre procureur, votre avocat, et de solliciter vos juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez peut-être pas que mes parties sont allées trouver mon avocat, et que...

LISIMON.

Il n'est pas question ici ni de votre avocat ni de vos parties : je suis si las de votre procès, et de vous en entendre parler, que, si je n'étais sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerais tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour

cinquante pistoles que j'ai mises dans la main du secrétaire de votre rapporteur. J'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes conseillers : j'ai employé des gens de crédit et d'autorité auprès des anciens : j'ai envoyé deux quartauts de vin de Champagne à votre avocat : j'ai donné six poulardes et deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix, à votre procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, et rendre une cause excellente.

LA COMTESSE.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de justice dans le monde. Me voilà tranquille sur ces articles. Mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci? Il y a trois mois qu'ils vivent ensemble; c'en est assez pour se connaître, et peut-être pour se connaître plus qu'il ne serait à souhaiter. Attendrons-nous la fin de mon procès? Préviendrons-nous l'arrêt que j'attends? Les marierons-nous? Ne les marierons-nous pas?

ANGÉLIQUE, à Lisimon.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON, à Angélique.

Mademoiselle, on ne demande pas votre avis.

VALÈRE, à Lisimon.

Pour moi, mon sentiment...

LISIMON, à Valère.

On a bien affaire de votre sentiment! Taisez-vous. (*A la Comtesse.*) Votre procès et ce mariage sont deux choses qui n'ont rien de commun. Nous sommes d'accord de nos faits. Mademoiselle est en âge et en volonté d'être pourvue : il est dangereux de retarder les filles quand elles sont dans ces dispositions. Je suis pressé, moi, de me défaire de ce libertin-là; il faut faire sa noce dès demain, parce que je compte me marier en même tems, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Vous, mon père?

LISIMON.

Oui, mon fils.

VALÈRE.

Mais songez-vous?...

LISIMON.

Je songe que vous êtes un sot. Tournez-moi les talons. Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux.

LA COMTESSE.

Et quelle est la personne que vous épousez?

LISIMON, à la Comtesse.

Madame, c'est là mon affaire, et non pas

celle des autres. A demain les deux mariages : n'y consentez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON, à Angélique.

Et vous, la belle ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle résignation ! (*A la Comtesse.*) Oh ! çà, nous n'avons plus rien à nous dire ?

LA COMTESSE.

Je vous donne le bonjour.

(Elle sort avec Angélique.)

## SCÈNE V.

LISIMON, VALÈRE.

LISIMON, à Valère.

COMMENT ! vous voilà encore ?

VALÈRE.

Oui, mon père, il faut que vous me permettiez....

LISIMON, le poussant.

Je vous permets de vous retirer, et tout au plus vite.

## SCÈNE VI.

### LISIMON.

Voilà mon mariage déclaré : il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'est que je ne sais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser. Elle est sous mes ordres en quelque façon; et, au défaut de la jeunesse et des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir et l'autorité. Cependant je veux gagner la suivante; elle a du crédit sur l'esprit de sa maîtresse. Bon, le hasard la conduit ici fort à propos.

## SCÈNE VII.

### LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

Voici notre bourru qui brusque tout le monde; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NÉRINE, haut.

Bonjour, Monsieur.

LISIMON.

Tu me parais de mauvaise humeur.

NÉRINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NÉRINE.

Et vous, comment vous parlez, Monsieur?

LISIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oses me répondre ici comme tu fais?

NÉRINE.

C'est qu'il n'y a que moi qui aie du courage et de la fermeté.

LISIMON.

Nérine!

NÉRINE.

Monsieur!

LISIMON.

Ces petites manières-là ne me conviennent point.

NÉRINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LISIMON.

Tu sais la considération que je témoigne à Julie, et les bontés que j'ai pour toi.

NÉRINE.

Oui. Vous venez de faire sortir ma maîtresse du couvent pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, parce que sa mère vient de mourir. Mais, au retour de notre oncle qui est aux Indes, vous serez bien payé de vos avances; et vous savez que qui s'acquitte ne doit rien.

LISIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie? Je veux qu'elle ait de la reconnaissance, et qu'elle m'en donne des témoignages.

NÉRINE.

Que faut-il pour cela?

LISIMON.

M'aimer.

NÉRINE.

Oh! c'est trop: vous demandez une chose impossible.

LISIMON.

Comment, impertinente!

NÉRINE.

Mettez la main sur la conscience. Est-il possible d'aimer un homme bilieux et colère, qu'une vétille met en fureur, qui rompt en

visière à tout le monde, et qui querelle depuis le matin jusqu'au soir? Tout ce qu'on peut faire pour votre service, c'est de vous craindre, et de vous haïr.

LISIMON, à part.

Elle a raison. D'ailleurs il faut filer doux, j'ai besoin d'elle. (*Haut.*) Oh! çà, revenons à notre affaire. La mère de Julie étant morte, tu sais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui, qu'un oncle qui est aux Indes, et qui m'a prié de la retirer chez moi jusqu'à son retour.

NÉRINE.

Je sais tout cela.

LISIMON.

Mais ce que tu ne sais pas, c'est que, par un vaisseau qui arriva dernièrement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NÉRINE.

Le bon oncle! il songe à tout. Il n'est pas content d'avoir fait tenir cent mille écus à sa nièce, il prétend qu'elle en jouisse avec un aimable associé.

LISIMON.

Oh! çà, parle sincèrement. Julie n'a-t-elle point quelque inclination?

NÉRINE.

Vraiment! est-ce qu'une fille peut vivre

sans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au couvent où était ma maîtresse.

LISIMON.

Ces enragés-là se fourrent partout.

NÉRINE.

Il s'appelait Léandre.

LISIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NÉRINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimèrent éperdument.

LISIMON.

Tant pis.

NÉRINE.

Ils firent plus.

LISIMON.

Comment diable! Et quoi donc?

NÉRINE.

Ils voulurent s'épouser; mais, quand il fallut venir au fait, Léandre apprit que Julie n'avait point de bien, et qu'elle ne subsistait que d'une pension que lui fesait son oncle, depuis que sa mère l'avait laissée à Paris, sans dire à personne où elle était allée.

LISIMON.

Et le jeune homme était-il riche?

NÉRINE.

Pour tous biens présens et à venir, il avait un grand fond de tendresse et de beaux sentimens.

LISIMON.

Belle provision pour le ménage!

NÉRINE.

Cela les fit résoudre à se séparer. Léandre partit dans le dessein de mourir, ou de revenir assez riche pour épouser Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ses nouvelles.

LISIMON.

Je m'en réjouis. C'est quelque jeune fripon qui voulait l'attraper.

NÉRINE.

Il avait un valet, nommé Crispin, qui était un aimable garçon.

LISIMON.

Il te plut?

NÉRINE.

Faut-il le demander? Une suivante aime toujours le valet de celui qui soupire pour sa maîtresse. C'est la règle.

LISIMON.

Et dis-moi, ta maîtresse a-t-elle toujours de l'inclination pour ce Léandre?

NÉRINE.

Miracle! C'est une fille constante. Pour moi, je n'ai pas fait de même. Pasquin s'est mis sur les rangs, et je l'ai bravement épousé.

LISIMON.

Tu as bien fait. Ta maîtresse n'aura pas moins de courage.

NÉRINE.

C'est selon. Quel est le parti que vous lui destinez?

LISIMON.

Premièrement, celui que je lui destine n'est pas un jeune homme.

NÉRINE.

Premièrement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

NÉRINE.

Ah! Monsieur, je tremble.

LISIMON.

Qu'as-tu?

NÉRINE.

Je crois que j'ai deviné.

LISIMON.

Et cela te fait trembler?

NÉRINE.

Oui; je meurs de peur que ce ne soit vous qui vouliez épouser ma maîtresse.

LISIMON.

Il est vrai, c'est moi-même.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus si j'étais de si mauvaise humeur. J'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente! je me lasserai...

NÉRINE.

Tenez, voici ma maîtresse; expliquez-vous avec elle.

## SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON, à Julie.

Oh çà! je n'ai pas de longs discours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots; Je vous aime.

JULIE, à Lisimon.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, suis-je bien coiffée?

NÉRINE, à Julie.

A merveille.

LISIMON.

Voilà les femmes; elles ne sont occupées que de leurs ajustemens. Trève de coiffure, il s'agit d'affaire sérieuse.

JULIE, à Lisimon.

Oh! point de sérieux, je vous prie. Je veux me distraire de mes chagrins, et je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Écoutez-moi, de grâce.

JULIE, à Nérine.

Le deuil me va-t-il bien?

NÉRINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi, comment me trouvez-vous?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si jolie.

NÉRINE.

Cela doit être; car je porte le deuil de bon

cœur. Je ne le cache point, je suis ravie que votre mère soit défunte. La vieille folle! vous abandonner à l'âge de dix ans, et cacher le lieu de sa retraite! Se marier en secondes noces, sans en avertir personne! S'enrichir puissamment avec ce second mariage; et, au lieu de vous faire part du bien qu'elle avait acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant son légataire universel, et vous déshériter par son testament! Oh! si le diable ne l'a pas emportée, c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes noces.

JULIE.

Finissons, Nérine, et ne traitons jamais cette matière.

LISIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avais proposé; cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Écoutez, écoutez. Monsieur va vous dire de belles choses. Il veut vous marier.

JULIE, à Lisimon.

Me marier? Oh! vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NÉRINE.

Point, point. Vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

JULIE, à Nérine.

Il faudrait que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Léandre; encore ne sais-je s'il en viendrait à bout.

NÉRINE.

Oh! si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le père de tous les autres.

LISIMON.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier. Il ne faut songer qu'à la raison.

JULIE, à Lisimon.

Eh! Monsieur, si on ne songeait qu'à la raison, on ne se marierait jamais.

LISIMON.

Corbleu! vous plaît-il de m'entendre?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

LISIMON.

Oui! Oh bien! puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi; et c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds, en vertu d'un pouvoir en bonne forme que la nature et la raison m'ont donné, et je vous déclare que j'aimerais mieux mourir que de vous épouser.

LISIMON.

Vous retournerez donc dès ce soir au couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

## SCÈNE IX.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Voila un petit amant bien poli !

JULIE.

Mais parle-t-il sérieusement ?

NÉRINE.

Très-sérieusement. Il m'avait déjà sondée sur cela. Quel parti prenez-vous ?

JULIE.

Belle demande ! celui de retourner au couvent. Il y a long-tems que mon oncle a mandé qu'il reviendrait bientôt. Il me tirera d'esclavage.

NÉRINE.

Il faudrait trouver les moyens de rester ci, et de n'épouser point le bonhomme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paraît plaisant; mais il est scabreux.

NÉRINE.

Quel est-il ?

JULIE.

Dès le moment que je suis venue céans, j'ai remarqué que Valère avait de l'inclination pour moi.

NÉRINE.

Ah ! petite coquette !

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le suis point; mais je suis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente proposition du père; j'ai envie de le mettre aux prises avec son fils. C'est un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choses demeureront suspendues; et nous gagnerons du tems.

NÉRINE.

C'est bien dit. Il faut que je fasse entendre à Pasquin que vous avez de l'inclination pour son maître.

JULIE.

Ne lui confie pas que ceci n'est qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien : Pasquin n'est pas discret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier, pourras-tu t'y résoudre?

NÉRINE.

Voyez le grand malheur! il n'y a rien de si naturel à une femme que de tromper son mari. Retournez à votre appartement. Je vais trouver Pasquin, pour le presser de faire agir son maître; et je susciterai tant d'affaires au bonhomme, que je lui ferai lâcher prise.

JULIE.

Mais nous allons mettre ici tout en confusion.

NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le désordre. Rien n'est si triste qu'une maison où tout est d'accord, et il faut un peu de tracasserie pour égayer le commerce et ranimer la conversation. Rentrez, Madame, et me laissez faire.

(Julie sort.)

## SCÈNE X.

NÉRINE.

Cela sera plaisant. Un bonhomme amoureux comme un fou; un fils rival de son père; le père brutal, le fils étourdi; une maîtresse qui n'aime ni l'un ni l'autre, et qui les amuse

pour gagner du tems. Que je vais me réjouir ! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, et je n'ai jamais rien entrepris de si bon courage.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Tu vois présentement, Pasquin, si j'avais tort de m'emporter contre lui. Vouloir épouser Julie ! cela crie vengeance.

PASQUIN.

Mais, au fond, de quoi vous plaignez-vous? Julie ne vous est pas destinée ; et votre père n'a d'autre tort en ceci que celui d'avoir perdu le sens et la raison.

VALÈRE.

Oh ! parbleu, j'aurai soin de son honneur; et je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise.

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel!

VALÈRE.

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore mon secours. Que je vais faire enrager mon pere !

PASQUIN.

L'entreprise est louable.

VALÈRE.

Tiens, vois-tu ! pour avoir Julie, j'affronterais le diable présentement.

PASQUIN.

Nous verrons si vous affronterez le bonhomme.

VALÈRE.

Oh ! je t'en réponds. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en désespérerai point, et je rabattrai sur Angélique. Mais je me fais un plaisir de traverser mon père. Il me querelle sans cesse : il ne me donne point d'argent ; je mourais d'envie de m'en venger. En voici l'occasion, je ne la manquerai pas. Je veux être aussi assidu auprès de Julie, faire autant de démarches pour l'obtenir que si je l'aimais à la fureur.

PASQUIN.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela ? Vous désolerez Lisimon.

VALÈRE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALÈRE.

Je m'en consolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera-là.

VALÈRE.

Je l'en défie; je connais son faible pour moi. Lorsqu'une femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de n'être point marié. Tant mieux, j'en serai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre moins fou que votre père veut vous donner une femme.

VALÈRE.

Vingt femmes à la fois ne me feraient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux, rien de si agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, et de se moquer du qu'en dira-t-on; et rien de si sot et de si ennuyeux que d'être esclave de sa réputation. Va, j'ai de bons amis qui me forment l'esprit.

PASQUIN.

Vraiment! ils ont fait un fort joli garçon, et vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais, si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie, je vous avertis que votre père n'est pas le seul

que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALÈRE.

Qu'est-il?

PASQUIN.

C'est madame la Comtesse. La chronique scandaleuse du pays d'Anjou nous assure qu'elle a eu l'honneur, plus de vingt fois en sa vie, de rosser vigoureusement M. de la Pépinière, son très-honoré mari.

VALÈRE.

Je ne serai pas si patient que lui, et je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh! çà, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme sur vos étriers; car voici madame la Comtesse qui vient jouter contre vous: apparemment qu'elle sait déjà de vos nouvelles.

## SCÈNE II.

LA COMTESSE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE, à Valère.

Que faites-vous là, Monsieur? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille? Faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALÈRE, à la Comtesse.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête-à-tête avec elle.

LA COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais ?

VALÈRE.

Je craignais que vous ne fussiez en ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma fille se désole. Je ne voulais pas appuyer ses soupçons : mais je vois qu'ils ne sont que très-bien fondés.

VALÈRE.

Comment donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle ; apparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née ? Merci de moi ! si Bertrand de la Pépinière, grand-père de son trisaïeul, était encore en vie, il vous apprendrait le respect que vous devez aux personnes de sa race.

VALÈRE.

Eh ! Madame, il n'est point question ici de généalogie ; et s'il s'agissait de disputer d'ancêtres...

PASQUIN, à la Comtesse.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, sur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaisante noblesse que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plupart des mariages !

PASQUIN.

Il est vrai que depuis l'alliage des traitans, nous avons, du côté de nos mères, moins de Guillaume et de Bertrand que de Champagne et de Poitevin.

LA COMTESSSE.

Et, parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de cour, vous prétendez, mes petits Messieurs...

VALÈRE.

Eh ! palsambleu, Madame ! pour qui me prenez-vous donc ? pour un Céladon ? Il me semble qu'Angélique n'a pas lieu de se plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois ! ce sont deux siècles pour des amans comme mon maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet ; vous vous lassez d'être heureux, et de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre ! Pour moi, je suivrai la coutume des miens en pareille occasion.

VALÈRE.

Quelle est elle ?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma race, et que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole. Nous observons seulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité ?

LA COMTESSE.

Oui. Si la fille qui reçoit un affront a son père vivant, il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une mère à la fille, son plus proche parent prend la place du défunt ; il va trouver monsieur l'inconstant, et il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant, M. de la Pépinière ne vit plus, le cousin d'Angélique est céans ; vous entendez ce que cela veut dire.

VALÈRE.

Dieu me damne ! Madame, votre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moi aussi. Je la trouve bouffonne. Ah ! ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE, donnant un soufflet à Pasquin.

Tiens, maraud, apprends le respect que tu me dois. (*A Valere.*) Vous, prenez votre parti, et que je sache au plus tôt votre réponse. Sinon, dans une heure vous serez expédié. Adieu, Monsieur; je suis votre très-humble servante.

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

### VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Voila la guerre déclarée. Mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste, pourtant; car je n'étais là que comme auxiliaire.

VALÈRE.

Elle est vive, au moins?

PASQUIN.

Parbleu ! je le sens bien. Mais je serais

consolé de ma disgrâce, si elle vous avait un peu houspillé.

VALÈRE.

A dire vrai, je n'ai pas été sans appréhension.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien singulier !

VALÈRE.

J'avoue que sa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur aussi, je gage!

VALÈRE.

Oh ! pour celui-là, non. C'est l'assaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon, quand il saura que vous rompez avec Angélique, et que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela? Ma foi, l'action sera périlleuse.

VALÈRE.

Si tu voulais, Pasquin, essuyer la première bordée.

PASQUIN.

Belle proposition ! Vous n'êtes pas content

du soufflet que j'ai reçu de la Comtesse. Vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, et que j'aille devant vous comme un enfant perdu. Ah! le voici lui-même.

VALÈRE.

Je me retire, et je reviendrai quand il aura jeté son feu.

## SCÈNE IV.

### LISIMON, VALÈRE, PASQUIN.

LISIMON, à Valère.

Ah! c'est vous que je cherche, Monsieur. Demeurez.

PASQUIN, à Lisimon.

M'en irai-je, Monsieur?

LISIMON, à Pasquin.

Non, coquin.

PASQUIN, à part.

Où me suis-je fourré?

VALÈRE.

Que souhaitez-vous, mon père?

LISIMON, à Valère.

Je viens d'apprendre de jolies choses. C'est donc ainsi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée? Il faudra qu'in-

cessamment votre conduite me fasse rougir? Va, malheureux, je ne te reconnais plus pour mon fils.

PASQUIN, à part

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALÈRE.

Pour moi, mon père, je vous reconnais toujours.

PASQUIN, à Valère.

Bravo! allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LISIMON, à Pasquin.

Que lui dis-tu?

PASQUIN, à Lisimon.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté-ci. (*A Valère.*) C'est donc pour me déshonorer que vous manquez à votre parole, et que vous faussez vos sermens?

VALÈRE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle! car je vois que c'est la Comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi

indigne que le vôtre ? Corbleu ! de mon tems, un homme qui aurait fait ce que vous faites aurait été obligé de se cacher pour toujours.

PASQUIN.

La mode a bien changé.

VALÈRE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, M. Pasquin.

PASQUIN, reculant au lieu d'approcher.

Monsieur.

LISIMON, le saisissant.

Approchez, vous dis-je. Ah! vraiment, Monsieur, je suis bien-aise que vous approuviez la conduite de mon fils, et que ses raisons soient honorées de vos suffrages. Je m'en étais douté. Cela mérite récompense, vous serez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monsieur, je ne suis pas intéressé. J'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder; et vingt coups d'étrivières que je vais vous faire donner ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appelez mes gens.

PASQUIN, à Valère.

N'en faites rien.

LISIMON, à Valère.

M'obéirez-vous ?

VALÈRE.

Comment donc ! J'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'est coupable auprès de vous que parce qu'il soutient mes intérêts ?

LISIMON.

C'est pour cela qu'il mérite d'être assommé. Je vois bien que c'est ce coquin qui vous gâte.

PASQUIN, à Lisimon.

Moi, Monsieur ? Vous me l'avez remis tout gâté, et je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LISIMON, à Pasquin.

Je crois que tu plaisantes ?

PASQUIN.

Dieu m'en garde ! Je ne plaisante plus depuis que je suis marié. Mais, morbleu ! je suis las d'être la victime des folies d'autrui ; et, si vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cause des mauvais procédés de monsieur votre fils.

VALÈRE, à part.

Ah ! le scélérat ! (*Haut.*) Que vas-tu dire ?

PASQUIN, haut.

Toutes vos sottises. (*Bas.*) Laissez-moi faire.

VALÈRE, à part.

Que lui va-t-il conter ?

LISIMON.

Voyons, monsieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire ?

PASQUIN.

Premièrement, je lui dis tous les jours : « Prenez garde à ce que vous faites ; vous » allez mettre monsieur votre père au déses- » poir. — Bon ! me répond-il, je serais bien » sot de me contraindre. Mon père était plus » fou que moi dans sa jeunesse. Des égril- » lards de son tems m'ont conté ses fre- » daines. Il faut bien qu'il me passe tout ce » que je fais, puisque je lui pardonne tout » ce qu'il a fait. »

LISIMON, à Valère.

Vous avez dit cela ?

VALÈRE.

Moi ? Si je sais...

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

VALÈRE, bas.

Le bourreau! (*Haut.*) Monsieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN, à Valère.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre père. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

VALÈRE, bas.

Quelle trahison! (*Haut.*) Mon père, je vais appeler vos gens.

LISIMON.

Non, non, il n'est plus tems. (*A Pasquin.*) Continue, mon enfant.

VALÈRE.

Je me retire donc.

LISIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Savez-vous bien, Monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce jeune homme là entre deux yeux; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir; il faut que je l'assomme.

LISIMON, à Valère.

Halte-là ! Je le prends sous ma protection ; ce garçon-là est honnête homme.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, vous ne me haïssez que faute de me connaître.

LISIMON, à Pasquin.

Cela est vrai. Revenons à ce cavalier-là.

PASQUIN.

Eh bien ! Monsieur, savez-vous qu'il a eu l'insolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avait entre vous deux, c'est qu'il laissait bonnement éclater ses folies, et que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse et de gravité ?

LISIMON, à Valère.

Comment, insolent !...

VALÈRE.

Quoi ! vous croyez que j'ai pu ?...

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, monsieur le coquin. (*A Pasquin.*) Mais sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'est. « Mon père n'a-t-il « point de honte..... (ce sont ses propres

termes que je vous rapporte en fidèle historien ) « de me reprocher de petites saillies » de jeunesse, lui que je vois sur le point » de se déshonorer par un mariage qui va le » tourner en ridicule, et désabuser tout le » monde de l'opinion que l'on avait de sa » prudence ? Il y a dix ans qu'il est veuf. Il » n'y a pas six mois qu'il pleurait encore ma » mère, et qu'il nous disait, d'un ton plein » d'emphase : Si jamais je suis assez sot pour » prendre une seconde femme, je vous per- » mets de dire que la tête m'a tourné. » Est-il possible que vous ayez dit cela, Monsieur ?

LISIMON.

Ce ne sont pas là tes affaires; poursuis seulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON, à Valère.

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN, fesant des signes à Valère.

Parlez, Monsieur, parlez.

VALÈRE.

Oh ! parbleu ! parle toi-même. (*A part.*) Je commence à démêler son adresse. Le tour est bon.

LISIMON, à Pasquin.

Il n'en est pas demeuré là, sans doute ?

PASQUIN, à Lisimon.

Oh ! vraiment non : mais je l'ai bien chapitré ; et, malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même : car tel que vous me voyez, Monsieur, j'étais né pour être père, et pour avoir des enfans libertins à morigéner. Que je les aurais étrillés !

VALÈRE, à part.

Le maître fourbe que voilà !

LISIMON.

Mais enfin qu'a-t-il donc ajouté sur ce mariage ?

PASQUIN.

Rien ; mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

LISIMON.

Quel est-il ?

VALÈRE, à part.

Il vient au fait. Je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie ? (*A Valère.*) Quoi ! pendard, fripon que vous êtes !...

PASQUIN.

Oh ! doucement, s'il vous plaît ; s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

LISIMON.

Comment ?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial, cela lui a paru de même : qu'elle a les manières précieuses et affectées ; il lui trouve ces défauts. Julie vous paraît toute charmante ; ses attraits frappent ses yeux : sans cesse vous louez son enjouement, sa vivacité ; il ne parle que de son esprit agréable, et de sa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur ; il perce aussitôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouser ; il la demande en mariage : et vous voyez bien que, s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

VALÈRE, bas à Pasquin, lui serrant la main.

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin ?

PASQUIN, bas à Valère.

Taisez-vous, étourdi.

LISIMON.

Que te dit-il ?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire un petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est-elle ?

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

LISIMON.

Ah! je vous entends, messieurs les fripons: vous êtes tous deux d'intelligence.

VALÈRE.

Eh bien! oui, mon père, nous sommes d'accord l'un et l'autre; et j'ai voulu, par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osais vous déclarer.

LISIMON, à Valère.

Oh! parbleu, vous irez à Saint-Lazare. (*A Pasquin.*) Et toi, coquin... Où vas-tu?

PASQUIN, s'enfuyant.

Je m'en vais retenir sa chambre.

VALÈRE.

Palsambleu! nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON, à Valère.

Attends, impudent! attends que je t'assomme.

## SCÈNE V.

LISIMON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel ! que vois-je ?

LISIMON.

Apprenez, Mademoiselle, apprenez que mon coquin de fils...

ANGÉLIQUE.

Ah ! Monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offensez, en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous saviez à quel point d'effronterie...

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monsieur, tant que vous parlerez de lui en ces termes. Vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse, et jamais un galant homme comme vous êtes....

LISIMON.

A l'autre avec son phébus ! Ventrebleu ! je vous dis...

ANGÉLIQUE.

Ah ! quel emportement ! quelle fureur ! En vérité, cela ne vous sied point. Un père de famille doit mesurer ses discours, et conserver toujours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre que de me prêcher si mal à propos. Voulez-vous m'écouter, ou non ?

ANGÉLIQUE.

Oui, pourvu que vous parliez de Monsieur en termes honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGÉLIQUE.

C'est encore pis.

VALÈRE, à Angélique.

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie. Dois-je souffrir cela ? Qu'en dites-vous, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Julie ! En vérité, Monsieur, je vous croyais plus sage : Il faut que je vous dise, en qualité de votre très-humble servante, que voilà une éclipse totale de bon sens et de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très-humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage pour un de ses amis, apparemment?

LISIMON.

Pour lui-même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois pas capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh! je brûle tout vif. (*A Valère.*) Parlez, n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus Mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, et que vous voulez l'épouser?

VALÈRE.

Moi, mon père! avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savais bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat?

VALÈRE.

J'ai dit que, puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyais que Mademoiselle vous conviendrait mieux que Julie.

ANGÉLIQUE, à Valère.

Moi! je conviens à Monsieur?

VALÈRE, à Angélique.

Oui. Vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut...

ANGÉLIQUE, à Valère.

Cela suffit, je t'entends. (*A Lisimon.*) Je vois bien que ce que l'on m'a dit, Monsieur, n'est que trop véritable. Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je ne l'aime; mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle. Je le dégage de ses sermens; et je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

## SCÈNE VI.

LISIMON, VALÈRE.

LISIMON.

C'est bien fait ; elle vous méprise, je la loue.

VALÈRE.

Puisqu'elle prend sitôt le parti de me mépriser, mon père, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine : elle vous a rendu votre parole aussi bien qu'à moi. Nous avons levé le plus grand obstacle ; car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge. Faites un léger effort pour un fils que vous aimez ; cédez-moi Julie, je vous en conjure.

LISIMON.

Voulez-vous que je force son inclination ?

VALÈRE.

Vous ne la forcerez point.

LISIMON.

Vous êtes bien fat, monsieur mon fils. Je sais qu'elle aime ailleurs.

VALÈRE.

Et moi, je sais qu'elle a du penchant pour moi ; elle le cache de peur de vous déplaire

et de me faire rompre un mariage que vous avez conclu; mais, pour peu que vous daigniez seconder le désir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

LISIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, et vous verrez que vous n'êtes qu'un sot.

## SCÈNE VII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE, VALÈRE.

LISIMON, à Julie.

Vous venez à propos, Mademoiselle.

JULIE.

Qu'avez-vous, Messieurs, vous me paraissez agités l'un et l'autre?

LISIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maison où vous êtes! une jolie femme met le désordre partout. Vous êtes cause que mon fils me manque de respect.

VALÈRE.

Si j'ai pu vous offenser, mon père, la cause en est trop belle pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE, bas à Nérine.

Ils sont brouillés, Nérine; nous gagnerons du tems.

LISIMON.

Vous savez que je suis dans le dessein de vous épouser, et que je vous ai proposé cette affaire.

JULIE, à Lisimon.

Oui, Monsieur, vous m'avez fait beaucoup d'honneur et fort peu de plaisir.

VALÈRE, à part.

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me semble, parler plus honnêtement.

NÉRINE, à Lisimon.

Voulez-vous que Mademoiselle vous dise qu'elle vous aime? Cela serait obligeant, mais cela ne serait pas véritable!

LISIMON, à Nérine.

De quoi te mêles-tu? C'est toi qui lui inspires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh! non, Monsieur; cela m'est venu tout naturellement.

VALÈRE, à part.

Fort bien.

NÉRINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce discours. Mademoiselle trouve qu'il

n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir son cœur et sa main, plus vous lui paraîtrez ridicule et désagréable; que si vous la forcez à vous épouser, d'une très-bonnête fille vous en ferez une très-malhonnête femme. Est-ce moi qui lui inspire tout cela?

LISIMON.

Et qui donc?

NÉRINE.

C'est la nature. Mademoiselle jette les yeux sur vous et sur monsieur votre fils : elle voit que vous avez l'air d'un père de famille, que Monsieur à l'air d'un homme qui doit songer à le devenir; que votre tems est passé, qu'il entre dans le sien; qu'elle ne peut avoir que de tristes momens avec vous. Monsieur peut lui en faire passer de fort agréables. Est-ce moi qui lui fais sentir tout cela?

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'est la nature.

NÉRINE.

Elle-même: quand elle parle, il faut obéir! Oh! elle a de grandes influences sur les filles de son âge. Je sais ce que c'est, j'y ai passé.

LISIMON, à Julie.

Mais si je crois tout ce que l'on me dit,

Mademoiselle, mon fils ne m'a point imposé du tout, et vous êtes assez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela. Mais si les grands biens que je dois avoir de mon oncle vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien! tenez, c'est encore la nature qui parle. Direz-vous qu'elle a tort?

LISIMON.

Oui! Oh! palsambleu! Mademoiselle, je sais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, et de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer?

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là (*Montrant Valère.*) et à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre oncle vous destinait, si je le jugeais à propos.

JULIE, bas à Nérine.

Ah! me voilà perdue.

VALÈRE.

Je triomphe !

NÉRINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monsieur se moque de nous.

JULIE, haut.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très-sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez : vous voulez gagner du tems en nous amusant l'un et l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bonjour.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

JULIE, VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE, à Julie.

Pour le coup, me voilà sûr de vous épouser, car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père et moi. Je ne l'aurais jamais soupçonné d'être si raisonnable.

JULIE, bas à Nérine.

Ah ! Nérine, dans quel embarras me suis-je jetée moi-même ?

NÉRINE, bas à Julie.

Ma foi, Mademoiselle, puisque la faute est faite, il faut la boire de bonne grâce.

JULIE, bas à Nérine.

Je suis, par mon imprudence, dans la nécessité d'épouser Valère, ou...

NÉRINE, bas à Julie.

Voyez le grand malheur ! Je voudrais bien être dans cette nécessité-là, moi.

JULIE, bas à Valère.

Je n'en ferai rien cependant.

VALÈRE.

Vous consultez long-tems ensemble ? Parbleu ! ce serait quelque chose de nouveau, de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le père avec le fils. Je vous crois trop délicate et trop sensée pour me faire une pareille injure.

JULIE, à Valère.

Eh bien ! Monsieur, je vous épouserai, si vous portez la Comtesse et Angélique à vous rendre votre parole, et à venir me dire elles-mêmes qu'elles consentent à notre mariage ; sans cela, n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toutes sortes de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, et qui a d'autres engagemens. Adieu.

(Elle sort.)

## SCÈNE IX

### VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti. Je l'épouserai pour la faire enrager, aussi bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point ?

NÉRINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALÈRE.

Qui est-il ?

NÉRINE.

Je vous ferai son portrait en deux mots : c'est le plus joli homme du monde.

VALÈRE.

Ne sais-tu point où il est ?

NÉRINE.

Et non, de par tous les diantres ! Nous ne savons ce qu'il est devenu. Le scélérat ! Nous abandonner de la sorte ! Mais cela doit-il m'étonner ? tous les jolis hommes sont des fripons.

VALÈRE.

Oh ! çà, ma chère Nérine, il faut que tu

entres dans mes intérêts, et que tu engages ta maîtresse à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique et de sa mère qu'elles consentent à notre mariage.

NÉRINE.

Julie ne fera rien sans cela ; d'ailleurs, je suis dans les intérêts de son amant, moi qui vous parle.

## SCÈNE X.

PASQUIN, dans le fond ; VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE, donnant une bourse à Nérine.

Tiens, Nérine, prends ces trente pistoles, et ne me refuse point la faveur que je te demande.

NÉRINE.

Monsieur, vous me faites rougir ; mais vous m'ébranlez terriblement.

VALÈRE.

Si cela ne suffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien, que tu seras au comble de tes vœux. (*Il l'embrasse.*) Allons, ma chère enfant, il faut se rendre.

PASQUIN, se mettant entre deux.

Ah ! je vous y attrape, monsieur mon maître !

NÉRINE, à Pasquin.

Que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Ce que je veux dire ? double scélérate ! Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas sur le point de vous rendre, et je n'ai pas entendu les articles de la capitulation ? Ah ! coquine · défendre si mal une place où réside mon honneur.

VALÈRE, à Pasquin.

Es-tu devenu fou ?

PASQUIN, à Valère.

Avez-vous le diable au corps, vous ? Morbleu ! Monsieur, vous êtes mon maître ; mais, sur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

NÉRINE.

En vérité, mon mari vous êtes bien sot.

PASQUIN, à Nérine.

Si je ne le suis pas, je viens de l'échapper belle.

VALÈRE.

Savez-vous, maître fat, que je ne suis point en train de plaisanter.

PASQUIN, à Valère.

Savez-vous que je ne suis pas en train, moi, d'être votre dupe. Et quand vous seriez

mon propre père, je ne le souffrirais pas. Je vous connais : vous ne donnez pas trente pistoles à ma femme pour enfiler des perles. — « Tiens, Nérine, ne me refuse pas la fa- » veur que je te demande. — Ah ! Monsieur, » vous me faites rougir ; mais vous m'é- » branlez terriblement. » — (*A Nérine.*) Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la foi conjugale.

VALÈRE.

J'ai pitié de toi. Il est vrai que je lui demandais une faveur, c'est celle de me rendre Julie favorable.

NÉRINE.

Oui, monsieur le benêt, voilà de quoi il s'agissait, et vous êtes un fou qui prenez toujours le change.

PASQUIN.

Eh bien ! je croirai que je l'ai pris, pourvu que vous me donniez les trente pistoles.

NÉRINE, les lui donnant.

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN, serrant la bourse.

Du moins, je ne perdrai pas tout ; et, en tout cas, je ne serai pas le premier mari qui se sera consolé de la sorte.

VALÈRE, à Nérine.

Va donc parler à ta maîtresse.

NÉRINE.

Tout à l'heure. Et vous, tâchez de persuader Angélique et la Comtesse.

VALÈRE.

Adieu, je m'en vais les trouver.

(Il sort.)

NÉRINE, sortant.

Allez. Je vais rejoindre Julie.

## SCÈNE XI.

PASQUIN.

Et moi, je m'en vais les suivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dressent point quelque embuscade.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je vous soutiens que j'ai raison, et que vous ne sauriez mieux faire que de suivre mes conseils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Personne ne me parlait plus vivement que toi contre Valère, et tu veux présentement que je l'épouse.

NÉRINE.

C'est que je suis lasse de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triste que l'état d'une fille ; vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, et il y en a plus de six que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle est court; insensiblement une fille arrive à quarante : la solitude où elle commence à se trouver alors lui fait connaître que le tems passé ne revient plus ; elle enrage de n'en avoir pas profité.

Tout l'avertit qu'elle est dans son automne, triste automne qui ne porte point de fruits; et la menace d'un hiver prochain, qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si éloquente, et l'exhortation que tu viens de me faire est une oraison dans toutes les formes.

NÉRINE.

Prenez garde que ce ne soit l'oraison funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, et je sens bien que ce peu doit diminuer après un certain tems; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouser un homme que je n'aime pas.

NÉRINE.

Ah! si vous saviez ce que c'est que d'être fille toute sa vie!

JULIE.

Le grand malheur! Ne semble-t-il pas qu'un mari soit quelque chose de bien précieux? Je sais ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qu'un mari? C'est un homme qui vous a aimée tout au plus lorsque vous n'étiez pas sous ses lois, et qui vous honore de son indifférence du moment que vous y

êtes. Si, par un miracle qui ne se voit guère, il vous aime encore après le mariage, c'est le censeur de tous vos discours, c'est le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaisir de se marier pour être méprisée, ou pour essuyer d'éternelles persécutions !

NÉRINE.

Fort bien. Vous déclamez contre le mariage, et vous voudriez en courir les risques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, et qu'il faut qu'une fille se marie. D'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurais moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie ! ne vous y fiez pas ; il n'y a qu'une ame pour tous les maris. Mais supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur. Léandre ne revient point ; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille ; c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien ! je mourrai ma maîtresse.

NÉRINE.

Cependant vous avez donné votre parole à Valère.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connais, elle ne le donnera jamais; et Léandre aura le tems d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable; mais Dieu sait si Lisimon l'approuvera. Il fulminera contre vous. Le voici. Vous allez avoir beau jeu.

## SCÈNE II.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON, à Julie.

Je viens vous remercier, Mademoiselle.

NÉRINE, à part.

Oh! oh! le voilà bien radouci!

JULIE, à Lisimon.

Et de quoi, s'il vous plaît?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouser mon fils qu'il n'ait le consentement de la Comtesse. Cela me console du mépris que vous avez pour moi; car je sais que la Comtesse se croirait déshonorée, si Valère n'épousait pas sa fille; et, quelques sujets qu'elle

ait de se plaindre de lui, elle ne sortira point d'ici qu'il ne soit son gendre. Au fond, elle a quelque raison; car l'affaire a éclaté dans le monde, et toute sa province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela je conclus que vous serez charmé que je n'épouse point monsieur votre fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter; et c'est vous qui, en feignant de le souhaiter, m'avez mis dans la nécessité d'y consentir par dépit. L'obstacle que vous avez fait naître fort à propos nous tirera d'affaire vous et moi. Voici la Comtesse qui vient se plaindre, sans doute, de ce que je donne les mains aux desseins que mon fils a sur vous. Plus elle fera de bruit et d'éclat, plus j'aurai de raisons pour me dédire, et pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LISIMON, NÉRINE.

LA COMTESSE, à Angélique.

Venez, ma fille; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

ANGÉLIQUE, à la Comtesse.

Faites-leur bien entendre...

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. (*A Nérine.*) Que faites-vous-là, ma mie? Sortez, s'il vous plaît, et tout au plus vite.

JULIE, à la Comtesse.

Et de quel droit la chassez-vous, Madame?

LA COMTESSE, à Julie.

De quel droit, ma petite mignonne? Par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander partout où elles sont.

LISIMON, à la Comtesse.

Madame, vous êtes dans ma maison. Je prétends que Nérine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela?

LA COMTESSE, à Lisimon.

Rien, sinon que vous êtes un pauvre homme et que vous vous laissez mener comme un oison.

ANGÉLIQUE.

De grâce, ne vous emportez point, et venez au fait.

LA COMTESSE, à Angélique.

J'y viens, ma fille; mais vous êtes une sotte, une imbécile.

JULIE.

Ah! Madame! pouvez-vous traiter de la sorte une fille aussi aimable?

LA COMTESSE, à Julie.

Ce ne sont pas là vos affaires. Si elle vous ressemblait, je lui tordrais le cou.

JULIE.

Comment donc, Madame! prenez garde à ce que vous dites.

LISIMON.

Madame la Comtesse, je perdrai patience, à la fin.

LA COMTESSE, à Lisimon.

Perdez-la, Monsieur, perdez-la; c'est ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE, à Angélique.

Est-ce que je ne me modère pas? J'admire mon sang-froid. Si je fesais mon devoir, je mettrais ici tout sens-dessus-dessous. Mais vous le voulez, ma fille; il faut être sage et prudente. Je n'ai de volontés que les vôtres. (*Elle pleure.*) Je vous aime trop; c'est mon désespoir!

LISIMON.

Aurez-vous bientôt fini votre préambule ? De quoi s'agit-il ?

LA COMTESSE, à Lisimon.

De vous taire et de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries pour l'amour de ma fille et de mon procès. Il faut que vous souffriez les miennes à votre tour. Vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, et de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux ?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, et vous me ferez raison de ces discours offensans.

LA COMTESSE, à Julie.

Comment ! une personne comme vous, moitié noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une femme de ma qualité ! à moi, qui sors d'une race plus ancienne que notre province ! Allez, ma mie, apprenez à vous connaître.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Madame, vous me désespérez.

LISIMON.

Oh ! çà, finissons, s'il vous plaît. Ce n'est point à Mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils. Bien loin d'y avoir

la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait point qu'il n'eût votre consentement et celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied-là que j'ai donné le mien. Ainsi vous êtes toujours la maîtresse, et les choses ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE, à Lisimon.

Oh ! vraiment, non, je ne suis pas la maîtresse. Si je l'étais, je ferais beau bruit. Mais voilà ma fille qui me gouverne; car chacun est gouverné dans ce monde. Elle tient de son père, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de consentir que Valère épouse Mademoiselle; mais il aura affaire à moi, et je prétends qu'il l'épouse mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, Madame, que je permets à Valère de me trahir. Il a jeté les yeux sur une autre : il n'est plus digne de moi.

LA COMTESSE, à Angélique.

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raison. Oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avais oublié.

ANGÉLIQUE.

Finissons honnêtement, et nous retirons au plus vite.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. (*A Lisimon.*) Monsieur, votre fils est un fat : il est tout fait pour Mademoiselle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons point, et nous n'en voulons plus. Aussi bien, je viens d'apprendre que mon procès est gagné. (*A sa fille.*) Allons, Mademoiselle, retirons-nous; et gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

## SCÈNE IV.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Voila toutes mes mesures déconcertées.

JULIE, à Lisimon.

Je suis au désespoir ! Je souffrais patiemment toutes ses injures, dans l'espérance qu'elles se termineraient par une sommation en bonne forme de lui restituer votre fils; mais le présent qu'elle s'est résolue de m'en faire me jette dans le dernier embarras.

LISIMON, à Julie.

Je ne suis pas moins embarrassé que vous.

J'ai eu la fausse finesse de donner ma parole à mon fils, persuadé que la Comtesse ne vous le céderait jamais; si je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de sottises et d'extravagances, que je serai obligé de le déshériter. Un éclat de la sorte achevera de le perdre dans le monde; et, quoiqu'il ne mérite plus ma tendresse, je ne laisserai pas d'en être affligé. Oh! çà, ma chère Julie, je triomphe de la faiblesse que j'avais pour vous, dans l'espérance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me seconder, je vous en conjure. Consentez à l'épouser; je suis sûr que vos charmes, votre bon esprit, votre vertu, le retireront de tous ses égaremens.

NÉRINE.

Allons, Mademoiselle, il faut vous rendre de bonne grâce. Je vous seconderai, laissez-moi faire; et je vous donnerai de si bons avis, quand vous l'aurez épousé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpisse. Ce ne sera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit; en tout cas, nous serons deux; et il sera bien diable, s'il l'est plus que nous.

JULIE, à Nérine.

Tu te trompes, et tu veux me tromper moi-même. Je ne puis envisager qu'avec frayeur les suites d'une pareille union. (*A Lisimon.*) Cependant, pour vous marquer ma

reconnaissance, Monsieur, je ferai mon possible afin de m'y résoudre. Mais je vous demande encore quelque tems, et je vous prie de me laisser ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers : mais j'attendrai votre réponse avec impatience.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien ! Mademoiselle ?

JULIE.

Eh bien ! Nérine ?

NÉRINE.

Serez-vous sage à la fin ?

JULIE.

Si je l'étais moins, je suivrais tes conseils ! Quoi ! tu veux que j'épouse un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconstant par habitude, débauché par tempérament ? Un fou rempli d'imperfections et de vices ; et qui, bien loin de faire ses efforts pour les cacher, a la sotte vanité de s'en glorifier, et de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne sont ?

NÉRINE.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plupart des femmes.

JULIE.

Ah! Léandre! est-il donc possible que vous m'abandonniez! C'est vous qui avez causé ma première passion; elle est plus forte que jamais, malgré votre absence; et vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

NÉRINE.

Comment! vous donnez aussi dans le phébus? Eh! mort de ma vie! laissez-là votre Léandre; il est mort ou infidèle. Mais, que vois-je?

JULIE.

Qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Madame, c'est Crispin!

JULIE.

Le valet de Léandre?

NÉRINE.

Justement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O ciel! je ne sais si je dois m'affliger ou me réjouir.

## SCÈNE VI.

### JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Hola! ho! laquais, valets, servantes! Quelle diable de maison est ceci! je n'y vois personne, et je crois que je la visiterais du haut en bas sans trouver à qui m'adresser. Mais voici deux femelles.... Eh! parbleu, c'est Julie! J'aperçois aussi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc, mes adorables? Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte? Et songez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir?

JULIE, à Crispin.

C'est ton arrivée qui nous rend immobiles. Je suis si saisie, que je ne puis dire un mot.

NÉRINE, à Crispin.

Ouf! ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler! Voilà un prodigieux saisissement. Est-ce la joie, ou la douleur de me voir, qui vous coupe la parole?

JULIE.

Où est ton maître? Que fait-il? Se porte-t-il bien? M'aime-t-il toujours? Parle donc.

CRISPIN, à Julie.

Je n'ai pas la force de répondre, il faut que j'embrasse Nérine, et puis je parlerai comme un livre. (*A Nérine.*) Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah! mon pauvre Crispin, que je suis aise de te revoir! Mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN, à Julie.

Cela est juste; mais je voudrais savoir pourquoi Nérine...

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous dirai donc... Attendez, il faut que j'embrasse encore Nérine.

JULIE, retenant Crispin.

Je me fâcherai à la fin. Où est ton maître?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris! Quel comble de joie! Que fait-il? D'où vient qu'il n'est pas ici?

CRISPIN.

Mademoiselle, il se fait habiller, pour paraître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, et qui mourais d'envie de voir cette friponne-là, je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir. Voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bien-venue.

CRISPIN.

Grand merci. (*A Nérine.*) Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

NÉRINE prend l'argent en pleurant.

Ah! ah!

CRISPIN, à Nérine.

Quelle diable de note! Tu me reçois froidement, et mon argent te fait pleurer!

JULIE.

Léandre se porte-t-il bien?

CRISPIN, à Julie.

Il crève de santé. Vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ses nouvelles depuis si long-tems?

CRISPIN.

Il avait juré que vous n'entendriez jamais

parler de lui qu'il ne fût en état de vous épouser.

JULIE.

Ah ! tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant son absence ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous savez que nous n'étions partis que dans ce dessein-là ; lui, pour vous mériter, Mademoiselle ; et moi, pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réussi ?

CRISPIN.

Vous l'allez apprendre, Madame. Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fûmes sortis de Paris.... nous fûmes tout étonnés de n'y être plus.

NÉRINE.

Cela est admirable !

CRISPIN, à Nérine.

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

NÉRINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN, à Julie et à Nérine.

Me voilà parti. De Paris, nous allâmes

droit à Rouen. Tête-bleu! qu'il y a de Normands dans cette ville-là!

NÉRINE.

Va, va, il n'y en a guère moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés, que nous ne sûmes de quel bois faire flèche.

JULIE.

Comment! ton maître avait cent pistoles.

CRISPIN.

Il est vrai; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une grosse somme, chemin fesant, il alla risquer la sienne sur deux ou trois cartes. Il fut sec en moins de tems que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fîtes-vous donc dans une pareille extrémité?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux?

NÉRINE.

Quel appétit!

CRISPIN.

Je veux dire que nous fûmes obligés de les

vendre pour souper. Après cela, vous jugez bien que nous fûmes mal à cheval; c'est pourquoi, quelques jours après, nous nous traînâmes à Dieppe, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'est là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fûmes à Londres, mon maître alla visiter un de ses parens qui y demeure. Les premiers complimens furent suivis d'un emprunt de cent écus, avec quoi mon maître alla faire ressource. Il gagna mille pistoles.

NÉRINE.

Allons, courage, mes enfans, vous êtes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette somme, nous crûmes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'usage qu'en fit mon maître ?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions pressés de faire fortune, nous nous associâmes avec un banquier français fort accrédité, mais gascon d'origine.

NÉRINE.

Fi ! mauvaise compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc banquiers. Vertubleu ! le

bon métier! Je ne connais que celui de maltôtier qui vaille mieux. L'argent pleuvait de toute part. Nous fesions bonne chère et grand feu. Nous engraissions à vue d'œil. Pour moi, j'avais les joues d'une demi-aune de large. J'ai bien maigri depuis ce tems-là.

NÉRINE.

Il y paraît!

JULIE.

Que fesiez-vous de votre argent? Ton maître jouait-il?

CRISPIN.

Souvent, et feskit de gros gains; mais il mettait tout à la cáisse : pour moi, j'escamotais de tems en tems quelque vingtaine de pistoles que je mettais dans ma caisse à moi. Oh! j'exerçais bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caisse fut bien pleine, mon maître voulut partager pour s'en revenir, et proposa la chose au banquier de la Garonne; il nous promit que deux jours après, sans faute, il nous ferait notre part.

NÉRINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après il emporta l'argent, et nous laissa la caisse.

NÉRINE.

Le fripon!

CRISPIN.

Jamais caisse ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela vous revîntes en France, apparemment?

CRISPIN.

Oui, sur mes crochets.

NÉRINE.

C'est-à-dire aux dépens de ta caisse à toi?

CRISPIN.

Justement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher notre homme; il était de cette ville-là: nous crûmes l'y trouver, mais il n'y était point. Mon maître, pour se venger, du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avait joué. Un aigrefin, parent de l'associé, voulut prendre son parti, et chercha querelle à Léandre. Léandre était de mauvaise humeur; il régala le parent d'un soufflet. Le parent mit l'épée à la main; il paya pour notre associé.

JULIE.

Comment donc?

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour savoir si son parent ne s'y était point caché.

JULIE.

Juste ciel!

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vite, et, pour nous sauver, nous changeâmes d'habit et de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un séjour heureux, où, sous nos noms empruntés, nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

## SCÈNE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point? Est-ce vous que je vois, mon adorable Julie?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre?

LÉANDRE.

Oui, c'est Léandre qui ne respire que pour vous; et qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre : on voulait me forcer d'en épouser un autre; une espèce de tuteur autorisé par mon oncle...

CRISPIN.

Jamais caisse ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela vous revîntes en France, apparemment?

CRISPIN.

Oui, sur mes crochets.

NÉRINE.

C'est-à-dire aux dépens de ta caisse à toi?

CRISPIN.

Justement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher notre homme; il était de cette ville-là: nous crûmes l'y trouver, mais il n'y était point. Mon maître, pour se venger, du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avait joué. Un aigrefin, parent de l'associé, voulut prendre son parti, et chercha querelle à Léandre. Léandre était de mauvaise humeur; il régala le parent d'un soufflet. Le parent mit l'épée à la main; il paya pour notre associé.

JULIE.

Comment donc?

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour savoir si son parent ne s'y était point caché.

JULIE.

Juste ciel!

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vite, et, pour nous sauver, nous changeâmes d'habit et de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un séjour heureux, où, sous nos noms empruntés, nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

## SCÈNE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point? Est-ce vous que je vois, mon adorable Julie?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre?

LÉANDRE.

Oui, c'est Léandre qui ne respire que pour vous; et qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre : on voulait me forcer d'en épouser un autre; une espèce de tuteur autorisé par mon oncle...

LÉANDRE.

Ah ! j'en serais mort de désespoir. Il n'y a point d'extrémités où je ne me fusse porté pour vous venger de la violence qu'on vous aurait faite ; mais, grâce au ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus passionné que jamais ; et ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaisir de vous retrouver fidèle. Tous mes vœux sont accomplis.

JULIE.

Et les miens aussi.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiselle, et je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE, à part.

Que je suis malheureuse !

JULIE.

J'ai su vos aventures, elles sont singulières. La meilleure, c'est que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvais-je y manquer ? L'amour me guidait, et l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend sous ses auspices. Mais, belle Julie, votre oncle serait-il mort ? Est-ce de lui que vous portez le deuil ?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mère ; elle est morte depuis un mois.

LÉANDRE.

J'ose vous en féliciter, car, selon ce que vous m'avez toujours dit, c'était la plus mauvaise mère du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous aussi le deuil ?

LÉANDRE, montrant Crispin.

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

CRISPIN, à Léandre.

Non. J'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière. Je l'ai laissée pour la bonne bouche.

JULIE.

Êtes-vous en deuil, encore une fois ?...

LÉANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De ma femme !

JULIE.

De votre femme ? Ah ! infidèle, vous êtes veuf ?

CRISPIN, à Julie.

Oui, Dieu merci : mais ne vous fâchez point ; ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'est-il pas vrai, Monsieur?

LÉANDRE.

Oh ! je vous en réponds.

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LÉANDRE.

Que vouliez-vous que je fisse ? J'arrive dans une ville de province, sous un nom supposé : je m'y trouve sans un sou, je n'ai pas la moindre ressource.

CRISPIN.

Une jeune et tendre poulette, âgée de soixante et dix ans, devient subitement amoureuse de lui...

LÉANDRE.

Elle était puissamment riche : elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser ; je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre...

CRISPIN, à Julie.

Pour vous rejoindre plus tôt, au bout de six mois nous la ruinons, et nous l'enterrons, qui plus est.

LÉANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles...

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèse.

LÉANDRE.

Je viens vous en faire hommage; et vous me blâmez de ce que j'ai fait?

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure; et je la trouve tout-à-fait plaisante.

NÉRINE, à Julie.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur; mais voici le maître de la maison.

## SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON, à Julie.

Je viens vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi donc, Monsieur?

LISIMON.

Votre oncle vient d'arriver ; il a profité de l'occasion d'un vaisseau qui l'a fait partir plus tôt qu'il ne pensait.

JULIE, avec joie.

Mon oncle est ici ? Ah ! ciel !

LISIMON.

Il vous attend dans mon appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bien heureux pour moi !

LISIMON.

Oui, si vous vous faites un plaisir d'épouser mon fils ; car il le souhaite passionnément, et c'est la première chose qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ses pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obstacle que je n'attendais pas. Que je suis malheureux !

LISIMON, à Nérine.

Qui est ce jeune homme-là ?

NÉRINE, à Julie.

Le dirai-je, Mademoiselle ?

JULIE, à Nérine.

Je ne sais. Je crains. Ah! cruelle extrémité!

LISIMON, à Léandre.

Qui êtes-vous, Monsieur? Que cherchez-vous dans ma maison?

LÉANDRE, à Lisimon.

Monsieur, j'y viens...

LISIMON, apercevant Crispin qui lui fait des révérences.

Oh! oh! quel est encore ce visage-là?

CRISPIN, à Lisimon.

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

LISIMON.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LISIMON, à Léandre.

Et qui êtes-vous, pour en répondre?

LÉANDRE.

Je suis un homme qui viens voir céans si monsieur votre fils sera assez hardi pour épouser Julie malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous? Et qui vous autorise à parler de la sorte?

LÉANDRE.

Tout : mon amour pour Julie ; la tendresse qu'elle a pour moi, la foi que nous nous sommes donnée ; et par-dessus tout cela, Monsieur, la résolution où je suis de mourir plutôt que de la céder à qui que ce soit.

LISIMON, à Julie.

Mais, de la manière dont il parle, il faut que ce soit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LISIMON, à Léandre.

Parbleu ! je suis charmé de votre retour. Je crains, autant que vous, que mon fils n'épouse Mademoiselle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Allez sur-le-champ trouver Licandre ; priez, pressez, intéressez-le en votre faveur. Je vous donne ma parole que je ne ferai aucune démarche pour Valère.

JULIE, à Lisimon.

Ah ! Monsieur, que je vous suis redevable ! Léandre, donnez-moi la main.

LÉANDRE, à Lisimon.

Soyez sûr, Monsieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait si précieux.

LISIMON.

Adieu. Je sors pour une affaire pressée, qui intéresse mon ami. Entrez, ne perdez pas un instant.

## SCÈNE IX.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN, retenant Nérine.

Doucement, ma belle. Expliquons-nous présentement.

NÉRINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma maîtresse.

CRISPIN.

Ton premier devoir est de me parler. C'est donc ainsi, ma princesse, que tu me reçois après trois ans d'absence? Est-ce que tu ne me reconnais pas? Je n'ai pourtant pas changé, si ce n'est que tu me trouves embelli depuis notre départ.

NÉRINE, pleurant.

Adieu, Crispin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

CRISPIN.

Ah! je vois ce que c'est. Le patron du logis t'a lorgnée; et il te donne des gages, apparemment.

NÉRINE.

Non, ce n'est point cela; mais c'est pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable! as-tu fait quelque folie pendant mon absence?

NÉRINE.

Hélas! oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher; mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, Crispin, laisse-moi là, et ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te revoie plus? Il faut donc que je m'aille pendre.

NÉRINE.

Ah! mon enfant, il faudrait autant que tu fusses pendu, que d'apprendre ce que tu veux savoir.

CRISPIN.

Eh! je suis votre valet. Allons, sans façon, m'as-tu fait quelque infidélité?

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui?

NÉRINE.

J'étais fille, cela me sert d'excuse.

CRISPIN.

Quoi! après m'avoir aimé, quelqu'un a pu te paraître aimable?

NÉRINE.

Pas tout-à-fait, mais je n'ai pas laissé de me rendre.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en m'attendant...

NÉRINE.

Tu ne devines pas? Je suis.... Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NÉRINE.

Je suis...

CRISPIN.

Quoi?

NÉRINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée ! tout de bon ?

NÉRINE.

Tout de bon.

CRISPIN, s'appuyant sur elle.

Soutiens-moi, ce coup de foudre est grand ;
Il frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

NÉRINE.

Ôte-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari ? Tu as un mari ? Et qui est ce sot-là qui a pris ma place ?

NÉRINE.

C'est un nommé Pasquin, le valet du fils de la maison.

CRISPIN.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Est-il jaloux ?

NÉRINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux ; je veux le brûler à petit feu jusqu'à ce que je l'assomme.

NÉRINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avais-tu le diable au corps pour te presser si fort?

NÉRINE.

Tu ne me donnais point de tes nouvelles; c'est ta faute.

CRISPIN.

Mon maître me l'avait défendu. Il craignait qu'on ne découvrit son mariage, si on pouvait savoir où nous étions.

NÉRINE.

Que veux-tu? La faute en est faite. Ton absence me désespérait. Je séchais sur pied; je te croyais perdu; et il ne me fallait pas moins qu'un mari pour me consoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'ame. O sort cruel!

NÉRINE.

O fortune traîtresse!

CRISPIN.

Fallait-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un maroufle?

NÉRINE.

Fallait-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de si bon cœur?

PASQUIN.

As-tu la hardiesse de me regarder en face, après m'avoir fait une offense qui détruit les liens de l'union conjugale ?

NÉRINE.

Les beaux liens ! le grand malheur quand ils seraient détruits !

PASQUIN.

Sais-tu bien que je suis ton mari ?

NÉRINE.

Oui vraiment, je le sais, c'est ce qui me désole.

PASQUIN.

Mais, sais-tu ce que c'est qu'un mari ?

NÉRINE.

Oh ! que oui. Un mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux et bourru. C'est un espion perpétuel, un tyran qui se fait craindre, et qui ne se fait point aimer ; un esprit de travers, qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes ; une taupe pour ses défauts, un argus pour ceux de sa femme ; un homme qui renonce à la complaisance, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs, qui veut être libre, et qui veut rendre esclave ; un animal qui caresse par caprice, et qui mord par habitude ; et pour achever son portrait en deux mots, un mari

de ta trempe est justement ce qu'on appelle le chien du jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue! J'aurais beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurais jamais raison avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, madame la friponne. Quand j'aurais tous les torts du monde à votre égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant?

NÉRINE.

Voyez le grand crime! ce n'est qu'une petite précaution que j'ai prise, et qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort! n'est-ce pas m'enterrer tout vif?

NÉRINE.

L'imbécile! Quand je me promettrais cent fois, en mourras-tu plus tôt? Tu n'as pas tant de complaisance.

PASQUIN.

Non, morbleu! et je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE.

Et moi, pour te désespérer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te désespèreras.

PASQUIN.

Je serai veuf.

NÉRINE.

Je serai veuve. Ne suis-je pas plus jeune que toi, et ne dois-je pas durer plus longtems?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ

NÉRINE.

Tu crois cela?

PASQUIN.

J'y compte si bien que je vais retenir ma seconde femme.

NÉRINE.

Ah! si l'on pouvait se démarier, que j'aurais de plaisir! Tiens, je voudrais être la première qui en amenât la mode.

PASQUIN,

Ah! si l'on était veuf du moment qu'on le désire, je l'aurais été dès le lendemain de notre mariage.

NÉRINE.

Laisse-moi en repos, ivrogne, et va chercher ta seconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, et cours à ton second mari.

NÉRINE.

Que ne l'est-il déjà!

PASQUIN.

Que n'en suis-je à mes sixièmes noces! Tu cherches des yeux ton prétendu; mais voilà une épée qui m'en délivrera.

## SCÈNE III.

VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

VALÈRE.

En bien! Pasquin, j'ai réussi. Je vais épouser Julie, et mon père est au désespoir.

PASQUIN.

Ah! vraiment, Monsieur, nous sommes bien chanceux vous et moi; j'ai de belles nouvelles à vous apprendre!

VALÈRE.

Quelles nouvelles?

PASQUIN.

Pendant votre absence il s'est passé bien des choses. Ma femme s'est assuré d'un second mari, et Julie a retrouvé son premier amant.

VALÈRE.

Son premier amant?

PASQUIN.

Lui-même. Il est de retour depuis deux ou trois heures; et c'est monsieur son valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font bien de la besogne en peu de tems.

VALÈRE.

Parbleu! nous allons voir beau jeu! Voilà une occasion digne de moi. Je prétends triompher de mon père, de mon rival et du cœur de Julie. Oh! palsembleu, monsieur le soupirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos et aux rochers d'alentour. Où est-il ce petit Médor? Je vais le faire chanter sur le bon ton.

NÉRINE, à Valère.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'oncle de ma maîtresse; il vient d'arriver presque en même tems que votre rival, et j'ai su qu'il vous destinait sa nièce.

VALÈRE, à Nérine.

Tout de bon ?

NÉRINE.

Rien n'est plus sûr. Voici l'amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon substitut avec lui.

NÉRINE.

Je me retire.

PASQUIN.

Et moi aussi.

## SCÈNE IV.

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN.

CRISPIN, à Léandre.

Quoi! Monsieur, ce bourreau d'oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port ?

LÉANDRE, à Crispin.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à sa nièce de lui parler de moi. Il croit que la reconnaissance l'oblige à donner Julie au fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

VALÈRE.

Et de quel droit, je vous prie?

LÉANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre; j'adore Julie; je me flatte d'en être aimé; je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; sinon, je sais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

VALÈRE.

Voici ma réponse en deux mots. Mon père voulait me donner Angélique. Julie me paraît plus aimable, il consent que je l'épouse; je l'épouserai : et je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie pour lui demander sa parole.

LÉANDRE.

Et moi, je vous suis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas long-tems de votre bonheur.

## SCÈNE V.

CRISPIN.

Ah! palsembleu, non, vous n'en jouirez pas. Ce petit monsieur Valère croit nous passer

la plume par le bec : mais il ne connaît pas mon maître. Rien de si bon que lui quand on ne l'attaque que d'honnêtetés ; mais rien de si violent quand, non content d'aller sur ses brisées, on veut encore lui imposer par des airs fanfarons, et que...

## SCÈNE VI.

LISIMON, LICANDRE, CRISPIN.

LISIMON, à Licandre.

Qu'avez-vous, mon cher Licandre ? vous me paraissez inquiet, et vous n'en avez pas sujet : votre affaire est terminée, et..... (*A Crispin.*) Que veux-tu ?

CRISPIN, à Lisimon.

Rien, Monsieur... J'attendais...

LISIMON.

Laisse-nous.

CRISPIN.

Monsieur... Je suis votre serviteur.

(Il sort.)

que Julie, qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'était si peu.

LICANDRE.

Il y aurait bien des choses à dire sur ce sujet, qui vous convaincraient qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

LICANDRE.

L'histoire est longue, singulière, et demande encore du secret. Mais, dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand seigneur sicilien, dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittâtes pour aller aux Indes ?

LICANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LICANDRE.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant ?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LICANDRE.

Et son fils?

LISIMON.

Il fut tué à la dernière campagne d'Italie.

LICANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étaient bien redoutables.

LISIMON.

Pourquoi donc cela ?

LICANDRE.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille, il ne reste qu'une fille du duc, qui est veuve et qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi ! Il faut que j'aille trouver cette dame, sans perdre un moment.

que Julie, qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'était si peu.

LICANDRE.

Il y aurait bien des choses à dire sur ce sujet, qui vous convaincraient qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

LICANDRE.

L'histoire est longue, singulière, et demande encore du secret. Mais, dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand seigneur sicilien, dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittâtes pour aller aux Indes ?

LICANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LICANDRE.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant ?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LICANDRE.

Et son fils?

LISIMON.

Il fut tué à la dernière campagne d'Italie.

LICANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étaient bien redoutables.

LISIMON.

Pourquoi donc cela ?

LICANDRE.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille, il ne reste qu'une fille du duc, qui est veuve et qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi ! Il faut que j'aille trouver cette dame, sans perdre un moment.

## SCÈNE VIII.

LISIMON, LICANDRE, VALÈRE, LÉANDRE, CRISPIN.

VALÈRE, à Licandre.

Avant que de sortir, Monsieur, il faut décider au sujet de Julie.

LÉANDRE, à Licandre.

Oui, Monsieur, réglez notre sort, je vous en conjure.

LICANDRE, à Valère et à Léandre.

Cela sera bientôt fait; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALÈRE.

Ah! Monsieur, que dites-vous?

LÉANDRE.

Il n'est pas possible que vous me refusiez...

LICANDRE.

Tous vos discours ne serviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, et je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagemens. (*A Léandre.*) Pour vous, Monsieur, je ne sais qui vous êtes, et on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie.

LÉANDRE.

Ah! Monsieur, que n'ai-je point fait pour la mériter! Né sans fortune je me suis exilé pour elle; j'ai acquis des biens que je dois à l'amour que j'ai pour votre nièce; ils lui appartiennent, je les dépose à ses pieds. Voilà tous mes droits; voilà qui je suis. Mon père est un vieillard recommandable par ses mœurs et par sa probité: il viendra, n'en doutez point, Monsieur, vous supplier de ne point accabler sa vieillesse, en portant son fils au dernier désespoir.

LICANDRE.

Quel est-il, Monsieur, votre père?

LÉANDRE.

Il se nomme Oronte.

LICANDRE.

Oronte!... où a-t-il pris naissance?

LÉANDRE.

Il est de Bretagne.

LICANDRE, à Lisimon.

Ah! Lisimon, quel heureux incident! (*A Léandre.*) Certes, vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement. Dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LÉANDRE.

Ah ! Monsieur, permettez que je vous rende grâces pour mon père et pour moi.

LICANDRE.

Je suis au comble de ma joie.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

LISIMON, VALÈRE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON, à Valère.

Vous voyez présentement, monsieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique ; et surtout de songer à la mériter.

(Il sort.)

VALÈRE, à part.

J'enrage.

## SCÈNE X.

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE, à Valère.

Je ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie ; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer ?

VALÈRE, à Léandre.

Je vous la disputerais, si elle était digne de moi; mais, puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendresse.

(Il sort.)

## SCÈNE XI.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Quand il serait gascon, il ne se tirerait pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je suis charmé que cela se soit passé de la sorte. J'aurais été au désespoir d'en venir aux extrémités. Son père est galant homme, et je lui suis redevable de la protection qu'il m'a si généreusement accordée.

CRISPIN.

Je ne serai pas si prudent que cela, moi.

LÉANDRE.

Comment donc?

CRISPIN.

Je me battrai contre mon homme.

LÉANDRE.

Contre qui?

CRISPIN.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous le bourrerai.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JULIE, NÉRINE.

JULIE, à Léandre.

Je viens vous faire mon compliment, et recevoir le vôtre. Mon oncle consent à notre mariage.

LÉANDRE, à Julie.

Je le sais, belle Julie, et je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuse !

LÉANDRE.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes.

NÉRINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Eh ! qui pourrait s'opposer à notre félicité ?

Vous ne dépendez que de votre oncle ; j'ai sa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans. Votre mère est morte.

JULIE.

Ah ! si elle vivait, qu'elle serait fâchée de me voir heureuse !

NÉRINE, à Julie.

Je voudrais qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une seconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïssait donc furieusement !

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans, et qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée !

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractère ! Je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de tems après votre départ, j'appris où elle était ; et je sus qu'elle n'avait point de plus grande attention que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle

eût une fille. Comme on ne la connaissait point particulièrement à Lyon, il ne lui était pas difficile de se faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon? C'est à Lyon qu'elle demeurait?

JULIE.

Sans doute : c'est dans cette ville qu'elle a perdu son second mari.

CRISPIN.

Parbleu! nous devrions l'avoir connue. Apparemment qu'elle ne demeurait pas dans le voisinage de madame la baronne de Saint-Aubin.

JULIE, à Crispin.

Comment! de la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN, à Julie.

Oh! diable, c'était une bonne femme, celle-là. Dieu veuille avoir son ame; mais je lui ai bien escamoté des pistoles.

NÉRINE, à Crispin.

A la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN, à Nérine.

A elle-même. Demandez à Monsieur, il était de moitié avec moi.

LÉANDRE.

Tais-toi, Crispin.

CRISPIN.

Il fallait voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NÉRINE.

Entendons-nous donc. Est-ce que tu connaissais cette baronne-là ?

CRISPIN.

La question est plaisante ! Oh ! vraiment oui, je la connaissais, et mon maître aussi : c'était sa femme.

JULIE ET NÉRINE, ensemble.

Sa femme ?

LÉANDRE.

Oui, ma femme. D'où vous vient donc cette surprise ?

JULIE.

La baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oui, la comtesse de la Filandière, veuve d'un vieux gentilhomme qui lui avait laissé tout son bien en mourant, avait épousé Monsieur, qui se faisait appeler le baron de Saint-Aubin ; c'est d'elle que mon maître est veuf, et c'est elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soutiens-moi, Nérine, je suis morte.

LÉANDRE.

Juste ciel !

JULIE, à Léandre.

Ah ! malheureux qu'avez-vous fait ?

LÉANDRE.

Comment !

JULIE.

Vous avez épousé ma mère.

LÉANDRE.

Votre mère ?

NÉRINE, à Léandre.

Oui, la comtesse de la Filandière, c'était elle-même.

CRISPIN.

Ah ! c'était le diable.

JULIE.

Je savais, depuis quelque tems, que le jeune homme qu'elle avait épousé à Lyon en troisièmes noces s'appelait le baron de Saint-Aubin ; mais, hélas ! je n'avais garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

LÉANDRE.

Je ne sais où j'en suis. Surpris, confus, désespéré.... Ciel ! puis-je découvrir cet incident, sans mourir de douleur ?

JULIE.

Quelle infortune !

LÉANDRE.

Quel funeste revers!

JULIE.

A-t-on jamais rien vu de pareil?

LÉANDRE.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre et plus accablant?

NÉRINE.

Par ma foi, je tombe des nues! La maudite femme! Elle a juré de nous persécuter, même après sa mort.

LÉANDRE.

Ah! c'est le nom de son second mari qui m'a trompé, et elle m'avait caché toutes ses aventures.

JULIE.

Quoi! me voilà séparée de vous, au moment où je ne pouvais plus douter d'être unie avec vous pour jamais!

LÉANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice!

CRISPIN.

Oui, la fortune, par sa malignité, fait voir dans cette occasion... qu'elle est femme. Un maudit caprice la gouverne, et la noir-

ceur de son influence produit des événemens bizarres, qui, joints aux aspects d'une étoile infernale, vous font épouser de vieilles femmes qui sont mères de vos maîtresses, et vous conduisent par là dans un gouffre profond, qui... Par ma foi, je m'y perds.

LÉANDRE, revenant de sa rêverie.

Pour me venger de l'obstacle qu'une indigne mère fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la désespérerait si elle vivait encore. Je veux, en nous séparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laissé.

JULIE.

Je n'en veux point, puisque je ne puis être à vous. Quelles richesses me faut-il, Léandre, pour passer le reste de ma vie dans un couvent?

LÉANDRE.

Adieu. Je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-tems la perte irréparable que je fais.

## SCÈNE XIII.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? Mes enfans, vous voilà au comble de votre joie : vous serez mariés sans obstacle, et sans que personne s'en afflige; car je me rends à la raison. Je consens volontiers au bonheur de Léandre, et j'espère que je raccommoderai mon fils avec Angélique.

JULIE, à Lisimon.

Ah! Monsieur, si vous saviez...

LÉANDRE, à lui-même.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE, à elle-même.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique!

CRISPIN, frappant du pied.

Quel maudit contre-tems!

LISIMON.

Que veut dire ceci? Julie pleure, Léandre se désespère, Nérine jure, et ce garçon ne se possède pas.

CRISPIN, à Lisimon.

Le moyen de ne pas enrager! Nous étions venus chez vous, mon maître et moi, pour y prendre une femme.

LISIMON, à Crispin.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! j'ai trouvé ma maîtresse mariée, et Monsieur se trouve veuf de la mère de sa maîtresse.

LISIMON.

Il est veuf de la mère de Julie? Et comment cela se peut-il?

CRISPIN.

Cela se peut, parce qu'il l'a épousée, et qu'elle est morte.

LISIMON, à Léandre.

Parbleu! si cela est, vous êtes un grand étourdi! Comment diable avez-vous pu faire un coup comme celui-là?

LÉANDRE, à Lisimon.

C'est une suite d'aventures qu'il faudra vous conter; mais soyez sûr que tout autre que moi serait tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet événement; il me paraît incroyable.

## SCÈNE XIV.

### CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Que je les plains! Ils me font pitié, les pauvres enfans.

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis : nous nous désespérerons de compagnie, et nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment! vous mourrez?

CRISPIN.

Non, nous nous consolerons.

NÉRINE.

Ah! traître, tu m'oublieras donc?

CRISPIN.

Ma foi! veux-tu que je te dise? J'ai peur que ton mari ne vive trop long-tems, et il faut que je fasse une fin. Je suis déjà si soûl d'affliction!

NÉRINE.

Oui ! tu le prends sur ce ton-là ? Oh bien ! puisque tu as si peu de délicatesse, je sais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu ?

NÉRINE.

J'aimerai mon mari.

CRISPIN.

Je t'en défie. Mais laissons tout cela : nous allons nous quitter pour long-tems, car mon maître va sûrement partir. De quelle manière veux-tu que nous nous séparions ? Entre gens sensés, qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre qui ne laisse que d'agréables idées. Ces adieux..... tu m'entends bien, te vengeraient de la jalousie de Pasquin, et moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari.

NÉRINE.

Merci de ma vie ! pour qui me prends-tu ?

CRISPIN.

Et mais, je te prends... je te prends pour une femme.

NÉRINE.

Va, traître, après un pareil discours, je te verrai partir sans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton absence ne me tuera pas.

NÉRINE.

Je vais chercher mon mari, et me raccommoder avec lui.

(Elle sort.)

## SCÈNE XV.

CRISPIN.

Et moi, je m'en vais le chercher aussi. Si je le trouve, je l'assommerai de coups. Mais le voici.

## SCÈNE XVI.

PASQUIN, CRISPIN.

PASQUIN, à lui-même.

J'avais beau chercher ma femme, je n'avais garde de la trouver. La carogne! Allons, Pasquin, du courage! voici l'occasion de venger ton honneur.

CRISPIN, à lui-même.

Allons, Crispin! te voilà en présence, il faut bourrer ton homme.

(Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardent fièrement. Crispin met des gants de buffle, Pasquin en met aussi.)

PASQUIN.

Voilà un drôle qui me paraît vigoureux.

CRISPIN.

Voilà un pendard qui fait bonne contenance.

PASQUIN.

Courage ! (*Haut.*) N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme ?

CRISPIN, à part.

Allons, mon enfant, de la vigueur! (*Haut.*) N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine ?

PASQUIN.

C'est lui-même, et je ne l'ai pas assommé !

CRISPIN.

C'est son mari, et je le laisse vivre

PASQUIN.

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN, à part.

Commençons par l'insulter : il faut que tout se fasse dans les formes. (*Haut.*) Voilà un visage que je suis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue !

PASQUIN, à part.

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN, à part.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN, mettant la main sur la garde de son épée.

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN, fesant de même.

Tâtons un peu sa vigueur.

PASQUIN, haut.

Avance.

CRISPIN, haut.

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moi aussi.

PASQUIN.

C'est à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'est à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse ?

CRISPIN.

Ne suis-je pas aimé de ta femme ?

PASQUIN.

Aimé de ma femme ! Oh ! pour le coup je suis en fureur !

CRISPIN.

Il a épousé ma maîtresse ! Voilà ma colère au point où je la voulais.

(Ils font mine de tirer l'épée, ils s'écartent pour dire ce qui suit.)

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

CRISPIN.

Retire-toi toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je te vais mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi ? tu n'es qu'un belître.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable.

PASQUIN.

Un lâche !

CRISPIN.

Un poltron !

PASQUIN, lui donnant un soufflet.

Moi, poltron ?

CRISPIN, le lui rendant.

Moi, lâche ?

(Ils mettent l'épée à la main, et se repoussent en reculant.)

PASQUIN.

Vous reculez ?

CRISPIN.

Et vous aussi ?

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrain.

CRISPIN.

Et moi pour mieux sauter.

(Ils s'avancent et se regardent tous deux en tremblant.)

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN, à part.

S'il pouvait s'enfuir !

CRISPIN, à part.

Si la peur le pouvait prendre !

PASQUIN, à part.

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN, regardant de tout côté.

Ne viendra-t-il personne pour nous séparer ?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

CRISPIN ET PASQUIN, se poussant des bottes de loin.

Point de quartier. Tue, tue, morbleu! tue

PASQUIN, à part.

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN, à part.

Ils nous laisseront égorger. (*Haut.*) Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQUIN, haut.

Vous avez raison; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Je vous ai donné un soufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous sommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous sommes d'égale force : nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panser.

CRISPIN.

Allons plutôt boire ; nous en avons besoin : la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

PASQUIN.

Vous avez raison ; allons, mon brave.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi ?

PASQUIN.

Mon malheur surpasse le vôtre. Ne suis-je pas le plus infortuné de tous les maris ?

VALÈRE.

Un obstacle rompt les engagemens de Julie avec mon rival : et je ne puis profiter de cet événement !

PASQUIN.

Je veux battre ma femme ; c'était le droit du jeu, et je n'en fais rien de peur de l'éclat. Je veux tuer mon successeur prématuré ; je me trouve plus poltron que lui.

VALÈRE, rêvant.

Que ferai-je ? Si je m'offre de nouveau à Julie, mon père, Angélique, la Comtesse vont me tomber sur les bras.

PASQUIN, rêvant de son côté.

Si je me sépare de ma femme, on va me rire au nez; si je la bats tout mon soûl, je la tuerai; si je la tue, je serai pendu.

VALÈRE.

Que me conseilles-tu, Pasquin?

PASQUIN.

Que me conseillez-vous, Monsieur?

VALÈRE.

Hein! ne m'entends-tu pas?

PASQUIN.

Non, Monsieur. De quoi parlez-vous?

VALÈRE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi, de ma femme.

VALÈRE.

Peste soit du faquin!

PASQUIN.

Mon front est bien endommagé.

VALÈRE.

Maraud! si tu ne m'écoutes...

PASQUIN.

Eh! là, là, patience. Vous aurez bientôt une femme: vous saurez ce qu'en vaut l'aune.

VALÈRE, fâché.

La patience m'échappe.

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALÈRE.

Non, je n'épouserai point Angélique.

PASQUIN.

Vous n'aurez pas grand' peine ; car on dit que vous en êtes défait, ou plutôt qu'elle se défait de vous.

VALÈRE.

Le sot ! je sais trop l'ascendant que j'ai sur elle.

PASQUIN.

On parle cependant d'un mariage qu'elle accepte.

VALÈRE.

Serait-il bien certain, Pasquin ?...

PASQUIN.

Oui, vraiment. Mais vous me semblez ému ; et pour une personne aussi indifférente que vous....

VALÈRE.

Il faut que je te l'avoue : j'ai beau chercher à la braver, je me sens pour elle un secret penchant. Mais, non : un homme du bon ton comme moi ne doit pas aimer.

PASQUIN.

Je rirais bien si, à son tour, elle vous fesait enrager... (*Apercevant Lisimon.*) Voulez-vous consulter votre père ?

VALÈRE.

Évitons-le. Je vais chercher Angélique pour découvrir ses vrais sentimens.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

LICANDRE, LISIMON, CRISPIN, qui entre peu de tems après, et écoute au fond du théâtre.

LISIMON.

Eh bien! vous avez donc vu cette veuve, fille du feu duc de Sorriento ?

LICANDRE.

Je l'ai vue : nous venons d'avoir une longue conversation, et j'en sors plein de joie. Enfin voilà Julie un riche parti, puisqu'elle aura non-seulement tout ce que je possède, mais encore la succession de cette veuve dont elle est la plus proche héritière.

LISIMON.

Parbleu! vous vous moquez de moi. Sa plus proche héritière!

LICANDRE.

Oui, car elle est sa nièce.

LISIMON.

Sa nièce !

LICANDRE.

Assurément.

LISIMON.

Mais je crois que vous perdez l'esprit, soit dit sans vous offenser.

LICANDRE.

Croyez plutôt que je suis dans mon bon sens.

LISIMON.

Je n'y suis donc pas, moi ; car comment me ferez-vous comprendre que la fille de votre frère....

LICANDRE.

Eh bien ! tenez, voilà ce qui vous trompe encore : Julie n'est point ma nièce.

LISIMON.

Elle n'est point fille de la comtesse de la Filandière, remariée en troisièmes noces au prétendu baron de Saint-Aubin ?

LICANDRE.

Non. Et ce qui va mettre le comble à votre étonnement, c'est que Julie est ma fille, à moi.

CRISPIN, à part.

Sa fille !

LISIMON.

Elle est votre fille ! et vous n'avez jamais été marié ?

LICANDRE.

Désabusez-vous. J'avais épousé secrètement la fille aînée du duc de Sorriento, dont j'étais l'écuyer. Quoique je sois né gentilhomme, j'avais si peu droit de prétendre à la fille de ce seigneur, que nous résolûmes de tenir secret notre mariage. Mais mon bonheur ne dura que jusqu'à la naissance de Julie. Ma femme mourut peu de jours après l'avoir mise au monde. La douleur que me causa cette perte irréparable me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère et à sa femme, et les avoir priés de se charger de ma fille et de l'élever en la fesant passer pour la leur ; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivaient à la campagne, et que ma belle-sœur était sur le point d'accoucher. Voilà tout le mystère débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un roman, ce mystère-là.

LICANDRE.

Dans un moment vous verrez ici la veuve dont je vous parle. Cette dame va venir re-

connaître Julie pour sa nièce, et lui remettre en même tems son testament et ses pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, et je veux être présent à cette reconnaissance.

LICANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais, tout ceci supposé, Julie peut donc épouser Léandre ?

LICANDRE.

Elle le peut si bien que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme; et je l'attends à chaque instant.

LISIMON.

Il faut au plus tôt désabuser Léandre et Julie; car ils sont tous deux au désespoir, et sur le point de se séparer pour jamais.

LICANDRE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISIMON.

C'est un événement des plus singuliers. Il faut que je vous raconte..

## SCÈNE III.

LISIMON, LICANDRE, JASMIN, CRISPIN, caché.

LISIMON, à Jasmin.

Que veux-tu ?

JASMIN.

Je viens dire à Monsieur qu'un de ses anciens amis demande à lui parler.

LICANDRE.

C'est le père de Léandre. Venez m'aider à le recevoir.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

LISIMON, JASMIN, CRISPIN, caché.

LISIMON.

Jasmin, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, et que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

JASMIN.

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa femme de chambre.

LISIMON.

Eh bien ! dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que nous l'attendons.

(Il sort.)

JASMIN.

Cela suffit. (Il sort.)

## SCÈNE V.

CRISPIN.

Ah ! quelle heureuse découverte ! Quel plaisir que de porter une bonne nouvelle ! Où peut être mon maître à présent ?

## SCÈNE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN, à Julie.

Ah ! Mademoiselle, il ne faut plus nous désespérer. Vous serez mariée, consolez-vous... Votre tante qui va venir... Un testament... Des pierreries... Une fortune... Tout ira bien... Je cours en avertir Léandre.

NÉRINE, à Crispin.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN, à Nérine.

Ne me parlez pas, perfide, vous savez qu'entre nous deux il n'y a plus rien.... Je vais chercher mon maître... (*A Julie.*) Adieu, Mademoiselle : tranquillisez-vous, consolez-vous.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

JULIE, NÉRINE.

JULIE.

Laissez aller cet extravagant. Peut-il y avoir quelque consolation pour moi ? Je perds Léandre : tout m'est indifférent, tout m'est odieux. Nérine, allez vous informer si mon oncle est de retour ; je suis impatiente de lui faire part de ma résolution et d'obtenir son consentement.

NÉRINE.

De quelle résolution parlez-vous, Mademoiselle ?

JULIE.

De celle que j'ai prise de retourner au couvent pour n'en plus sortir.

NÉRINE.

Au couvent ? Vous n'y pensez pas, Mademoiselle ; vous allez faire une folie. Léandre

LISIMON.

Eh bien ! dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que nous l'attendons.

(Il sort.)

JASMIN.

Cela suffit.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

CRISPIN.

Ah ! quelle heureuse découverte ! Quel plaisir que de porter une bonne nouvelle ! Où peut être mon maître à présent ?

## SCÈNE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN, à Julie.

Ah ! Mademoiselle, il ne faut plus nous désespérer. Vous serez mariée, consolez-vous... Votre tante qui va venir... Un testament... Des pierreries... Une fortune... Tout ira bien... Je cours en avertir Léandre.

NÉRINE, à Crispin.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN, à Nérine.

Ne me parlez pas, perfide, vous savez qu'entre nous deux il n'y a plus rien.... Je vais chercher mon maître... (*A Julie.*) Adieu, Mademoiselle : tranquillisez-vous, consolez-vous.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

JULIE, NÉRINE.

JULIE.

Laissez aller cet extravagant. Peut-il y avoir quelque consolation pour moi ? Je perds Léandre : tout m'est indifférent, tout m'est odieux. Nérine, allez vous informer si mon oncle est de retour ; je suis impatiente de lui faire part de ma résolution et d'obtenir son consentement.

NÉRINE.

De quelle résolution parlez-vous, Mademoiselle ?

JULIE.

De celle que j'ai prise de retourner au couvent pour n'en plus sortir.

NÉRINE.

Au couvent ? Vous n'y pensez pas, Mademoiselle ; vous allez faire une folie. Léandre

CRISPIN, à Julie.

Oui, Mademoiselle, entre le patron du logis, et M. votre oncle qui lui contait des choses merveilleuses sur votre sujet : je l'écoutais sans être aperçu.

JULIE.

De quoi s'agit-il donc ?

CRISPIN.

Oh ! cela va bien vous surprendre ! Premièrement, M. votre oncle a dit... qu'il était votre oncle.

LÉANDRE.

Te moques-tu de nous ?

CRISPIN, à Léandre.

Vous plaît-il de vous taire ?

JULIE, à Léandre.

Laissez-le parler.

CRISPIN, à Julie.

Il est donc votre oncle ; mais votre oncle, d'une certaine façon qui fait que, pour ainsi dire.... Vous comprenez bien, par le moyen d'un grand seigneur Italien qui s'était établi à Paris, et dont il était l'écuyer... Attendez, je n'y suis plus. Pardonnez-moi, m'y voici. Le seigneur dont je vous ai parlé avait deux filles, l'une qui était mariée, l'autre qui ne l'était pas ; celle qui était mariée... avait un

mari, comme vous le jugez bien; mais celle qui ne l'était pas, en avait un sans en avoir; et parce qu'elle avait su plaire à M. votre oncle, il est arrivé que M. votre oncle et M. votre père ont fait un certain mariage secret, qui fait que madame votre tante est devenue madame votre mère... parce que votre première mère, qui n'était pas votre tante, est venue à décéder par son trépas; et voilà justement la raison qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'histoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait, présentement?

LÉANDRE.

Je veux mourir, si je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a pensé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces messieurs qui vont vous éclaircir.

## SCÈNE X.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON, à Licandre.

Rien ne vous empêche désormais de rendre la chose authentique.

LICANDRE, à Julie et à Léandre.

Ah! je suis bien aise de vous trouver ensemble.

JULIE, à Licandre.

Nous n'y serons pas long-tems. Nous nous parlons pour la dernière fois. Vous savez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé.

LICANDRE, à Julie.

Oui, je le sais; on m'a tout conté.

LÉANDRE, à Licandre.

Je vous attendais, Monsieur, pour prendre congé de vous.

JULIE, se jetant aux genoux de Licandre.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, mon oncle, c'est de ne me point engager avec un autre, et de souffrir que je me retire dans un couvent.

LICANDRE.

Dans un couvent! c'est ce que je ne souf-

frirai point ; et je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la consolation de ma vieillesse.

NÉRINE, à elle-même.

Je respire.

LÉANDRE.

Je vous conjure, en partant, Monsieur, de persister dans cette résolution.

LICANDRE, à Léandre.

J'y persisterai, je vous en réponds. Je fera bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier !

LICANDRE, à Julie.

Sans doute ; et dès aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ah ! de grâce, ne lui faites point de violence sur ce sujet. Il suffira...

LICANDRE, à Léandre.

Je vous marierai aussi, vous qui parlez.

LÉANDRE.

Moi, Monsieur ?

LISIMON.

Vous-même ; c'est une affaire que nous venons de conclure.

NÉRINE, haut.

Ah! par ma foi, je devine ce que c'est. On va donner Angélique à Léandre, et Valère épousera ma maîtresse; cela n'est pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce sont là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la nécessité d'être ingrate, et j'aurai le malheur de vous désobéir.

LICANDRE, à Julie.

Vous ne serez point ingrate, vous obéirez, et vous serez ravie d'être mariée.

LÉANDRE.

Quel est donc celui que vous lui destinez?

LICANDRE, à Léandre.

Vous.

LÉANDRE.

Moi!

NÉRINE.

En voici bien d'un autre.

JULIE.

J'épouserais Léandre!

LICANDRE, à Julie.

Aimez-vous mieux aller au couvent?

JULIE.

Non, vraiment, mon oncle. Mais puis-je devenir la femme de mon beau-père?

LICANDRE.

Allez, rassurez-vous ; il ne l'est point.

LÉANDRE.

Juste ciel !

JULIE.

Quoi ! la baronne de Saint-Aubin n'était point ma mère ?

LICANDRE.

Non, puisque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille ?

LICANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnaissez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah ! je dois vous reconnaître à la tendresse que j'avais pour vous, et à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN, à Julie.

Je vous disais bien, moi, que M. votre oncle et madame votre mère avaient fait un mariage secret.

LÉANDRE.

Je n'ose croire ce que j'entends ; et je crains de me tromper.

LICANDRE.

Rassurez-vous, Léandre ; ce que je dis est

indubitable. Qu'il vous suffise présentement de savoir que Julie est ma fille; que vous n'avez jamais été son beau-père; et que l'obstacle qui vous a tant affligé, n'est point un obstacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas, mot pour mot, ce que je vous avais dit?

JULIE.

O ciel! après une si vive alarme, que ma joie est excessive!

LÉANDRE.

Ma surprise, mon bonheur... Je ne saurai parler.

LISIMON, à Léandre.

Allez, cela est plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous vous entendons de reste.

LICANDRE.

Entrons, et envoyons chercher un notaire.

## SCÈNE XI.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN, à Lisimon.

Je viens vous apprendre d'étranges nouvelles, Monsieur.

LISIMON, à Pasquin.

Quoi donc?

PASQUIN.

M. votre fils est parti.

LISIMON.

Il est parti! Où va-t-il?

PASQUIN.

Il n'en sait rien, ni moi non plus; mais, désespéré de l'indifférence d'Angélique, qui n'a point voulu recevoir ses hommages et lui accorder son pardon, il vient de me dire qu'il s'en allait si loin, si loin, que vous n'entendrez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux! (*A Licandre.*) Je suis fâché que cet incident trouble votre joie; mais, quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LICANDRE, à Lisimon.

Nous vous sommes infiniment redevables; mais ces préparatifs n'empêcheront point aussi que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valère dans vos bonnes grâces, et dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

## SCÈNE XII.

### CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

Voila donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie grisette, avec qui je puisse faire souche. Je serais responsable devant la postérité, si je laissais périr la race des Crispins. Soyons amis, Pasquin; je te laisse en possession, et je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

### NÉRINE, PASQUIN.

NÉRINE.

Si tu me promettais de n'être plus jaloux, je ne te regarderais plus comme un mari, et tu en serais mieux traité.

PASQUIN.

Touche là, mon enfant. Je vois bien que,

dans le siècle où nous sommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut et résoudre à devenir commode.

FIN DE L'OBSTACLE.

LISIMON.

Entrons; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

## SCÈNE XII.

### CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

Voilà donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie grisette, avec qui je puisse faire souche. Je serais responsable devant la postérité, si je laissais périr la race des Crispins. Soyons amis, Pasquin; je te laisse en possession, et je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

### NÉRINE, PASQUIN.

NÉRINE.

Si tu me promettais de n'être plus jaloux, je ne te regarderais plus comme un mari, et tu en serais mieux traité.

PASQUIN.

Touche là, mon enfant. Je vois bien que,

dans le siècle où nous sommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut et résoudre à devenir commode.

FIN DE L'OBSTACLE.

# L'AVARE AMOUREUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR D'AIGUEBERRE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 9 juillet 1729.

# NOTICE

## SUR D'AIGUEBERRE.

Jean DUMAS D'AIGUEBERRE était conseiller au Parlement de Toulouse. On ne sait quelle fut l'année de sa naissance. Il fit représenter en 1729 au Théâtre-Français les *Trois Spectacles*, espèce de macédoine dramatique qui se composait d'une tragédie de *Polixène*, de *l'Avare amoureux* et d'une préface intitulée *Pan et Doris*. En 1730 il donna sur le même théâtre la comédie du *Prince de Noisy*, et il fit lui-même la parodie de *Polixène* sous le titre de *Colinette*, jouée au Théâtre-Italien en 1729. Les convenances et les occupations de son état l'empêchèrent de poursuivre la carrière dramatique à laquelle il s'était livré depuis sa jeunesse. On trouve dans ses plus faibles pièces des dispositions heureuses qui font regretter qu'il ait renoncé à ce genre de littérature; il aurait pu se faire un nom parmi les bons auteurs. La seule de ses pièces que nous puissions donner, *l'Avare amoureux*, est pleine de cet ancien comique

LICANDRE.

Allez, rassurez-vous ; il ne l'est point.

LÉANDRE.

Juste ciel !

JULIE.

Quoi ! la baronne de Saint-Aubin n'était point ma mère ?

LICANDRE.

Non, puisque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille ?

LICANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnaissez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah ! je dois vous reconnaître à la tendresse que j'avais pour vous, et à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN, à Julie.

Je vous disais bien, moi, que M. votre oncle et madame votre mère avaient fait un mariage secret.

LÉANDRE.

Je n'ose croire ce que j'entends ; et je crains de me tromper.

LICANDRE.

Rassurez-vous, Léandre ; ce que je dis est

# PERSONNAGES.

ARGANTE, amant de Julie.
GÉRONTE, père de Julie.
JULIE, fille de Géronte.
DORIMÈNE, sœur de Géronte.
VALÈRE, amant de Julie.
NÉRINE, suivante de Julie.
M. SUBTIL, } notaires.
M. COURTELIGNE, }

# L'AVARE AMOUREUX,

## COMÉDIE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ARGANTE, NÉRINE.

ARGANTE.

Enfin, Nérine, me voilà tout déterminé à épouser Julie, et je viens exprès pour la demander en mariage à son père.

NÉRINE.

Et Dieu sait si les préparatifs sont magnifiques ! Étoffes précieuses, diamans de prix, valets nombreux, carrosse brillant...

ARGANTE.

Oh ! pour moi, je hais comme le diable toute sorte de voitures, et je trouve que l'exercice me fait du bien : à l'égard de Julie, je lui ferai si bonne compagnie qu'elle n'aura pas besoin d'équipage pour aller se désennuyer ailleurs.

NÉRINE.

Voilà qui vous épargnera bien de l'argent, M. Argante.

ARGANTE.

Est-ce que tu crois que ce que j'en fais, c'est par avarice ?

NÉRINE.

Je ne dis pas cela.

ARGANTE.

Tu sais le peu de cas que je fais de l'argent.

NÉRINE.

Je sais que vous êtes l'homme du monde le plus généreux. Cependant qui ne vous connaîtrait pas ne saurait qu'en croire.

ARGANTE.

Que veux-tu dire ?

NÉRINE.

Vous m'aves dit, ces jours passés, quand nous fûmes à Passy, que vous prétendiez donner à Julie une fête, sur l'eau, qui charmerait tout le monde.

ARGANTE.

Les ordres étaient donnés, et la fête eût été magnifique si elle eût été exécutée ; mais je songeai que cela aurait pu faire tort à la réputation de Julie, et qu'il valait mieux renvoyer la fête après notre mariage.

NÉRINE.

La chose en effet sera plus rare : mais vous

aviez promis aussi de quitter cette vilaine maison que vous occupez dans la rue Mouffetard ?

ARGANTE.

Qu'appelles-tu vilaine maison ? elle est grande, commode, et je m'y porte bien.

NÉRINE.

Il y a encore une chose qui déplaît infiniment à Julie.

ARGANTE.

Quelque fantaisie sans doute ?

NÉRINE.

C'est votre profession d'homme de robe ; et si vous pouviez...

ARGANTE.

Quoi ! veut-elle qu'à mon âge je me fasse mousquetaire ?

NÉRINE.

Vous ne feriez peut-être pas si mal ; et je lui ai toujours vu un fond d'estime pour ce corps-là.

ARGANTE.

Folies que tout cela. Quand Julie connaîtra tout ce que vaut un homme de robe, elle sera ravie d'être ma femme. Adieu, Nérine, je vais presser les choses, et savoir de monsieur Géronte ce qu'il prétend faire pour sa fille en la mariant.

## SCÈNE II.

NÉRINE.

Voilà une nouvelle à donner à Julie, qui ne lui fera pas grand plaisir ; mais je la vois : elle me paraît déjà tout informée de ce qui se passe.

## SCÈNE III.

JULIE, NÉRINE.

JULIE.

Ah ! ma chère Nérine, je suis dans le dernier désespoir ; M. Argante est dans le cabinet de mon père, et peut-être que les articles sont déjà dressés.

NÉRINE.

Et moi, je vous dis qu'ils ne le sont, ni ne le seront. Jamais avares n'ont fait affaires ensemble ; votre père l'est très-raisonnablement, et pour le vieux robin, votre amant, c'est l'avarice parlante ; je les défie de conclure.

JULIE.

Mais s'ils venaient à terminer ?...

NÉRINE.

Et si, par-dessus le marché, vous y donniez les mains, il n'en serait rien.

JULIE.

Et la raison ?

NÉRINE.

La raison est que je m'y oppose ; et que l'on n'a jamais vu de mariage se faire sans l'aveu de la suivante.

JULIE.

Sont-ce là les sûretés que tu me donnes ?

NÉRINE.

Il faut bien vous en donner d'extravagantes, puisque les raisonnables n'y font rien ; faut-il vous répéter vingt fois que monsieur votre père n'est pas homme à vous faire le moindre avantage, et que M. Argante n'est pas homme... Mais voici votre tante qui achèvera de vous rassurer.

## SCÈNE IV.

DORIMÈNE, JULIE, VALÈRE, NÉRINE.

JULIE.

Ah ! ma chère tante, vous me voyez dans une inquiétude mortelle.

DORIMÈNE.

De quoi s'agit-il, ma nièce ?

JULIE.

M. Argante et mon père sont ensemble, et je vais être mariée à l'homme du monde que je hais le plus.

VALÈRE.

Madame, vous connaissez mes sentimens pour Julie, et il serait tems de vouloir les appuyer auprès de monsieur votre frère.

DORIMÈNE.

Point du tout, je connais mon frère : c'est l'homme le plus opiniâtre qu'il y ait : il n'a maintenant que son M. Argante en tête, et quand je donnerais tout mon bien en votre faveur, tout cela serait inutile ; il faut attendre qu'ils se brouillent, ce qui ne manquera pas d'arriver sitôt qu'il s'agira de conclure.

JULIE.

Ma chère tante, vous m'aviez promis de lui faire accroire que vous vouliez l'épouser.

DORIMÈNE.

Il n'a pas tenu à moi qu'il n'en fût persuadé ; et, si jamais l'avarice me le ramène, je te promets de ne rien oublier pour le faire donner dans le piége.

NÉRINE.

Pour moi je peins aux yeux de M. Argante ma chère maîtresse comme la plus impertinente petite créature...

VALÈRE, vivement.

Mais, Nérine...

NÉRINE.

Mais, quoi ? voulez-vous que je lui fasse son éloge ? Mon Dieu ! que je hais les amans !... Paix ! j'entends ouvrir le cabinet ; il faut qu'Argante passe par cette salle : retirez-vous, et laissez-moi savoir de lui comment tout s'est passé.

DORIMÈNE.

Ma nièce, rentrez dans votre chambre ; il pourra venir chez moi, il est bon que vous n'y soyez pas ; et vous, Valère, ne vous écartez point : qu'on sache où vous trouver lorsqu'on aura besoin de vous.

VALÈRE, à Julie.

Ah ! Julie !

NÉRINE, le contrefesant.

Ah ! Monsieur ! Retirez-vous, vous dis-je, votre rival approche.

VALÈRE, à Julie, en s'en allant.

Il faut donc vous quitter !

NÉRINE, à Julie.

Rentrez donc vite. Je l'entends qui gronde tout seul. Tous ces vieux fous sont grands feseurs de monologues : écoutons.

## SCÈNE V.

ARGANTE, NÉRINE.

ARGANTE, sans voir Nérine.

En agir de la sorte avec un ami de quarante ans! Allez, M. Géronte, cela est indigne; vous savez que j'ai du faible pour votre fille, et vous voulez en abuser: oh! parbleu! vous en serez la dupe, et voilà un procédé qui vous coûtera diablement cher, M. Géronte... Ah! c'est toi, Nérine?

NÉRINE.

Oui, Monsieur, c'est votre très-humble servante.

ARGANTE.

Julie sait-elle ce que son père lui veut donner en mariage?

NÉRINE.

Non, Monsieur.

ARGANTE.

Rien.

NÉRINE.

Rien?

ARGANTE.

Oui, rien, ce qui s'appelle rien; mais je m'en vengerai, M. Géronte, je m'en venge-

rai. Vous avez une sœur qui jouit de trente mille livres de rente ; c'est la seule porsonne raisonnable qui soit dans votre maison ; elle a pour moi une estime toute particulière..... Je l'épouserai, M. Géronte, je l'épouserai.

NÉRINE, le contrefesant.

Vous n'en ferez rien, M. Argante, vous n'en ferez rien.

ARGANTE.

Je n'en ferai rien ?

NÉRINE.

Non.

ARGANTE.

Eh ! pourquoi ?

NÉRINE.

Parce que je vous ai vu cent fois entrer chez elle dans ce dessein, et revenir toujours à ma maîtresse, plus amoureux que jamais.

ARGANTE.

Eh bien ! voilà ce que tu ne verras plus ; et pour l'en mieux convaincre, je vais tout de ce pas entrer chez Dorimène, pour lui en faire la proposition.

NÉRINE, à part.

Et nous, allons porter à Julie cette agréable nouvelle. (*Elle voit M. Argante prêt à entrer chez Julie, et le pousse vers l'apparte-*

*ment de Dorimène.*) Eh! Monsieur, vous n'y songez pas. C'est ici l'appartement de Julie; voilà celui de Dorimène.

ARGANTE.

Je suis si troublé de colère contre monsieur Géronte, que je ne sais ce que je fais.

NÉRINE, à part.

Il faut le voir entrer.

ARGANTE, revenant sur ses pas.

Comment penses-tu que la petite Julie prendra la chose?

NÉRINE.

Eh! mort de ma vie! que vous importe? ce sont ses affaires, ce ne sont plus les vôtres.

ARGANTE.

Tu as raison: mais enfin, là, que crois-tu qu'elle dise en apprenant la dureté de son père pour elle, et mon mariage avec sa tante?

NÉRINE.

Commencez par épouser Dorimène, et puis vous vous informerez de toutes ces bagatelles. (*Elle le pousse dans la chambre de Dorimène.*) Allons, Monsieur, entrez: que j'aie la satisfaction de vous voir faire dans la vie une action de vigueur.

ARGANTE.

Ne précipitons rien. Si je pouvais réduire ta maîtresse à vivre en femme qui n'a rien apporté en mariage ; enfin comme une femme raisonnable !...

NÉRINE.

Elle ! jamais. Il suffit qu'une chose soit raisonnable pour qu'elle soit en droit de lui déplaire ; et vous savez que la dépense est sa folie.

ARGANTE.

Avoue qu'on est bien malheureux d'aimer une personne de ce caractère.

NÉRINE.

Vous ne serez pas plus tôt le mari de la tante, que vous ne songerez plus à la nièce.

ARGANTE.

Eh bien ! je ne balance plus. Aussi bien l'une ne m'apporterait qu'un grand appétit pour manger tout mon bien, et l'autre me donnera de quoi l'épargner. Adieu, Nérine, dis à Julie...

NÉRINE.

Je n'y manquerai pas.

ARGANTE.

Si je la voyais auparavant...

NÉRINE, à part.

Nous voilà bien avancés.

ARGANTE.

Quand ce ne serait que pour lui dire que, si je ne l'épouse pas, ce n'est pas ma faute.

NÉRINE.

Vous ferez tout comme il vous plaira; mais je vous avertis d'avance qu'avec un pareil compliment vous serez mal reçu.

ARGANTE.

Qu'importe? Tiens: je ne veux rien avoir à me reprocher; et il faut que je la mette dans son tort aussi bien que son père.

NÉRINE.

Cela ne sera pas si difficile, et puisque vous le voulez je vais l'avertir que vous la demandez... (*A part.*) et lui faire sa leçon.

## SCÈNE VI.

ARGANTE.

Monsieur Géronte ne laisse pas que d'avoir près de cent mille écus de bien, il n'a point d'autre enfant que Julie, il est vieux, cassé, mourra bientôt, j'en suis sûr: ainsi donc, à tout prendre je ne ferai pas une si mauvaise affaire en épousant Julie, même sans dot, si

ce n'était ce maudit goût qu'elle a pour la dépense. Mais je vois la friponne, et je ne sais plus où j'en suis.

## SCÈNE VII.

ARGANTE, JULIE, NÉRINE.

NÉRINE, à Julie.

Jouez bien.

JULIE.

Laisse-moi faire.

ARGANTE, en regardant Julie.

Non, je ne conçois point qu'on puisse être le père d'une aussi jolie enfant, et ne lui pas donner tout son bien en la mariant.

JULIE.

Et moi, Monsieur, je ne conçois point, comment il se trouve des pères assez bons pour donner quelque chose en mariant leurs filles ; et si, faite comme je suis, il en coûtait une obole au mien, je me croirais déshonorée.

NÉRINE, à Julie.

Bon.

ARGANTE.

Vous vous croiriez déshonorée ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

ARGANTE, à part.

Quel diable de rafinement est ceci ?

JULIE.

Et vous pouvez compter qu'un homme qui aura voulu me faire cet affront ne sera jamais mon époux.

NÉRINE, à Julie.

A merveille.

ARGANTE, à Julie.

Eh bien ! trop charmante Julie. (*A part.*) Voici un moment qui va me coûter tout mon bien, et par conséquent la vie. (*Ensuite en regardant Julie.*) Eh bien ! on vous épousera tout comme vous voudrez : en souhaitez-vous davantage ?

NÉRINE, à part.

Peste soit du vieux fou !

JULIE, étonnée.

Nérine ?

NÉRINE.

Mademoiselle.

ARGANTE continue.

Oui, cher objet de mes désirs, je n'en veux qu'à votre petit... cœur, et je le préfère à tous les trésors du monde. Disposez de ma vie ; mais songez que mon bien n'est pas des plus considérables ; et que M. Géronte est d'une complexion à vivre encore long-tems.

NÉRINE.

A voir la fin du monde. (*A Julie.*) Vous ne dites rien?

ARGANTE.

Faites-moi donc espérer que...

JULIE.

Non, Monsieur, je vous tromperais. Je vous entends : vous voudriez que je vécusse en femme qui n'a rien apporté en mariage, n'est-ce pas?

ARGANTE.

A peu près.

JULIE.

Et moi, je prétends vivre en femme qui doit un jour être riche, et qui, en attendant, se sent les plus heureuses dispositions du monde pour se faire honneur du bien de son mari.

ARGANTE.

Vous ne voulez donc m'épouser, que pour avoir le plaisir de me ruiner?

JULIE.

Vous épouser! et qui vous a dit que j'en aie la moindre envie! Je croyais vous en avoir assez marqué le contraire.

ARGANTE.

Ah! petite ingrate! c'est donc là le prix de tout ce que j'ai fait pour vous! Ce n'est point

assez que vous me coûtiez déjà plus de vingt mille écus.

JULIE.

Moi, Monsieur?

NÉRINE.

Voici du neuf.

ARGANTE continue.

Pour les bonnes affaires que j'ai manquées en venant rôder vingt fois le jour...

NÉRINE.

Pour avoir l'honneur de m'entretenir.

ARGANTE.

Oui, j'achèterais de la moitié de mes jours, l'avantage de ne vous avoir jamais vue.

JULIE.

Nérine, allons-nous en.

ARGANTE.

Non, vous ne méritez pas d'être aussi jolie que vous l'êtes.

JULIE.

Ni vous, Monsieur, qu'on vous écoute plus long-tems. Rentrons, Nérine, et laissons Monsieur extravaguer à son aise.

## SCÈNE VIII.

ARGANTE.

Vous avez raison, et mon amour pour vous est une véritable extravagance. Au plus petit mot de tendresse qu'elle m'eût dit, c'en était fait, je l'épousais; mais je ne crois pas qu'il m'arrive de la rechercher davantage. Or sus, mon cœur, plus de faiblesse. Et vous, M. Argante, songez à ce que vous faites, voilà l'appartement de Julie : c'est là qu'il ne faut plus aller de votre vie. Voici celui de Dorimène : c'est ici qu'il faut entrer, et n'en sortir que pour vous marier avec elle.

## SCÈNE IX.

ARGANTE, DORIMÈNE.

ARGANTE.

Ah! Madame, j'allais chez vous, vengez-moi.

DORIMÈNE.

Et qui peut avoir offensé M. Argante? lui, dont le caractère est si charmant, qui possède un esprit si supérieur, et qui a quelque chose de si gracieux répandu dans toute sa personne, que j'ai souvent dit que ma nièce était trop heureuse d'épouser un homme de son mérite!

ARGANTE.

Voilà ce qu'elle ni son père n'ont jamais pu comprendre ; Julie me refuse son cœur.

DORIMÈNE.

Peut-on vous refuser quelque chose !

ARGANTE.

Et Géronte son argent.

DORIMÈNE.

Tout ce qu'il a ne devrait-il pas être à votre service ? Ah ! que vous m'affligez ! et que je souffre d'avoir, dans ma famille, deux personnes aussi injustes, sans que je puisse réparer leur faute !

ARGANTE.

Eh ! qui le pourrait mieux que vous, Madame, si vous le vouliez en effet ?

DORIMÈNE.

Parlez, je n'ai rien à vous refuser.

ARGANTE.

Eh bien ! Madame, épousez-moi ; c'est ainsi, qu'il faut tous les deux nous venger : car vous êtes offensée, et vous devez punir Julie de l'injuste préférence que je lui donnais... Vous riez, et je le mérite : je n'aurais pas dû balancer si long-tems entre vous deux ; mais pardonnez-moi.

DORIMÈNE.

Je vous pardonne de tout mon cœur; mais le moyen d'en croire un transport que ma nièce détruira d'un regard?

ARGANTE.

Ne craignez rien, je ne la verrai de ma vie: et, si vous voulez y donner les mains, je suis prêt à me marier avec vous dès ce soir.

DORIMÈNE.

Mais ne serait-il pas à propos de faire un contrat?

ARGANTE.

Oui, Madame, et je vais, chez mon notaire, le faire dresser.

DORIMÈNE.

Allez: et n'oubliez pas d'y faire mettre que je vous donne tout mon bien.

ARGANTE.

Non, je ne crois pas qu'il y ait, sous le ciel, une aussi bonne femme que vous. (*A part.*) Ah! Julie, que n'êtes-vous aussi raisonnable que Dorimène: ah! Dorimène, que n'êtes-vous aussi charmante que Julie!

DORIMÈNE.

Vous restez?

ARGANTE.

Pardonnez-moi; je cours chez mon notaire.

## SCÈNE X.

DORIMÈNE.

Je n'en pouvais plus : encore un instant et j'allais éclater.... Mais il faut donner cette bonne nouvelle à Julie. Ah ! te voilà Nérine ?

## SCÈNE XI.

DORIMÈNE, NÉRINE.

NÉRINE.

J'allais chez vous, Madame, vous rendre compte de nos rôles, et vous demander des nouvelles du vôtre. Ma foi, pour nous, moi et votre nièce, nous avons fait des merveilles.

DORIMÈNE.

Et moi, sans vanité, pas trop mal; j'épouse ce soir, M. Argante.

NÉRINE.

C'est-à-dire qu'il s'en flatte ?

DORIMÈNE.

Il croit la chose sûre; et il vient de me quitter pour aller faire dresser le contrat.

NÉRINE.

Cela ne me surprend point, et nous vous

l'avons envoyé en disposition de faire tout ce que vous voudriez.

DORIMÈNE.

Je t'assure qu'au fond, je ne suis guère propre à jouer un tel personnage, et qu'il faut aimer ma nièce autant que je l'aime, pour m'en être chargée.

NÉRINE.

Bon! Madame, cela vous plaît à dire; il n'y a point de femme qui ne soit comédienne : il y en a même qui le sont sans le savoir, tant cela nous est naturel! et nous n'avons besoin que d'être employées.

DORIMÈNE.

Où est Julie?

NÉRINE.

Son père vient de l'envoyer chercher; et c'est pour lui dire que son mariage avec Argante est rompu. Mais ne songez-vous pas aussi à ce pauvre Valère? Il me fait pitié.

DORIMÈNE.

Je vais lui écrire qu'il se rende ici pour le présenter à mon frère : toi, va rendre compte à Julie de ce qui se passe.

## SCÈNE XII.

NÉRINE.

Voila les affaires en assez bon chemin : ma foi, M. Argante, vous en tenez, et nous verrons la figure que vous ferez avec votre contrat à la main, quand personne ne voudra le signer; mais le voici lui-même, la joie est peinte sur son visage; nous serait-il arrivé quelque malheur? Sachons ce qui en est.

## SCÈNE XIII.

ARGANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien! Monsieur, vous avez pris votre parti en homme de courage; et Dorimène...

ARGANTE.

Il n'est plus question de Dorimène, et c'est enfin Julie que j'épouse.

NÉRINE.

Julie!

ARGANTE.

Oui, elle-même. Je suis tout rempli de satisfaction, et jamais je ne fus si content. Ce soir elle sera ma femme, et je serai son mari, cela te surprend?

NÉRINE.

Point du tout.

ARGANTE.

La friponne a été plus forte que toutes mes résolutions; j'en ai l'ame ravie de joie. Je quittais Dorimène, pour aller faire dresser mon contrat de mariage avec elle, quand à deux pas d'ici je rencontre mon notaire : je lui dis en deux mots de quoi il s'agit; et je reviens à la hâte pour annoncer à M. Géronte que j'épouse sa sœur, et jouir du plaisir de l'en voir crever de dépit. Point du tout; je trouve avec lui ma charmante Julie; sa vue me trouble, je songe que je vais la perdre pour jamais; voilà ce qui m'amène; je me plains de la façon dont elle m'avait traité, je lui rappelle les offres que je lui ai faites devant toi, Géronte lui montre son injustice; elle la reconnaît; mon procédé la touche; je vois la pauvre enfant pleurer.

NÉRINE.

Je n'en doute pas.

ARGANTE.

C'en est assez, je passe par dessus tout, et je ne sors de mon désordre qu'après l'avoir obtenue.

NÉRINE.

Ainsi, Monsieur, vous passez le contrat avec la tante, et vous épousez la nièce?

ARGANTE.

Il faut bien se satisfaire une fois dans sa vie.

NÉRINE.

Sans doute, et c'est à Dorimène à se pourvoir ailleurs.

ARGANTE.

Ne m'en parle point; demain je lui ferai quelque excuse honnête : mais maintenant je ne veux plus être occupé que de ma petite femme, tandis que son père fait dresser le contrat; je vais chez moi faire tout préparer pour la recevoir ce soir; car ce soir tu ne coucheras pas ici.

## SCÈNE XIV.

NÉRINE.

Cela n'est pas encore si sûr, et vous en serez pour vos préparatifs, ou Nérine...

## SCÈNE XV.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Ah! ma chère Nérine, que je suis heureux!

NÉRINE.

Oh! pour cela, vous êtes d'un bonheur,... mais d'un bonheur qui ne se peut comprendre.

VALÈRE.

Tu me l'avais bien dit, que jamais ils ne s'accorderaient.

NÉRINE.

Peste! je suis infaillible.

VALÈRE.

Dis-moi, l'adorable Julie est-elle instruite de tout? La trouverai-je chez Dorimène? A-t-on prévenu M. Géronte en ma faveur?... Mais quoi! tu ne me réponds rien!

NÉRINE, apercevant Julie en pleurs.

Voilà Julie; regardez-la.

## SCÈNE XVI.

VALÈRE, JULIE, NÉRINE.

VALÈRE.

Ciel! que vois-je? Julie en pleurs!

JULIE.

Ah! Valère! je suis au désespoir, mon père me livre entre les mains d'Argante.

VALÈRE.

Que me dites-vous? Quoi! Dorimène, qui vient de m'écrire, m'aurait trompé! et son mariage avec Argante...

NÉRINE.

Ne se fait plus, et c'est Julie qu'il épouse.

JULIE.

Il vient tout présentement de me demander à mon père.

VALÈRE.

Et vous, Mademoiselle, qu'avez-vous dit?

JULIE.

J'ai pleuré.

NÉRINE.

Belle ressource! ne pouviez-vous pas au moins lui dire, que vous aimiez mieux un couvent? Et n'est-ce pas là la première chose, qui, dans le désespoir, se présente à l'esprit d'une fille?

JULIE.

Je n'en ai pas eu la force.

VALÈRE.

Et vous aurez celle de lui obéir, et de me donner la mort?

JULIE.

Non, Valère, et si ma tante ne peut me garantir de ce malheur, je mourrai la première.

NÉRINE.

Fort bien: vous allez l'un et l'autre au plus sûr, et si vous m'en croyez, vous vous tuerez tous les deux sur le champ.

VALÈRE.

Ah! Nérine, ne nous accable pas, tache plutôt de nous servir.

NÉRINE.

J'y rêve et je ne trouve rien. Oui, j'aimerais mieux avoir à faire à vingt jeunes gens des plus mutins, qu'à deux vieillards faits comme M. Géronte et M. Argante. J'avais compté sur leur avarice,..... ma foi, j'y compte encore. Oui, vive Nérine, cela réussira : le père de Mademoiselle ;... mais je l'entends tousser : laissez-moi faire, et allez m'attendre chez Dorimène, vous saurez bientôt de mes nouvelles.

## SCÈNE XVII.

GÉRONTE, NÉRINE.

GÉRONTE.

Eh bien ! Nérine, que dit ma fille de son mariage ?

NÉRINE.

D'abord elle n'en sentait pas tous les avantages; mais à présent, elle m'en parait satisfaite, et je vous assure qu'elle aurait grand tort de ne l'être pas.

GÉRONTE.

Tu m'as toujours paru une fille raisonnable; tu trouves donc que je fais une bonne affaire ?

NÉRINE.

Mais, c'est selon.

GÉRONTE.

Qu'appelles-tu, c'est selon? Sais-tu bien que M. Argante est riche de plus de deux cent mille écus?

NÉRINE.

Mon Dieu! je m'entends bien, et je trouve, comme vous, que votre fille fait un excellent mariage.

GÉRONTE.

Eh bien!

NÉRINE.

Mais vous, Monsieur, je trouve que vous en faites un très-mauvais.

GÉRONTE.

Comment?

NÉRINE.

Vous mariez votre fille, et il ne vous en revient rien?

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? est-ce que tu voulais que je demandasse du retour? Je la marie avec un homme riche, et cela sans débourser un sou.

NÉRINE.

C'est quelque chose.

GÉRONTE.

N'est-ce pas ce que je pouvais faire de mieux?

NÉRINE.

Non, et je prétends qu'il devait vous faire un bon présent.

GÉRONTE.

Tu te moques, Nérine; et jamais on n'a vu qu'un gendre fît un présent à son beau-père.

NÉRINE.

Bon! ne voyez-vous pas tous les jours un frère faire sa fortune en mariant sa sœur?

GÉRONTE.

Cela est vrai.

NÉRINE.

N'êtes-vous pas plus proche parent de votre fille, que si vous étiez son frère?

GÉRONTE.

Tu as raison.

NÉRINE.

Il est donc tout naturel que Julie vous vaille quelque chose.

GÉRONTE.

Ma foi, plus naturel que je ne pensais.

NÉRINE.

N'est-il pas ridicule qu'un honnête homme

prenne la peine de faire de jolies filles, de les nourrir, de les entretenir, de se ruiner pour leur éducation, et le tout pour n'en tirer d'autre profit, que celui de s'en défaire comme d'une mauvaise marchandise ?

GÉRONTE.

Très-ridicule ; et c'est une chose que je me suis dite cent fois à moi-même.

NÉRINE.

D'ailleurs, Monsieur, l'intérêt de votre fille s'y trouve, et l'argent qu'on vous aurait donné eût profité dans vos mains.

GÉRONTE.

Je t'avoue que je suis très-fâché de n'avoir pas fait toutes ces réflexions avant que d'avoir fait dresser les articles. On croit avoir gagné le Pérou en mariant sa fille sans dot, et point du tout : ce n'est dans le fond qu'un mauvais marché.

NÉRINE.

Les articles ne sont rien, le contrat n'est point encore signé. M. Argante adore votre fille, il en passera par tout ce que vous voudrez ; vous n'avez qu'à tenir ferme, c'est moi qui vous en réponds ; tenez, puisqu'il faut tout vous dire, pas plus tard que ce matin, il me disait qu'il donnerait tout son bien pour posséder Julie.

GÉRONTE.

Que me conseilles-tu de lui demander?

NÉRINE.

Cinquante mille écus.

GÉRONTE.

Il ne les donnera pas.

NÉRINE.

Je vous dis qu'il les donnera.

GÉRONTE.

Tu ne sais donc pas que tout a été sur le point de manquer, parce qu'il demandait une somme considérable. Or, juge si un homme qui ne voulait pas de ma fille sans dot, donnera cinquante mille écus pour l'avoir?

NÉRINE.

Oui, Monsieur, il les donnera, vous dis-je : je connais M. Argante; il demandait une dot, vous l'avez refusée, il s'est fâché, et enfin il est revenu; vous lui demanderez cinquante mille écus, il vous refusera, se fâchera et reviendra.

GÉRONTE.

Sais-tu bien, Nérine, que je n'ai jamais entendu personne si bien raisonner?

NÉRINE.

C'est que j'ai toujours bien vu que vous ne

pouviez pas laisser aller votre fille à moins de cinquante mille écus.

GÉRONTE.

Maintenant je le vois bien aussi, moi; oh! oh! M. Argante, à votre âge il vous faut de jeunes héritières. Ah! parbleu! vous les paierez. Adieu, Nérine, je te suis obligé, et vais tout de ce pas songer au biais qu'il me faut prendre pour cette affaire.

## SCÈNE XVIII.

NÉRINE.

Et nous, songeons à fortifier notre batterie. M. Géronte voit tous les jours une certaine Araminte, qui n'a point d'autre métier que celui d'épouser de vieilles gens. Monsieur Argante est homme à prendre vivement l'alarme. Voilà précisément ce qu'il me faut: mais le voici lui-même qui vient fort à propos se présenter à mes filets.

## SCÈNE XIX.

ARGANTE, NÉRINE.

NÉRINE, feignant de ne le point voir.

Ah! ma charmante maîtresse, M. Argante vous épouse sans dot! Voilà un effort qui fait

honneur à vos charmes : plût au ciel qu'il ne fît point de tort à votre fortune !

ARGANTE, à part.

Que dit-elle de la fortune de Julie ?

NÉRINE.

On devrait bien faire un exemple de ces cajoleuses de vieillards, qui enlèvent le bien des familles à la faveur de certains mariages faits je ne sais comment.

ARGANTE, à part.

Il y a là-dessous quelque chose.

NÉRINE, continuant.

M. Argante ne sait pas pourquoi votre père ne vous donne rien.

ARGANTE, se montrant tout à coup.

Tu le sais : dis-le moi.

NÉRINE.

Eh ! Monsieur, qui vous croyait si près d'ici ?

ARGANTE.

Nérine, tu sais quelque chose des affaires de M. Géronte ?

NÉRINE.

Moi, Monsieur !

ARGANTE.

Oui ; toi, ne me cache rien... je t'ai eu-

tendue parler tout bas de M. Géronte et de certaines cajoleuses....

NÉRINE.

Je disais qu'il y a dans le monde certaines femmes qui ont un talent tout particulier pour gagner le cœur des vieilles gens.

ARGANTE.

Mais quel rapport cela a-t-il avec les affaires de M. Géronte ? Est-ce qu'il serait homme à se laisser duper par quelqu'une de ces créatures ?...

NÉRINE.

Je ne dis pas cela : mais comme il voit quelquefois une certaine Araminte...

ARGANTE.

Lui ! Araminte ? cette femme qui est déjà veuve de trois maris ? Ah ! ma chère Nérine, je suis trahi ; je la connais, et jamais monsieur Géronte ne lui échappera. Je suis vendu, Nérine, et voilà un coup qui m'assomme.

NÉRINE.

Tout ce que je vous dis, Monsieur, n'est qu'une conjecture.

ARGANTE.

Diable ! une conjecture qui n'est que trop véritable. Je ne suis plus surpris s'il n'a voulu rien assurer à sa fille ; oui, Nérine, il épou-

sera Araminte, et elle lui fera des enfans.

NÉRINE.

Oh! Monsieur, elle est trop honnête femme pour cela; mais tout ce que pouvez faire pour vous mettre l'esprit en repos, c'est d'exiger de M. Géronte qu'il vous donne cinquante mille écus, lesquels seront au moins à couvert de tout fâcheux accident.

ARGANTE.

C'est bien aussi ce que je prétends faire, et je vais tout de ce pas lui proposer la chose. Oh! parbleu! M. Géronte, puisque vous voulez vous marier avant de mourir, il vous en coûtera cinquante mille écus, ou point d'affaires.

NÉRINE.

Mais au moins, Monsieur, gardez-vous bien de parler d'Araminte.

ARGANTE.

Ne crains rien.

## SCÈNE XX.

NÉRINE.

Voila mon stratagème en bon train; je me fais d'avance un plaisir de voir mes deux corsaires aux prises; mais les voici tous deux, et je vais bien rire.

## SCÈNE XXI.

GÉRONTE, ARGANTE, NÉRINE.

GÉRONTE, d'une voix tranquille.

Ah! Monsieur, j'allais chez vous pour....

ARGANTE, d'un ton de voix brusque.

Et moi, je viens pour...

GÉRONTE.

Vous parler...

ARGANTE.

Vous entretenir...

GÉRONTE.

Au sujet..

ARGANTE.

De mon mariage...

GÉRONTE.

De votre mariage avec ma fille...

ARGANTE.

M. Géronte...

GÉRONTE.

M. Argante...

ARGANTE.

Quand on prend une femme...

CÉRONTE.

Quand on donne sa fille...

ARGANTE.

Ce n'est pas...

CÉRONTE.

Croyez-vous que ce soit...

ARGANTE.

Pour le seul plaisir...

CÉRONTE.

Seulement pour...

ARGANTE.

D'avoir des enfans ?...

CÉRONTE.

Être grand-père ?....

ARGANTE.

Ainsi donc...

CÉRONTE.

C'est pourquoi...

ARGANTE.

Oh ! faites-moi l'honneur de m'écouter.

CÉRONTE.

Faites-moi celui de m'entendre.

ARGANTE.

On voit tous les jours des pères se remarier....

CÉRONTE.

Ou vous vous les jouez des maris se ruiner pour complaire aux pour leurs femmes.

ARGANTE, en même.

Bon!...

CÉRONTE.

Et un mot....

ARGANTE.

Je venais vous dire....

CÉRONTE.

J'allais vous déclarer....

ARGANTE.

Que je ne prendrai point votre fille....

CÉRONTE.

Que je ne donnerai point ma fille....

CÉRONTE ET ARGANTE, ensemble.

A moins de cinquante mille écus.

(Ils reculent tous les deux, et restent quelque tems à se regarder sans rien dire.)

NÉRINE, sur les ailes du théâtre.

Les voilà comme deux termes.

ARGANTE, à Nérine.

C'est Araminte qui l'oblige à me faire cette demande. (*A Géronte.*) Vous prétendez que moi, qui prends votre fille, je vous donne 50,000 écus?

GÉRONTE.

Vous voulez que moi, qui vous accorde ma fille, je vous donne 50,000 écus, après être convenu que je ne vous donnerais rien?

ARGANTE.

Si vous aviez voulu m'écouter, vous sauriez que j'ai fait mes réflexions.

GÉRONTE.

Et moi, les miennes.

ARGANTE.

Mais voyez un peu, je vous prie, quelle comparaison! et s'il y a quelque pays au monde où l'on donne de l'argent à un homme pour épouser sa fille?

GÉRONTE.

Je ne sais ce qui se pratique dans les autres pays : mais ma fille ne sortira pas de ma maison qu'on ne me remette 50,000 écus.

ARGANTE.

Dont vous disposerez comme il vous plaira.

GÉRONTE.

Comme vous ferez de ma fille tout ce qu'il vous plaira, dès qu'elle sera votre femme.

ARGANTE.

C'est-à-dire que vous voulez cette somme en nantissement pour mademoiselle votre fille?

CÉRONTE.

Vous appellerez cela tout comme vous voudrez ; mais ce que je sais bien, c'est que vôtre intérêt s'y trouve, et que vous devriez m'en prier.

ARGANTE.

Moi, je devrais vous prier de prendre 50,000 écus ?

CÉRONTE.

Oui, Monsieur, ce sera moins un don qu'un dépôt, qui vous revîendra comme le reste.

ARGANTE.

Pour le coup, M. Géronte, je ne puis plus y tenir ; je vous entends ; il vous faudrait 50,000 écus, pour..... Mais il suffit, vous savez mes sentimens, et je m'en tiens à ma proposition.

CÉRONTE.

Et moi à la mienne.

NÉRINE, à part.

Voilà ma belle maîtresse en vente pour la somme de 50,000 écus.

ARGANTE, à Nérine.

Eh bien ! Nérine, que dis-tu du procédé de M. Géronte.

NÉRINE.

Que tout ce qu'il fait n'est que pour se

dispenser de donner les 50,000 écus, et qu'il n'y a qu'à tenir ferme.

ARGANTE.

Vous me mettez le pied sur la gorge, M. Géronte, parce que j'ai le malheur d'aimer Julie; mais.... Adieu.

GÉRONTE.

Je suis votre serviteur.... Il reviendra.

ARGANTE, revenant.

M. Géronte..... Vous allez vous en repentir.

GÉRONTE.

A la bonne heure.

ARGANTE.

Vous ne savez pas que j'ai un mariage tout prêt?

GÉRONTE.

Ce sont vos affaires.

ARGANTE.

Que je puis laisser là votre fille.

GÉRONTE.

Vous êtes le maître.

ARGANTE.

Et qui plus est, epouser votre sœur.

GÉRONTE.

Ma sœur!

ARGANTE.

Oui, votre sœur; et voilà M. Subtil, mon fidèle notaire, qui pourra vous en dire des nouvelles.

NÉRINE, à part.

Et nous, allons avertir Dorimène de ce qui se passe.

## SCÈNE XXII.

GÉRONTE, ARGANTE, M. SUBTIL, M. COURTELIGNE.

M. SUBTIL, à Argante.

Voici, Monsieur, votre contrat avec Dorimène.

M. COURTELIGNE, à Géronte.

Je vous apporte, Monsieur, le contrat de votre fille avec M. Argante.

TOUS LES DEUX à la fois.

Il n'y manque que le seing des parties contractantes.

GÉRONTE.

Dites-moi, M. Argante, est-ce là le procédé d'un honnête homme, d'avoir deux contrats de mariage à la fois?

ARGANTE.

Dites-moi, M. Géronte, est-ce là l'action

d'un gentilhomme d'embarquer les gens à se moquer d'eux, et de leur faire acheter votre fille plus cher qu'une charge de secrétaire du roi?

GÉRONTE.

Les trente mille livres de rente de ma sœur vous ont donné dans la vue, monsieur Argante; mais vous n'en êtes pas encore où vous croyez; c'est elle que je vois, et je m'apprête à lui bien laver la tête.

## SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DORIMÈNE, JULIE.

ARGANTE, à part.

Julie est avec elle: fermons les yeux.

GÉRONTE, à Dorimène.

Oh! parbleu, Madame, on vient de m'apprendre de belles choses.

DORIMÈNE.

De quoi s'agit-il, mon frère?

GÉRONTE, à part, à Dorimène,

Comment, ma sœur, vous ne vous contentez pas de ne rien faire pour votre nièce; il faut encore que vous nous fassiez manquer notre fortune en épousant M. Argante?

# PERSONNAGES.

M. ORGON.
Mme ORGON.
LUCINDE, leur fille, femme de Dorante.
DORANTE.
FRONTIN, valet de M. Orgon.
LAURETTE, suivante de Lucinde.
ARLEQUIN, valet de la ferme de Mme Orgon.
DANSEURS ET DANSEUSES.

La scène est dans l'avenue du château de Mme Orgon, auprès de Paris.

# L'ESPRIT DE DIVORCE,

## COMÉDIE.

Le théâtre représente une allée terminée par un château, et sur le côté on découvre une ferme.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. ORGON, DORANTE.

M. ORGON.

En vérité, Dorante, vous abusez de ma complaisance : vous m'amenez des embouchures du Rhône à Paris, pour y passer quelque tems, et jouir des plaisirs toujours nouveaux et toujours variés qu'on goûte dans cette grande ville ; mais à peine y sommes-nous un mois, que je ne sais sous quel prétexte vous m'engagez à venir à une campagne où vous me promettez mille agrémens, et je ne trouve qu'une petite ferme où toute commodité nous manque, et où nous ne saurions même profiter des plaisirs champêtres : je ne comprends rien à ce procédé. Je n'imagine pas quel dessein....

DORANTE.

Ce séjour vous déplaît; vous vous y trouvez mal logé; vous vous y ennuyez déjà : et moi, tout ici m'enchante. Je préfère cette maisonnette à un palais. La proximité seule, l'aspect du château que vous voyez....

M. ORGON.

Ce château n'a rien de commun avec notre logement; il paraît fort agréable; les dehors en sont rians, mais nous n'y sommes pas.

DORANTE.

Il est vrai; mais quel plaisir d'en être si proche?

M. ORGON.

En effet, être fort mal à son aise à la porte d'une belle maison, cela est fort consolant.

DORANTE.

Oui, lorsque cette maison renferme tout ce qu'on adore; lorsque par la petite incommodité qu'on se procure on espère la douceur de voir, d'entretenir ce cher objet, et peut-être le bonheur de s'introduire dans la même demeure.

M. ORGON.

Ah! ah! monsieur mon gendre, je vous entends : vous aimez une belle qui y est renfermée. Vous vous consolez donc avec une maîtresse du divorce que l'on vous a con-

traint de faire avec Lucinde ? Le violent chagrin que cette séparation vous causait est enfin dissipé : aussi vous l'aviez pris sur un ton qui ne pouvait durer : jamais époux fut-il aussi triste que vous d'être éloigné de sa femme ?

DORANTE.

Hélas !

M. ORGON.

Pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais eu de joie aussi parfaite que celle que j'ai ressentie lorsque j'ai quitté madame Orgon, et que notre séparation a été bien faite et bien cimentée. « Je ne comprends pas » même comment j'ai pu vivre si long-tems » avec elle. Jamais humeur fut-elle égale à » la sienne ? La bizarrerie, le caprice, la » hauteur, la jalousie, sont ses moindres dé» fauts : l'envie la déchire, et l'avarice la » dévore. Valets, enfans, mari, elle con» trôle tout, elle désespère tout ; personne » n'est à couvert de ses reproches et de ses » invectives. Elle ne cesse de crier, de que» reller, de tempêter. Elle n'a jamais ressenti » la douceur de vivre une heure en paix avec » qui que ce soit ; et enviant cette satisfac» tion à quiconque en jouit, elle n'oublie » rien pour l'en priver ; c'est là sa plus chère » occupation, c'est sa passion dominante, » et elle n'a pas de plus grand plaisir que

» lorsqu'elle est parvenue à désunir des per-
» sonnes qui vivaient en bonne intelligence,
» surtout si ce sont des époux. »

DORANTE.

Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pu la supporter. Ce qui m'étonne, c'est que Lucinde puisse vivre avec elle. Car enfin Lucinde est bien éloignée d'un caractère pareil.

M. ORGON.

Vous n'en parlez pas en mari, ou en homme qui en soit détaché.

DORANTE.

Et croyez-vous que je sois capable de changer? Non; je ne vous ai engagé à faire le voyage de Paris qu'afin que vous m'aidassiez à gagner cette chère épouse. Mais j'ai appris peu de jours après notre arrivée que madame Orgon la retenait à la campagne. Enfin j'ai découvert que c'est ce château qu'elle habite, et je me suis pratiqué ce petit logement dans son voisinage, pour tâcher de la voir et de renouer avec elle.

M. ORGON.

Qu'entends-je? Quoi! Ma femme est ici! Quoi! vous me conduisez tout auprès d'elle! On ne joue point un pareil tour à un homme qui s'est en toute occasion déclaré votre ami. « Je savais bien que madame Orgon était

» venue à Paris pour recueillir la succession » d'une parente, et qu'elle y avait fixé son » domicile pour vous priver à jamais de sa » fille : mais comme dans Paris on peut être » aussi loin de ceux qui nous déplaisent que » si l'on en était à cent lieues, je n'ai pas » hésité à vous y suivre ; je ne m'attendais » pas à une pareille trahison. » C'en est fait, je pars au plus vite, et vais prendre la poste, pour m'en retourner en province. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mais pour moi, je fuis ; je tremble quand je songe au péril où vous m'exposez ; adieu, adieu.

DORANTE, retenant Orgon qui veut s'en aller.

Un moment, s'il vous plaît ; ne prenez pas l'alarme si vite. Eh bien ! vous ne verrez pas madame Orgon ; mais ayez pitié du plus malheureux des époux ; que dis-je, du plus infortuné des amans ! Oui, j'adore Lucinde : j'ai fait de vains efforts pour l'oublier ; mon bonheur dépend de me réunir avec elle. Ses cruautés à mon égard n'ont fait que redoubler ma flamme. Je me dis sans cesse qu'elles n'ont été causées que par les injustes soupçons que sa mère lui a fait concevoir de mes prétendues infidélités ; et j'ose me flatter que si je puis la convaincre de mon innocence et de ma tendresse, elle me rendra toute la sienne, et fera cesser une séparation qui fait peut-être son supplice, comme elle fait mon tourment.

M. ORGON.

« Pour moi je serais trop fâché de con-
» vaincre la mienne de ses injustices, si cela
» devait me la ramener. »

DORANTE.

« Enfin je n'espère qu'en vous. Vous avez
» commencé mon bonheur en unissant Lu-
» cinde avec moi ; achevez-le en me la ren-
» dant. »

M. ORGON.

Votre état me fait pitié. Mais, mon cher Dorante, que puis-je pour vous et pour elle?

DORANTE.

Consentez à la voir; tâchez de la convaincre de mes sentimens, et n'oubliez rien pour la rendre à son époux. Qui peut mieux la persuader qu'un père qu'elle aime? Je vais donner tous mes soins pour ménager cette entrevue à l'insu de notre ennemie.

M. ORGON.

Je ne vois pas comment vous pourrez tromper cette intraitable Argus.

DORANTE.

La justice de mes desseins nous fera sans doute réussir.

M. ORGON.

Je le souhaite et suis prêt à faire tout ce

qu'il vous plaira, pourvu que je ne sois pas exposé à voir ma femme : car, encore une fois, plutôt que de me mettre aux prises avec elle j'aimerais mieux aller...

DORANTE.

On ne vous demande pas un si pénible effort, je prendrai si bien mes mesures, que...

M. ORGON.

Soit. Hâtez-vous. Je m'ennuie furieusement dans ce maudit voisinage ; une frayeur mortelle...

DORANTE.

L'incertitude où je suis ne me permet point de perdre du tems. Mais, allez, il ne faut pas que l'on puisse nous apercevoir ensemble.

## SCÈNE II.

DORANTE.

Je n'imagine pas de voie plus prompte pour avancer mes projets que d'engager la suivante de Lucinde à me servir. J'ai su que Laurette était toujours auprès d'elle. L'attachement que cette fille a pour sa maîtresse lui a fait supporter patiemment les mauvaises humeurs de la mère ; je ne doute point qu'elle ne me serve de son mieux ; elle s'est tou-

servait Lucinde ; je lui plus : cela n'est pas surprenant ; à mon tour je la trouvai fort à mon gré ; et enfin nous nous mariâmes secrètement ; Lucinde fut seule dans notre confidence : mais madame Orgon s'étant aperçue de quelques petites familiarités entre Laurette et moi, pour sauver l'honneur de ma femme, il a fallu tout découvrir. Oh ! admirez l'esprit liant de la bonne dame : elle a été plus outrée de colère en nous trouvant époux qu'elle ne l'était en ne nous croyant qu'amans. En un mot, piquée de notre union, elle m'a renvoyé inhumainement, et ne veut pas consentir que Laurette me suive. Vit-on jamais persécution semblable ?

DORANTE.

Quelle femme ! que je vous plains !

FRONTIN.

Mais, vous, Monsieur, que cherchez-vous ici, s'il vous plaît ? vous êtes-vous égaré de votre route, ou avez-vous affaire à quelqu'un de cette maison ?

DORANTE.

Oui, c'est à Laurette elle-même que je cherche le moyen de parler.

FRONTIN, à part.

A Laurette !

DORANTE.

Oui, mais puisque vous êtes son époux, et domestique de madame Orgon, je puis également vous confier mes secrets et vous prier de parler en ma faveur.

FRONTIN.

Ah! si les grâces que vous attendez de Laurette peuvent être obtenues par l'entremise de son mari, je ne vois rien qui empêche Frontin de s'intéresser pour vous, et je vous fais réparation d'honneur. (*A part.*) Allons, c'est un galant homme. (*Haut.*) Eh bien! de quoi s'agit-il?

DORANTE.

Comment vit Lucinde dans cette solitude? peut-elle s'accoutumer aux bizarreries de sa mère? ne souhaite-t-elle pas de se voir en liberté?

FRONTIN.

Elle ne cesse de déplorer en secret la rigueur de son sort, et ne peut se défendre de reprocher quelquefois à sa mère de lui avoir fait quitter son époux; car si vous l'ignorez, Lucinde est mariée.

DORANTE.

Elle est mariée!

FRONTIN.

Oui, Monsieur, quoique madame Orgon

veuille la faire passer pour fille ; et c'est cette tendre mère qui n'a eu ni repos ni trève qu'elle n'ait brouillé ces deux époux. Il n'est point d'imposture qu'elle n'ait inventée pour cela contre Dorante, c'est le nom de son gendre : je veux croire qu'il était un peu libertin, mais pas le quart de ce qu'on l'accusait.

DORANTE.

Croyez-vous que Lucinde fût bien aise de se rejoindre à cet époux ? croyez-vous qu'elle l'aime ?

FRONTIN.

Elle l'a beaucoup aimé, et l'aimerait encore sans les mauvaises impressions qu'on ne cesse de lui donner contre lui.

DORANTE.

Ainsi elle est convaincue du peu de cas qu'on dit que Dorante fesait d'elle.

FRONTIN.

Cela se peut : et sans doute elle a besoin de toute sa vertu pour n'en prendre pas la vengeance qu'elle en pourrait fort aisément tirer. C'est une jolie femme, au moins.

DORANTE, à part.

Que je suis malheureux ! c'en est fait, elle a de l'aversion pour moi ! ( *Haut.* ) Ah ! Frontin, j'attends tout de tes soins et de ceux de Laurette ; compte qu'il n'y a rien que je

ne fasse pour vous deux, si vous me servez; il faut que je sois entièrement éclairci de ce qui se passe dans le cœur de Lucinde, que je sache quels sont ses secrets sentimens pour son époux, quel sera le destin d'un malheureux qui l'adore, et qui ne cherche qu'à lui en donner les marques les plus sincères.

FRONTIN.

Quelle que soit sa façon de penser pour Dorante, je suis bien sûr que le malheureux dont vous parlez fera fort bien d'aller dissiper son mal ailleurs, et de perdre de vue un projet si extravagant; il n'y a rien là à faire pour lui, et je vous déclare net que ni ma femme ni moi ne nous aviserons pas de servir ses folles idées.

DORANTE.

Mon cher Frontin, laisse-toi toucher.

(Il lui présente une bourse.)

FRONTIN.

Oubliez-vous, Monsieur, que je suis marié, et que je ne dois pas donner d'atteinte à des nœuds où je suis engagé? Moi! j'irais travailler à séduire une brave et honnête dame, afin d'autoriser ma fidèle moitié à la séduction? non, s'il vous plaît: apprenez à me connaître et à respecter ma vertu, si vous ne respectez pas celle de ma maîtresse.

DORANTE, prenant la bourse.

Je t'obéis : mais je saurai trouver le moyen de te faire accepter les marques d'une juste reconnaissance.

FRONTIN.

Ne parlez plus sur ce ton, ou vous perdrez mon secours.

DORANTE.

Eh bien! soit.

FRONTIN.

Voyons donc ce qu'il faudra faire pour tromper cette maudite marâtre; car elle est pour sa fille tout au moins... Mais j'aperçois Laurette.

DORANTE.

Elle vient fort à propos pour consulter sur les moyens...

FRONTIN.

Je ne songe en la voyant qu'à l'ordre barbare par lequel on veut me séparer de cette chère poulette.

## SCÈNE IV.

DORANTE, LAURETTE, FRONTIN.

FRONTIN, à Laurette.

Eh bien, ma chère Laurette, madame Orgon sera-t-elle inflexible? N'y a-t-il point d'espoir qu'elle?...

DORANTE, à Laurette.

Enfin, tu me revois, Laurette, dans l'impatience...

LAURETTE, à Dorante.

Quoi! c'est vous, Monsieur! quel sujet vous amène en ces lieux?

FRONTIN, à Laurette.

Faudra-t-il que je te quitte si inhumainement?...

LAURETTE, à Frontin.

Madame Orgon est toujours dans une colère!...

DORANTE, à Laurette.

Ne pourrai-je trouver le moyen de voir Lucinde, et de la convaincre du fidèle amour?...

LAURETTE, à Dorante.

Je ne sais par quelle voie..

FRONTIN, à Laurette.

Quoi! ne consentiras-tu pas à me suivre, et à fuir de ce maudit château plutôt que de me perdre?

LAURETTE, à Frontin.

Je le voudrais, mais il faut du moins attendre que...

DORANTE, à Laurette.

Prends pitié du malheureux état où je suis:

je ne saurais plus vivre si Lucinde ne consent qu'une tendre réunion...

LAURETTE, à Dorante.

Elle est si cruellement obsédée par sa mère, que...

FRONTIN, à Laurette.

Songe que je suis prêt à mourir, s'il faut me séparer de toi.

DORANTE, à Frontin.

Un peu de patience, Frontin : laisse-moi m'expliquer ; tu parleras ensuite.

FRONTIN, à Dorante.

Mes affaires, Monsieur, sont bien aussi pressées que les vôtres.

DORANTE.

Songe qu'en avançant les miennes tu travailles pour toi ; que si je puis remplir mes désirs par ton secours et le sien (*montrant Laurette*), je vous mettrai aussitôt tous deux en état de vivre à jamais ensemble, et à votre aise.

LAURETTE, à Dorante.

Je vous suis obligée, Monsieur.

FRONTIN, à Dorante.

Puisque votre sort est si fort lié avec le nôtre, agissons donc pour vous.

LAURETTE, à Dorante.

Que puis-je pour votre service? Vous devez être persuadé que je n'ai pas changé à votre égard, que je ne cesse de parler pour vous à Lucinde, et de combattre les mauvais raisonnemens de madame Orgon.

DORANTE, à Laurette.

Quel est le fruit de tes soins? Lucinde conserve-t-elle pour moi quelques sentimens favorables?

LAURETTE.

N'en doutez point : mais elle est si fort prévenue!

DORANTE.

Je ne veux point me présenter devant elle, que je ne sois pleinement instruit de ses secrets, et qu'on ne lui ait fait voir mon innocence.

FRONTIN.

Faut-il tant de précaution avec sa femme? un mari n'est-il pas le maître?

LAURETTE.

Vraiment, je te le conseille! Monsieur a raison; sa délicatesse est la preuve et le fruit d'un véritable amour; une épouse vertueuse a-t-elle moins de droit d'inspirer de tels sentimens qu'une maîtresse volage et perfide?

DORANTE.

Tu dis vrai, Laurette : non, la maîtresse la plus tendre et la plus fidèle ne saurait mériter autant d'égards qu'une épouse. Lucinde est tout pour moi, et, je me fais gloire de l'avouer, c'est son cœur où j'aspire : point de réunion, si l'amour ne nous rapproche.

FRONTIN, à part.

Le pauvre homme !

LAURETTE, à part.

O miracle de l'hymen !

DORANTE, à Laurette.

Apprends donc que M. Orgon est en ces lieux avec moi ; que je l'ai porté à me suivre dans l'espoir qu'il pourrait ménager l'esprit de sa fille, la détromper à mon égard, et travailler à me la rendre. Toute la grâce que je demande, c'est d'engager Lucinde à cette entrevue : c'est de là que dépend tout mon bonheur.

LAURETTE.

Cela ne me paraît pas bien difficile. Lucinde est si bien née, elle chérit si tendrement son père, qu'elle hasardera tout pour le revoir. Dans la prévention où elle est contre vous, elle consentira bien plus facilement à l'entendre qu'à vous parler.

FRONTIN.

C'est bien dit : travaillons à rétablir dès aujourd'hui le mariage de Monsieur et le mien ; nous avons lui et moi deux motifs différens qui reviennent au même : il y a long-tems qu'il est absent de sa femme, et il n'y a pas long-tems que tu es la mienne.

LAURETTE.

Oui, je veux que dès ce soir même, à l'entrée de la nuit, cette entrevue se fasse : le soleil commence à baisser, il n'y a pas long-tems à attendre ; laissez-moi faire : je me charge d'amener Lucinde au rendez-vous, dans cette allée.

FRONTIN.

Et moi, M. Orgon.

DORANTE.

Je suis au comble de la joie ! mais...

FRONTIN.

J'aperçois madame Orgon.

LAURETTE, à Dorante.

Fuyez : ce serait tout perdre.

DORANTE, en s'en allant.

J'attends tout de votre promesse.

## SCÈNE V.

Mme ORGON, LAURETTE, FRONTIN.

Mme ORGON, à Frontin.

Comment, maraud, je te retrouve encore avec Laurette !

FRONTIN.

Madame...

LAURETTE.

De quoi avez-vous à vous plaindre ?

Mme ORGON, à Laurette.

De quoi je me plains, coquine ? m'avoir ainsi jouée ! s'être mariée en secret !

FRONTIN.

Il fallait bien le faire en secret, car autrement...

LAURETTE.

Est-ce un crime de s'épouser ?

Mme ORGON, à Laurette.

Oui ; et de quoi vous avisez-vous de vouloir vivre avec un mari, tandis que ma fille et moi n'avons pu supporter le nôtre ?

FRONTIN.

Est-ce notre faute ?

Mme ORGON, à Frontin.

Pas tant de raisonnemens! qu'on détale sans répliquer.

FRONTIN.

Laissez-moi du moins emmener ma femme avec moi.

Mme ORGON, à Frontin.

Scélérat! après avoir séduit une fille à qui j'inspirais tous les jours l'horreur du mariage, tu oses encore..... va-t'en, te dis-je, ou crains...

LAURETTE.

Mais, Madame...

Mme ORGON, à Laurette.

Taisez-vous. (*A Frontin.*) Si tu t'avises jamais de remettre le pied à trois lieues à la ronde...

FRONTIN.

Eh bien! l'on s'en va. On est trop heureux de s'éloigner de vous Adieu, ma pauvre Laurette. (*A part.*) Allons plutôt travailler à parer le coup, et à nous venger en servant Dorante.

## SCÈNE VI.

### Mme ORGON, LAURETTE.

Mme ORGON.

Ne devrais-tu pas rougir de honte d'une telle action? Épouser un valet!

LAURETTE.

Et qui devais-je épouser? Un marquis?

Mme ORGON.

Ne pouvais-tu rester fille?

LAURETTE.

Ne vous êtes-vous pas mariée, vous? Pourquoi trouvez-vous mauvais que les autres en fassent de même?

Mme ORGON.

Je ne connaissais pas ce que c'était qu'un mari quand j'en ai pris un.

LAURETTE.

Ni moi non plus, et je voulais l'apprendre comme vous.

Mme ORGON.

Mais tu savais combien peu ils valent: mon expérience et celle de ma fille, que tu avais sous les yeux...

LAURETTE.

Oh! c'est là une expérience qu'on est bien aise de faire soi-même. Je ne m'en suis pas si mal trouvée, comme vous voyez, puisque notre union vous a fait envie.

Mme ORGON.

Envie! Elle me fait pitié. Ce que j'en fais n'est que pour prévenir les malheurs qui te menacent.

LAURETTE, à part.

Désunir deux époux qui sont d'accord, pour prévenir leurs brouilleries, quelle charité!

Mme ORGON.

Tu n'aurais qu'à vivre encore quelque tems avec Frontin, pour être convaincue qu'il n'y a rien de pire que les maris, et que de tous les maux c'est le plus affreux.

LAURETTE.

Je gagerais que le vôtre dit qu'une femme est un mal encore plus terrible.

Mme ORGON.

Insolente! Est-ce que tu prends son parti?

LAURETTE.

Dieu m'en préserve!

Mme ORGON.

Un homme qui n'était jamais à ses affaires; qu'on voyait à toutes les promenades, à tous

les spectacles, à tous les divertissemens ; un homme qui donnait des repas chez lui ; des fêtes à des dames !

LAURETTE, à part.

Ah ! qu'il y aurait de ménages divisés, si on se séparait pour si peu de chose !

Mme ORGON.

Que dis-tu ?

LAURETTE.

Je ne puis assez condamner une conduite si extraordinaire.

Mme ORGON.

Un homme enfin qui a marié sa fille contre ma volonté, et qui a fait choix d'un gendre qui lui ressemble en tout.

LAURETTE.

Quel meurtre !

Mme ORGON.

Ah ! ma fille, que je me sais bon gré de t'avoir donné pour ton époux toute l'aversion qu'il mérite.

LAURETTE.

Voilà ce qui s'appelle une bonne mère !

Mme ORGON.

Sans doute. Et qu'aurait-elle fait avec un monstre tel que Dorante ?.... Mais elle tarde bien à venir ! Elle m'avait assuré qu'elle allait

me rejoindre dans cette allée, et cependant elle ne paraît pas. Va voir où elle est restée, et dis-lui que je l'attends.

LAURETTE.

J'y cours. (*A part.*) Mais pour la disposer à faire ce qu'il faut pour son bonheur.

## SCÈNE VII.

### Mme ORGON.

Non, je ne comprends pas comme on peut se résoudre à se donner un maître, à s'assujétir à tous les caprices d'un homme, à lui livrer son bien, sa personne, ses volontés et son repos! Mais ce que je comprends encore moins, c'est que l'on puisse passer des années entières dans un si triste esclavage; qu'il y ait tant de personnes qui aiment mieux languir toute leur vie sous un joug si horrible, que de le secouer! Heureusement j'ai brisé le mien, celui de ma fille; et je croirais rendre le plus grand service à tous les gens de ma connaissance, de briser le leur. Que je hais mon mari et mon gendre! La haine que j'ai pour eux va jusqu'à me faire abhorrer tous ceux qui portent le nom d'époux. Mais enfin voici Lucinde.

## SCÈNE VIII.

### Mme ORGON, LUCINDE.

Mme ORGON.

LAURETTE vous a-t-elle dit que je m'impatientais de votre retardement? Je viens de l'envoyer...

LUCINDE, d'un air mélancolique.

Non, ma mère, je ne l'ai point vue. Nous aurons pris sans doute des chemins différens.

Mme ORGON.

Faudra-t-il toujours vous voir plongée dans cette mélancolie? La beauté de cette campagne, la tranquillité dont vous y jouissez, ne peuvent-elles influer sur votre humeur, et laisser lire dans vos yeux la satisfaction que vous devez avoir dans l'ame? Car en quoi vous manque-t-il? On ne songe qu'à prévenir vos souhaits, on ne vous refuse aucun plaisir. Ce séjour vous déplaît-il? je vous reviendrai à Paris.

LUCINDE.

C'est moi, ma mère, qui vous ai demandé à venir à la campagne, et je m'y trouve encore mieux qu'ailleurs. Mais peut-on goûter du contentement dans la situation où je suis? Une femme séparée est-elle capable du moindre plaisir? Je n'ai pu vivre dans l'état que

j'avais embrassé ; n'est-ce pas là un éternel sujet d'ennui et de chagrin !

Mme ORGON.

Quoi ! vous regrettez votre époux ! Vous ne bénissez pas le ciel de vous avoir éloignée de lui ! Avez-vous oublié les tours cruels qu'il vous a faits ? ses emportemens, ses folles dépenses, ses infidélités ? Doutez-vous encore de son mépris et de sa haine ?

LUCINDE.

Je ne vous cache point que je n'aie besoin de faire agir de si puissans motifs pour prévenir le désespoir où je me livrerais sans cela. Je vous avoue même que, lorsque je me rappelle tout ce qui s'est passé, je ne puis m'empêcher de me repentir d'avoir montré une si prompte obéissance à vos conseils. Peut-être que, si j'avais eu pour Dorante un peu plus de complaisance, je l'aurais ramené à son devoir ; la douceur et la soumission peuvent bien plus sur les cœurs que la hauteur et les emportemens.

Mme ORGON.

Quel pitoyable raisonnement ! Une femme sera donc faite pour souffrir le dérangement et les caprices de son époux ? Quelle extravagance ! Eh bien ! allez vous jeter dans ses bras ; faites des avances pour le rappeler. Puisque vous ne sentez pas votre bonheur, partez, allez vous remettre dans cet enfer d'où je vous

ai arrachée. Je ne puis plus souffrir vos reproches, et je me lasse enfin d'avoir tout fait pour vous, et de n'être payée que d'ingratitude.

LUCINDE.

Vous me faites grand tort, ma mère, de m'en accuser. Je sens bien que votre amitié pour moi vous a fait prendre mes intérêts. Je ne me plains point d'avoir perdu Dorante; j'ai pris pour lui les sentimens qu'il mérite. Mais laissez-moi me plaindre d'avoir si mal rencontré, et de n'avoir pu jouir des douceurs que je m'imagine que l'on doit ressentir lorsque deux cœurs prévenus par l'amour, s'unissant par l'hyménée, vivent dans cette mutuelle confiance, dans ces tendres égards, dans ces doux épanchemens qui seuls peuvent procurer des plaisirs sans trouble, sans peine et sans remords.

Mme ORGON.

Chimères que tout cela, ma fille. Le mariage, loin de faire naître des plaisirs si touchans, les bannit à jamais : les époux sont tous défians, brusques, capricieux, dissimulés, perfides et cruels. Défaites-vous de ces visions romanesques : et puisque vous êtes assez heureuse pour avoir recouvré votre liberté, ne songez qu'à profiter d'un sort si doux, sans vous forger des idées folles, et propres seulement à vous tourmenter.

LUCINDE.

Vous avez beau dire, ma mère, je ne me persuaderai jamais que tous les hommes soient ainsi faits. J'ai vu, j'ai connu des femmes qui avaient trouvé ce bien que j'ambitionnais, et que je ne cesserai jamais de regretter.

## SCÈNE IX.

Mme ORGON, LUCINDE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, dans le fond, en riant.

Ah! ah! ah!

Mme ORGON.

Qu'entends-je? qui vient ici nous rire au nez?

LUCINDE.

C'est Arlequin, le valet de cette ferme.

Mme ORGON.

Qu'a donc à rire ce nigaud?

ARLEQUIN, à part.

Ma foi, cela est trop plaisant, ah! ah! ah!

Mme ORGON.

Auras-tu bientôt fini?

ARLEQUIN.

Faites-moi la grâce de m'apprendre si...

Mme ORGON.

De quoi te mêles-tu ?

ARLEQUIN.

Je ne me mêle de rien ; je sais bien ce que je sais.

Mme ORGON.

Eh ! quoi ?

LUCINDE.

Voyons donc !

ARLEQUIN, à madame Orgon.

Apprenez-moi, s'il vous plait, si votre fille est femme ou fille ?

Mme ORGON.

Est-ce que tu l'ignores ?

ARLEQUIN.

Il est vrai que vous dites qu'elle est fille ; et c'est justement pour cela que je vous le demande.

Mme ORGON.

Me crois-tu femme capable d'assurer ce qui n'est pas ?

ARLEQUIN.

Je n'ai garde. Elle est donc fille ?

Mme ORGON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Assurément ?

Mme ORGON.

Tu me fais perdre patience.

ARLEQUIN.

Vous me le jurez?

Mme ORGON.

Je n'y tiens plus. Quelle persécution!

ARLEQUIN tire madame Orgon à part.

Cela étant, permettez que j'aie l'honneur de vous dire deux mots en particulier.

LUCINDE.

Quel est ce mystère?

Mme ORGON.

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Faites retirer Mademoiselle, et je vous conterai tout.

Mme ORGON.

Je n'ai point de secret pour ma fille, tu peux parler devant elle.

ARLEQUIN.

Ceci en doit être un pour elle : c'est un de ces avis que la conscience oblige de donner aux mères avec précaution.

LUCINDE.

Non, quoi que ce puisse être, je ne crains rien; parle; je te pardonne tout d'avance.

fort bien tout ce qui s'y passe, et j'entends le jouvenceau qui lui parle toute la nuit.

LUCINDE.

A moi? Sans doute que tu m'entends aussi?

ARLEQUIN.

Voilà un point qui me passe; j'ai beau ouvrir mes oreilles! vous parlez si bas, vous, que je n'attrape pas le moindre petit mot, et que je ne vous entends pas seulement remuer les lèvres : si ce n'était qu'il n'y a pas d'apparence qu'un homme, qui ne paraît pas fou, parle toute la nuit à quelqu'un qui n'est pas là pour lui répondre, je croirais ma foi qu'il est tout seul.

LUCINDE.

Ne voyez-vous pas, ma mère, qu'il vient nous débiter ses rêves pour des vérités?

ARLEQUIN.

J'étais fort bien éveillé. Il m'empêche bien de dormir, ce diable de nouveau voisin. Voulez-vous que je vous rapporte ses propres paroles, pour vous faire voir que?... Tenez, tantôt il dit : « Ah! ma chère Lucinde, quel » plaisir de me voir enfin si près de vous! » Lucinde! c'est bien vous, je pense. Tantôt il dit : « Comme vous me recevez après un an » d'absence! Croyez que je n'aime et que je » n'ai jamais aimé que vous. » Puis il s'écrie : « Je vais mourir, cruelle Lucinde, si, tou-

» jours obstinée à suivre les impressions » funestes que votre mère vous a données » contre moi, vous n'avez enfin pitié du » malheureux Dorante. »

Mme ORGON, à part.

Dorante !

LUCINDE, à part.

Qu'entends-je !

ARLEQUIN.

Puis il gémit, puis il pleure, et moi je m'attendris à mon tour, et vous querellerais volontiers d'être si cruelle pour ce pauvre misérable. C'est bien la peine d'être avec quelqu'un qui nous aime pour le désespérer !

LUCINDE, à part.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

Mme ORGON.

Quoi ! ma fille, Dorante est en ces lieux ?

LUCINDE.

Ma mère, en vérité, je l'ignore, et vous jure...

ARLEQUIN, à Lucinde,

Quoi qu'il en soit, que vous alliez lui tenir compagnie pour le faire enrager, ou qu'il parle seul comme un possédé, cet homme-là vous aime bien, et je vous en félicite.

LUCINDE, à part.

Ce qu'il me dit serait-il véritable ?

Mme ORGON, à part.

Il y a quelque chose là-dessous. (*A Arlequin.*) C'est assez, Arlequin, tu peux te retirer.

ARLEQUIN.

Vous comprenez donc bien...

Mme ORGON.

Va-t'en, te dis-je, et laisse-nous.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas à badiner : elle a fait la grimace de colère. Ce Monsieur la fâche : allons, allons.

## SCÈNE X.

Mme ORGON, LUCINDE.

Mme ORGON, à part, rêvant.

Ah ! ah ! serais-je jouée ?.... Mais il n'est pas possible que Lucinde...

LUCINDE, rêvant de son côté.

Je ne sais que penser ; je suis dans une inquiétude !...

Mme ORGON, toujours rêvant.

Je ne prends point le change : Dorante a fait faire cette ambassade pour avertir Lucinde

qu'il est ici ; il va chercher sans doute à s'introduire par la petite porte du parc ; et c'est à quoi il faut remédier au plus vite. (*Haut.*) Venez, Lucinde il se fait tard ; il est tems de finir la promenade.

LUCINDE.

Je vous suis.

Mme ORGON, en s'en allant.

Quelle rage si j'étais leur dupe !

## SCÈNE XI.

LUCINDE.

SERAIT-IL possible que Dorante vînt me chercher en ce lieux, qu'il me rapportât son cœur, qu'il fût touché d'un véritable repentir, et qu'il ne voulût plus désormais vivre que pour moi seule ?

## SCÈNE XII.

LUCINDE, LAURETTE.

LUCINDE.

AH ! ma chère Laurette, sais-tu ce qu'on vient de m'apprendre ?

LAURETTE.

NON : mais je vous cherche partout pour vous dire aussi bien des choses.

LUCINDE

Eh ! quoi ?

LAURETTE.

Sommes-nous en sûreté ici ? Madame Orgon ne peut-elle nous entendre ? ne nous épie-t-elle point ?

LUCINDE

Non, elle vient de rentrer au château.

LAURETTE

Profitons donc du tems de son absence : aussi bien est-ce à peu près l'heure que j'ai fait donner à M. Orgon, qui souhaite fort de vous voir et de s'entretenir quelques momens avec vous.

LUCINDE.

Mon père, dis-tu ?

LAURETTE.

Oui, je n'ai pas cru que vous fissiez difficulté de tromper madame votre mère, pour embrasser un père que vous aimez tant.

LUCINDE.

J'en meurs d'impatience : je ne soupçonnais pas qu'il fût en ces lieux ; on vient seulement de donner lieu à ma mère et à moi de croire que Dorante y avait paru.

LAURETTE.

Eh ! qui peut lui avoir fait une telle trahison ?

LUCINDE.

Il s'est trahi lui-même, si ce qu'Arlequin est venu nous raconter est véritable.

LAURETTE.

Arlequin? le butord! on ne saurait trop se défier des nigauds : ils font plus de mal par bêtise que les plus déliés n'en font par méchanceté.

LUCINDE.

Quoi! Dorante est si près de moi?

LAURETTE.

Eh bien! à quoi vous déterminez-vous? Puisque vous savez que Dorante est dans ces lieux, vous jugez bien qu'il n'y vient que pour vous. Après une telle preuve de son empressement, douterez-vous encore qu'il ne vous aime, qu'il ne souhaite ardemment de se rejoindre à vous? Ne lui rendrez-vous jamais la justice qu'il mérite?

LUCINDE.

Ah! que ne puis-je être convaincue de son innocence! L'excès de mon amour le dédommagerait bientôt de mes injustices! Mais après tant de preuves de ses mépris, de ses trahisons.....

LAURETTE.

Encore une fois toutes ces preuves ne sont que des artifices que votre mère a mis en

usage pour le perdre dans votre esprit. Enfin il vient vous rechercher jusque dans cette retraite, prêt à mourir si vous le rebutez; que peut-il faire de mieux pour sa justification? Quoi! faire près de deux cents lieues pour chercher sa femme, cela n'est-il pas décisif?

LUCINDE.

Hélas!

LAURETTE.

Ah! si vous aviez vu son ardeur, sa crainte, ses transports!...

LUCINDE.

Comment! tu lui as déjà parlé?

LAURETTE.

Apparemment. Un amant ne commence-t-il pas toujours par gagner les bonnes grâces de la suivante de sa maîtresse? Et quoique Dorante soit époux, comme il aime plus que l'amant le plus passionné, il n'oublie pas un point de la forme, et s'y prend comme les amoureux les plus tendres.

LUCINDE.

Tu excuses Dorante avec art; tu le sers bien: mais mon cœur se rappelle sans cesse mille preuves qui combattent tes raisons; en un mot, le bonheur dont tu me flattes est trop doux pour le croire sur de simples apparences.

LAURETTE.

Vous verrez qu'il y a plus que des apparences ; il aime, il saura persuader : écoutez-le seulement, et du moins ne lui refusez pas les moyens de se justifier.

## SCÈNE XIII.

LUCINDE, FRONTIN, LAURETTE.

FRONTIN, à Laurette.

Eh bien ! puis-je faire avancer M. Orgon ? Est-il assez nuit pour l'entrevue ? Lucinde est-elle disposée à le recevoir ?

LAURETTE.

Sans doute.

LUCINDE.

Je l'attends avec empressement, et tout semble nous favoriser.

FRONTIN.

Il est à deux pas d'ici, dans cette autre allée ; je l'entends venir. (*A Laurette.*) Cela ira-t-il bien, et pourrons-nous espérer de réussir ?

LAURETTE.

Je m'en flatte : et si tu m'en crois, tu iras faire venir Dorante tout de suite.

FRONTIN.

Ah ! parbleu ! Madame, on vous apprendra à diviser les maris et les femmes.

LUCINDE, à Frontin.

Ne t'amuse point ; j'ai toujours peur que ma mère ne me détourne.

FRONTIN.

J'obéis : mais restez à cette place, pour qu'on ne vous cherche pas en vain.

## SCÈNE XIV.

LUCINDE, LAURETTE.

LUCINDE.

Toi, Laurette, tu devrais tâcher d'aller retenir ma mère, afin qu'elle ne vienne pas me priver du plaisir que je souhaite.

LAURETTE.

C'est bien dit, j'y cours : mais, au diable! ne l'entends-je pas? oui, ma foi, c'est elle : peut-elle rester un moment en place, sitôt que vous n'êtes pas sous ses yeux?

LUCINDE.

O contrainte effroyable!

LAURETTE.

Dont il faut sortir à quelque prix que ce soit.

## SCÈNE XV.

Mme ORGON, LAURETTE, LUCINDE.

Mme ORGON, à part.

Tout est en bon ordre, et l'on sera bien fin si l'on m'attrape; mais Lucinde ne m'a point suivie! je ne la trouve point : n'attendrait-elle point Dorante? (*Haut.*) Qui est là?

LAURETTE.

Eh! c'est moi.

Mme ORGON.

Avec qui es-tu? est-ce ma fille?

LUCINDE.

Oui, Madame.

Mme ORGON, à Lucinde.

Est-ce ainsi que vous avez marché sur mes pas? qu'avez-vous à faire ici à l'heure qu'il est? allons, rentrez.

LUCINDE, à part.

Ciel!

LAURETTE, à part.

Nous voilà déroutés!

## SCÈNE XVI.

Mme ORGON, LAURETTE, LUCINDE.
M. ORGON, FRONTIN, dans l'enfoncement, derrière Laurette.

FRONTIN, à M. Orgon.

Elle doit être par ici : suivez-moi.

M. ORGON.

Je ne te quitte point.

Mme ORGON, se tournant du côté de M. Orgon.

J'entends quelqu'un de ce côté-là ! ne serait-ce point Dorante qui chercherait ma fille ? Il faut s'en éclaircir, se mettre au fait de tout. Laurette ?

LAURETTE.

Madame....

Mme ORGON.

Accompagnez Lucinde. Vous, ma fille, suivez-la, et passez de ce côté-ci, entendez-vous.

(Elle les fait passer de l'autre côté.)

LUCINDE.

Oui, ma mère, je me retire : ne venez-vous pas ?

Mme ORGON.

J'y serai aussitôt que vous.

M. ORGON, un peu plus avancé.

Quelqu'un parle assez près de nous.

FRONTIN.

C'est apparemment Laurette avec sa maîtresse.

LAURETTE, bas à sa maîtresse, en s'en allant.

Feignons de nous en aller; mais ne nous écartons guère.

LUCINDE, bas.

Je comprends ton dessein : donne-moi le bras.

## SCÈNE XVII.

M. ORGON, Mme ORGON, FRONTIN.

M. ORGON.

Lucinde, êtes-vous là?

Mme ORGON, à part.

Justement, il y avait un rendez-vous. Feignons, et tâchons d'imiter la voix de ma fille.

M. ORGON.

Répondez donc.

Mme ORGON contrefait la voix de sa fille.

Oui, c'est moi qui vous attends.

FRONTIN, à M. Orgon.

Je vous ai bien dit qu'elle n'aurait garde d'y manquer. Toi, Laurette, es-tu là aussi ?

Mme ORGON.

Non, je suis seule.

FRONTIN.

Tant pis.

Mme ORGON, à part.

La masque est du complot !

M. ORGON.

Lucinde, où êtes-vous donc ?

Mme ORGON.

Me voici.

FRONTIN.

Allons faire venir Dorante.

## SCÈNE XVIII.

M. ORGON, Mme ORGON.

M. ORGON, embrassant madame Orgon.

Ah ! ma fille, que cet embrassement me ravit !

Mme ORGON, à part.

Qu'entends-je ? c'est mon mari lui-même ! Ah ! le traître ! il m'a embrassée encore !

M. ORGON.

Mais que je me plains de cette sombre nuit, qui, en me privant de vous voir, me dérobe la moitié d'un plaisir si doux !

Mme ORGON.

Dure nécessité !

M. ORGON.

Eh bien ! ma chère fille, tu renonces à ton père, à ton mari, à toute ta famille; tu leur préfères donc ta folle de mère ? Comment as-tu pu faire pour passer un an avec elle ? Avoue-moi que tu t'es fait de terribles efforts.

Mme ORGON, bas.

Quelle insolence ! parler de moi avec si peu de ménagement, si peu de respect !

M. ORGON.

Mais il est tems qu'ils finissent. Tu dois la connaître à présent, et sentir la perte d'un époux qui t'adore, qui ne respire que pour toi, qui serait déjà mort si l'espoir du raccommodement ne l'avait soutenu, et qui ne vient ici qu'entraîné par la violence de son amour.

Mme ORGON.

J'étouffe.

M. ORGON.

Là, ne me déguise rien : ne serais-tu pas

charmée de fuir l'esclavage où l'on te retient? N'aurais-tu pas quelque empressement à revenir vers Dorante, si tu le croyais fidèle?

Mme ORGON.

Fidèle! lui?

M. ORGON.

Il l'est, ma chère Lucinde, je te le jure; tu peux m'en croire.

Mme ORGON.

Bonne caution!

M. ORGON.

Comme tu parles, ma fille! je ne te reconnais plus. Est-ce que tu t'imagines que je voudrais te tromper? va, je ne pense pas si indignement que ta mère: ne vois-tu pas que tout ce qu'on t'avait dit dans ton enfance de son génie n'est que trop véritable? qu'elle ne se conduit en tout que par caprice, par singularité, par envie et par malice?

Mme ORGON ne feignant plus.

Poursuivez, Monsieur. Voilà donc les leçons que vous venez donner à ma fille?

M. ORGON.

Où suis-je? C'est ma femme!

Mme ORGON.

Oui, vraiment, c'est moi. Tu viens donc

ici pour m'insulter, pour abuser ta fille, pour détruire la paix que nous respirions loin de toi et de ton gendre !

M. ORGON.

Où me suis-je fourré ?

Mme ORGON.

Êtes-vous ruinés tous deux, et venez-vous dans l'espoir d'enlever ce qui me reste ? Mais, ne vous y trompez pas : Lucinde ne veut pas plus de ton cher Dorante, de son indigne époux, que je veux de toi. Fuyez de ces lieux l'un et l'autre, et n'y paraissez jamais.

M. ORGON.

Vous n'avez pas besoin de le redire : croyez que le seul intérêt de ma fille m'a fait tout hasarder pour l'entretenir un moment. Je ne vous demande rien, je ne songe qu'à m'éloigner au plus tôt.

Mme ORGON.

C'est le seul parti que tu dois prendre. Avais-je choisi un séjour si éloigné du tien, pour entendre encore parler de toi, perfide ennemi de mon repos et de celui de ma fille ?

M. ORGON.

Oh ! dites tout ce que vous voudrez ; je vous le permets, et je ne m'en offense pas, pourvu que je puisse m'échapper.

Mme ORGON.

Qui te retient? Tu ne saurais, à mon gré, partir assez tôt.

M. ORGON; en voulant s'en aller, il se jette sur madame Orgon.

J'y cours.... Ne me suit-elle pas?

Mme ORGON.

Est-ce ainsi que tu me fuis?

M. ORGON.

Quoi! je vous retrouverai toujours sur mes pas!

Mme ORGON.

Ne pourrai-je jamais être défaite de lui?

M. ORGON.

Je ne puis me rassurer. La peur que j'ai de la sentir si près de moi me trouble à un point que je ne saurais faire un pas.

Mme ORGON.

Tu es encore-là!

M. ORGON.

Non. Grâces au ciel, j'ai trouvé mon chemin. La belle négociation que j'ai faite!

(Il sort.)

## SCÈNE XIX.

Mme ORGON.

Ah! que je me suis trouvée ici à propos! allons chercher ma fille, et changeons de gite.

(Elle sort.)

## SCÈNE XX.

DORANTE, LUCINDE, LAURETTE.

(Tandis que Mme Orgon s'en va, Lucinde et Laurette entrent d'un côté, et Dorante de l'autre.)

LAURETTE, à Lucinde.

Je n'entends plus rien. Ils se sont sans doute séparés. La scène a été vive autant que je l'ai pu comprendre.

LUCINDE, à Laurette.

Avançons, pour tâcher de retrouver mon père.

LAURETTE.

Tandis que vous allez le rejoindre, moi, je vais voir s'il serait possible de bloquer notre espion.

## SCÈNE XXI.

### DORANTE, LUCINDE.

DORANTE, à part.

J'ENTREVOIS quelque objet qui marche : Serait-ce lui?

LUCINDE.

Il me semble que quelqu'un s'approche... mon père, est-ce vous?

DORANTE, à part.

Qu'entends-je ! ô voix chérie ! (*Haut.*) Non, ce n'est point lui, mais c'est un époux qui a pour vous toute la tendresse du meilleur des pères, et tout l'amour du plus parfait des amans.

LUCINDE.

Dorante.....

DORANTE.

Lucinde.... Ah ! ma chère Lucinde, tirez-moi de l'horrible peine où je suis ! Quel accueil m'allez-vous faire, parlez, et soyez sûre que je vais mourir à vos pieds, si vous n'êtes pour moi dans les sentimens qu'exige la flamme la plus pure et la plus fidèle.

LUCINDE.

Ah! Dorante! puis-je ajouter foi à vos

discours, après l'atteinte cruelle que vous avez portée à ma tendresse ?

DORANTE.

Ne perdrez-vous jamais une idée si funeste ? vous seule avez toujours régné dans mon cœur : ma foi ni mon amour ne se sont jamais démentis ; croyez-en votre père, croyez-en encore plus mes actions, mes transports, l'état déplorable où m'a réduit votre absence, et celui où me livre à votre abord la crainte la plus vive. Examinez ma conduite, vous ne verrez rien qui ne parle en ma faveur ; faites réflexion sur le caractère de madame Orgon, et vous y trouverez tous mes crimes.

LUCINDE.

Que n'est-il vrai, Dorante ! le moment où vous me convaincriez que je me suis abusée serait le plus heureux de ma vie : oui, cruel, je cède malgré moi à un mouvement que je devrais du moins te cacher, mais que la présence et tes protestations, peut-être trompeuses, rendent trop puissant sur mon âme. Oui, je t'aimais, je t'aime encore : l'éloignement n'a point éteint un amour que tes injustices n'avaient point affaibli : pourquoi faut-il que, lors même qu'il semble que tu reviens à moi, je ne puisse me livrer à la douceur que m'inspirerait ton empressement si je le croyais véritable ; si je pouvais penser

qu'il n'est point un effet de ce même caprice, de cette légèreté qui causa notre divorce, et qui sans doute ne te ramène vers moi que pour un tems, que pour me rendre encore sa victime, et que pour réveiller dans mon cœur des transports qui feraient mon bonheur si je pouvais fixer les tiens.

DORANTE.

Je vois que votre prévention est trop forte pour la détruire. Mais quand je serais coupable, pourriez-vous me refuser le pardon que je vous demande! tout vous engagerait à me l'accorder! votre vertu même vous en ferait une loi. Quelque criminel que soit un époux, une femme de votre caractère doit lui tendre les bras, lorsque l'amour le lui ramène; oui, je veux devoir ma grâce à votre générosité, et, s'il se peut, à votre tendresse : le cœur de Lucinde n'est fait que pour sentir leurs douces impressions, et non pour être obsédé d'une haine implacable; je vous ai offensée, puisque vous le voulez; mais songez qu'en me pardonnant vous allez me rendre le plus heureux, le plus fidèle et le plus passionné des époux.

LUCINDE.

Rassurez-vous, Dorante, vous avez toujours possédé mon cœur : mais l'eussiez-vous perdu, vous le regagneriez bien promptement par un amour, ou du moins par un repentir si vif.

## SCÈNE XXII.

Mme ORGON, DORANTE, LUCINDE, LAURETTE, UN LAQUAIS portant un flambeau.

Mme ORGON dans le fond du théâtre, à Laurette.

Quoi, m'échapper à tout moment !

LAURETTE, à madame Orgon.

Vous la retrouverez, consolez-vous.

Mme ORGON.

Que vois-je ! Quoi ! ma fille, je vous surprends de nuit en un lieu écarté, tête à tête avec votre mari ?

LAURETTE, à part.

Voyez le grand malheur !

LUCINDE.

Madame, je n'ai pu y résister : soit qu'il m'ait trahie, soit que vous m'ayez abusée, je vois à mes genoux un mari qui non-seulement s'avoue coupable, mais bien plus, qui me demande pardon de sa faute ; l'aventure est trop singulière, je n'y tiens pas.

DORANTE.

Ah ! quel excès de joie !

LAURETTE.

Je respire enfin.

Mme ORGON.

Vous n'y pensez pas, ma fille : il vous trompe.

LUCINDE.

Non, Madame, la feinte ne peut aller jusque-là.

Mme ORGON.

Il faut vous arracher malgré vous au péril qui vous menace : suivez-moi, Lucinde !

LUCINDE, montrant Dorante.

Non, Madame, voilà qui je dois suivre, et celui avec qui désormais j'ai résolu de vivre et de mourir.

LAURETTE.

Que l'amour satisfait inspire de fermeté !

Mme ORGON.

Ah ! c'en est trop ! allez, fille indigne de moi ; aimez votre mari ; livrez-vous à ce cruel, qui, pour me venger de votre lâcheté, vous fera bientôt souffrir toutes sortes de tourmens. Mais ne comptez trouver avec moi aucune consolation, aucune ressource : je rirai de vos malheurs ; je serai la première à les publier partout ; et je vais de ce pas faire donation de tout mon bien au premier inconnu, qui jurera une haine éternelle pour vous.

LAURETTE.

Belle cause d'exhérédation !

DORANTE.

Ne vous alarmez point, chère Lucinde : mon amour vous garantira de tous les malheurs dont sa colère vous menace.

## SCÈNE XXIII.

Mme ORGON, LUCINDE, DORANTE, LAURETTE, M. ORGON, FRONTIN.

FRONTIN, à M. Orgon.

Un peu de courage ; ne craignez rien ; je vous soutiendrai. Voudriez-vous abandonner votre fille et votre gendre aux périls qu'ils courent ?

M. ORGON, à Frontin.

Non, tu vois bien que je n'ai pas balancé à voler à leur secours sitôt que j'ai entendu les cris de ma femme.

Mme ORGON.

Que vient faire encore ici cet autre monstre ?

M. ORGON.

Vos fureurs, qui s'entendent d'une lieue à la ronde, m'attirent pour voir si l'on ne pourra trouver enfin quelque moyen de vous mettre à la raison.

Mme ORGON.

Me mettre à la raison! je voudrais bien voir celui qui oserait s'en vanter.

LUCINDE, à M. Orgon.

Ah! mon père! je me jette à vos pieds pour vous prier de me pardonner le chagrin que je vous ai causé en fuyant un époux que vous m'avez choisi, et qui vient de se montrer trop digne de ma tendresse.

M. ORGON.

Que je suis charmé, ma fille, de te voir enfin dans les sentimens que tu dois avoir!

Mme ORGON.

Dieux! quel supplice! quel affront! quelle rage!... Laurette, abandonnons-les à leur mauvais destin: viens; tu me tiendras lieu de fille et d'époux.

LAURETTE.

Ne voyez-vous pas que Frontin est venu me chercher?

FRONTIN.

Non, notre bonne maîtresse, vous vous en retournerez seule, s'il vous plaît.

Mme ORGON.

Quoi! je suis trahie de tous côtés! quelle contagion! puisse-t-il t'arriver autant de malheurs que tu en mérites, et que j'en sou-

haite à ma fille, à mon gendre, à mon mari, et enfin à tous les malheureux qui portent le joug du mariage !

M. ORGON.

Des souhaits si extravagans ne peuvent être accomplis.

(Elle sort.)

## SCÈNE XXIV.

M. ORGON, DORANTE, LUCINDE, LAURETTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

En vérité, Messieurs, cela est trop drôle ! notre ferme est toute remplie de ménétriers, de chanteurs, de danseurs : ils disent que vous les avez fait venir de Paris, ils vous cherchent partout avec des flambeaux et des lanternes..... Tenez, ils paraissent déjà là-bas : les voyez-vous ?

DORANTE.

Ils arrivent à propos. Pour mieux nous venger de madame Orgon, il faut que, sous ses yeux même, nous nous livrions à la joie que notre heureuse réunion nous procure.

LUCINDE.

Oui; c'est la seule vengeance qu'il nous convient de tirer d'elle.

M. GRÉGOIR.

Pour moi, je veux danser le premier, et veux vous mettre tous en train.

LAURETTE.

Ne songeons qu'à nous divertir à présent, et à faire crever de dépit le traître *Esprit de Divorce* qui nous avait confondus.

# DIVERTISSEMENT.

(On danse.)

AIR.

Pourquoi contre l'Hymen toujours se déchaîner?
Les vrais plaisirs exempts d'alarmes,
Volent à ses côtés; lui seul les fait régner:
Il triomphe en tous lieux, il fait goûter des charmes
Que l'amour ne donne jamais;
Et du tendre amour même il à tous les attraits.

(On danse.)

# VAUDEVILLE.

UNE CHANTEUSE.

Quand de deux époux désunis
Le premier nœud se renouvelle
Pour eux cette noce nouvelle
Est le plaisir qu'Hymen garde à ses favoris:
Il faut, pour ranimer la force
Des feux qui se sont refroidis,
Avoir fait un peu de divorce.

DORANTE.

Deux cœurs l'un pour l'autre formés,
Et que la sympathie assemble,
Avant qu'Hymen les joigne ensemble.

D'une fidèle ardeur sont toujours enflammés :
Pour conserver toute sa force
A l'amour dont ils sont charmés,
Ils n'ont pas besoin de divorce.

LUCINDE.

Quoiqu'il soit triste de quitter
Un jeune époux que l'on adore ;
Quand un autre amour le dévore,
Il vaut bien mieux le fuir que s'en voir rebuter :
Mais si par là son cœur s'amorce,
Et s'il nous le vient rapporter,
Qu'il est doux d'avoir fait divorce !

M. ORGON.

Pauvre époux, par d'horribles nœuds
Joint à femme qui te contrôle,
Qui toujours gronde et te désole,
Il n'est point de destin ni de joug plus affreux.
A changer si rien ne la force,
Tu ne saurais te rendre heureux
Que par un éternel divorce.

FRONTIN.

Un tendre amant, pour enflammer
Une beauté qui fait la fière,
Et pour la rendre moins sévère,
De ruse quelquefois a besoin de s'armer ;
Il ne peut donner plus d'amorce
A celle qu'il veut enflammer,
Qu'en feignant un peu de divorce.

LAURETTE.

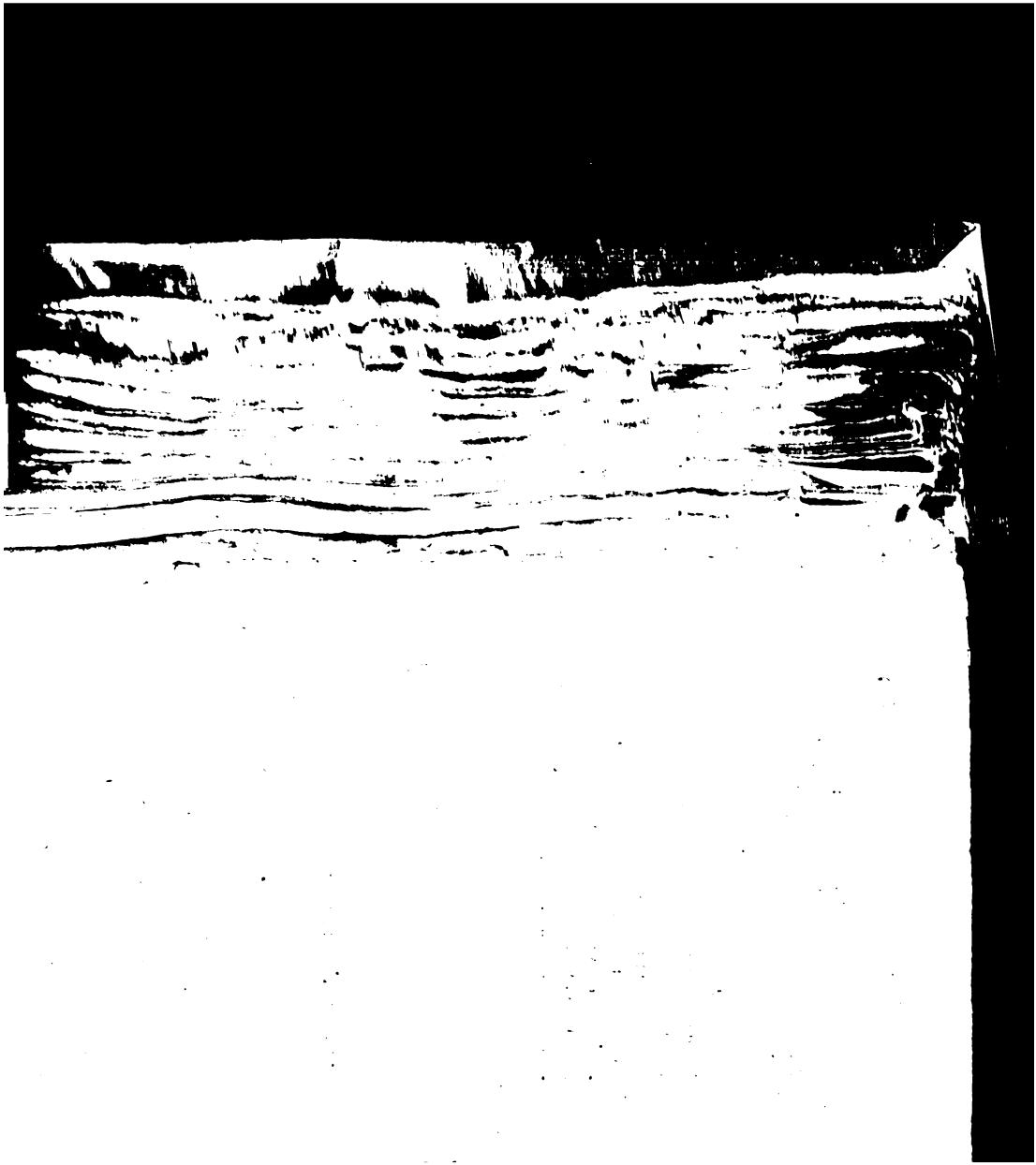
Beaux-esprits, financiers, amans,

Qui courez diverse fortune,
La route a peu près est commune :
Risquez tout, la prudence est peu sûre en ce tems :
A la suivre en vain on s'efforce,
Il vaut mieux qu'avec le bon sens
Vous fassiez un peu de divorce.

ARLEQUIN, au Parterre.

Lorsque certains sons enchanteurs
Partent ensemble après la pièce,
Quelle gloire ! quelle alégresse !
Qu'ils sont rares, hélas ! ces succès si flatteurs !
Mais pour nous donner quelque amorce,
Avec nous, avec nos auteurs
Ne soyez jamais en divorce.

FIN DE L'ESPRIT DE DIVORCE.



# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Notice sur Fuzelier. . . . . 3
Momus Fabuliste, comédie en un acte, par Fuzelier. . . . . 7
L'obstacle Imprévu, comédie en cinq actes, par Destouches. . . . . 81
L'avare Amoureux, comédie en un acte, par d'Aigueberre. . . . . 253
L'Esprit de Divorce, comédie en un acte, par Morand. . . . . 303

FIN DE LA TABLE.

3 6105 113 650 555

NE XIII.

elf[illegible]

ur, si j'aurai t[illegible]

oujours monsieur Belf[illegible]

ORMEUIL.

J[illegible] ps, essuyé bien des pe[illegible]

E[illegible] e : il est d'heureuses veine[illegible]

M. DE PLINVILLE.

M[illegible] jamais eu que du bonheur; eh bien

Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MADAME DE ROSELLE.

Gardez votre bon[illegible]ur; il vous sied à merveille.

DE PLINVILLE.

C'est qu[illegible] nais d'aventure pareille.

Est-ce [illegible] fais assez souvent, dit-on;

Mais [illegible] un qu'ici je fais; oh! non...

AME DE ROSELLE.

[illegible] s les songes que vous faites.

[illegible] tous heureux comme vous l'ét[illegible]

AME DE PLINVILLE.

'est par hasard, cette fois.

DE PLINVILLE

d, pourvu que je le sois?

peut faire sa destinée...

ec moi ma journée.

'un voyage sur l'eau;

feu consumoit le château.

[illegible] nt. Bon. Belfort, mon secrétaire,

[illegible] il est fils d'un vieux militaire.

[illegible] ns : fort bien. Voilà d'abord

[illegible] st père de Belfort.

[illegible] ssi noble que franche,

[illegible] nds ma revanche.